Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Baronne Emmuska Orczy

LE VIEIL HOMME DANS LE COIN

Traduit de l'anglais par Jean Joseph-Renaud

(1909)

Table des matières

À HENRY BÉRENGER

E. ORCZY.
J. JOSEPH-RENAUD.

LE MYSTÈRE DE LA RUE FENCHURCH

I

L'étrange vieil homme qui se trouvait dans le coin, à la table voisine de la mienne, posa son verre de lait et s'accouda.

— Des mystères ? dit-il. Il n'y a de mystère en aucun crime si les investigations sont intelligentes !

Stupéfaite, je le regardai par-dessus les journaux que j'étais en train de lire. Avais-je commenté à haute voix l'article qui m'intéressait tant, je n'en sais rien, mais les paroles de ce bonhomme se trouvaient en directe réponse à mes pensées.

Son apparence, en tout cas, suffit à m'intriguer. Je n'avais jamais vu un vieillard si blême, si mince, et muni de si drôles de cheveux pâles, comiquement ramenés en travers d'un crâne glabre.

Il paraissait timide et nerveux. Incessamment, il tourmentait une cordelette entre ses doigts maigres et longs ; il y accumulait, pour les défaire ensuite, des nœuds extraordinairement compliqués…

Je m'aperçus par la suite qu'il ne pouvait guère parler sans manier quelque ficelle.

— Et cependant, ainsi que cet article l'expose, rien que dans l'année dernière, six crimes ont complètement dérouté la police et leurs auteurs sont encore en liberté !… répondis-je.

— Pardonnez-moi, dit-il doucement, je ne me suis jamais aventuré jusqu'à prétendre qu'il n'y a pas de mystères pour la police : j'ai simplement fait remarquer qu'il ne saurait y en avoir lorsque le crime est examiné avec intelligence.

— Même dans l'affaire de la rue Fenchurch ? demandai-je, d'un ton sceptique.

— Surtout pas dans le prétendu mystère de la rue Fenchurch, répliqua-t-il tranquillement.

À cette époque, le « mystère de la rue Fenchurch », ainsi que l'on disait, déroutait tous les esprits en Angleterre. Et cela depuis un an. L'attitude de ce petit vieux était donc un peu prétentieuse.

Je répliquai, non sans ironie :

— Quel dommage, vraiment, que vous n'offriez pas vos services à la police, ils lui seraient fort utiles.

— Je crois bien qu'elle ne les accepterait pas. Et puis, si je devenais un détective officiel, mon sentiment et mon devoir se trouveraient trop souvent en conflit direct. Il arrive, en effet, que mes vives sympathies vont au criminel assez subtil pour rouler nos détectives.

Certainement le cas auquel vous venez de faire allusion commença par me dérouter, moi comme les autres, poursuivit-il.

Vous le rappelez-vous bien ?… Le 12 décembre dernier, une femme pauvrement vêtue, mais qui semblait, par je ne sais quoi dans sa démarche et son regard, avoir connu des jours meilleurs, informa Scotland Yard[1] de la disparition de son mari, un M. William Kershaw, sans occupation fixe depuis quelque temps. Elle était accompagnée par un ami, un gros Allemand bouffi, blême, quasi huileux. Tous deux racontèrent une histoire qui mit immédiatement la police en mouvement.

Il paraît que le 10 décembre, à environ deux heures de l'après-midi, Karl Muller, l'Allemand, avait été voir son ami William Kershaw pour lui réclamer une petite somme – quelque chose comme dix livres – que ce dernier lui devait. En arrivant au malpropre logement de la rue Charlotte, il trouva William Kershaw dans un extraordinaire état d'émotion et sa femme, qui est très nerveuse, tout en pleurs…

Muller essaya d'exposer l'objet de sa visite, mais Kershaw, gesticulant et bavardant, ne l'écouta pas et eut l'aplomb de lui demander un nouveau prêt de deux livres. Cette somme, déclara-t-il, procurerait une fortune et à lui-même et à l'ami qui l'aiderait.

Après un quart d'heure de tergiversations, Kershaw, pour convaincre l'Allemand qui ne voulait rien savoir, se décida à lui expliquer le grand secret qui, affirmait-il, leur rapporterait des millions.

---

[1] Le bureau central de la police de Londres.

… J'avais posé mon journal. Cet étrange bonhomme, avec son air nerveux, ses yeux timides et son toupet filasse, avait une façon de raconter extraordinairement intense, presque fascinante…

— Brièvement, voici l'histoire, continua-t-il, que l'Allemand raconta à la police et qui fut confirmée dans tous ses détails par Mme Kershaw :

Une trentaine d'années auparavant, Kershaw, alors âgé de vingt ans et étudiant en médecine dans un hôpital de Londres, avait un camarade intime nommé Barker avec lequel il vivait.

Un de leurs amis habitait avec eux. Ce dernier rapporta un soir à la maison une grosse somme d'argent gagnée par lui aux courses. Et, le lendemain, il fut trouvé assassiné dans son lit.

Kershaw, heureusement pour lui, put produire un net alibi. Il avait passé toute la nuit à l'hôpital. Quant à Barker, il disparut aussitôt et la police ne put le retrouver. Mais Kershaw affirmait avoir été plus heureux que la police.

Selon lui, Barker était parvenu à quitter le pays et, après diverses vicissitudes en Amérique et ailleurs, avait fini par s'établir à Vladivostok, en Sibérie asiatique, où, sous le nom de Smethurst, il avait amassé une énorme fortune dans le commerce des fourrures. Là-bas, tout le monde connaissait Smethurst, le millionnaire sibérien.

L'affirmation de Kershaw, d'après laquelle Smethurst se serait appelé jadis Barker et aurait commis un meurtre il y a trente ans, ne fut jamais prouvée, notez-le… Je relate seulement ce que Kershaw dit à son ami l'Allemand et à sa femme, ce mémorable après-midi du 10 décembre dernier…

Selon lui, Smethurst, dans sa si adroite carrière, avait commis plusieurs fois la gaffe énorme de correspondre avec son ancien ami William Kershaw !…

Deux des lettres en question présentaient peu d'intérêt, ayant été écrites plus de vingt ans auparavant, et en outre Kershaw les avait, affirmait-il, perdues depuis longtemps.

La première – toujours selon lui – portait le timbre de New York où Smethurst, *alias* Barker, se trouvait dans le dénuement après avoir dépensé tout l'argent du crime.

Kershaw, alors en une situation très prospère, lui avait envoyé un billet de banque de dix livres en mémoire de leur ancienne amitié. Plus tard, les affaires de Kershaw ayant commencé à déchoir, Smethurst, comme déjà il s'appelait, envoya à son tour de l'argent – cinquante livres – à son ami d'autrefois.

Après cela, selon ce que Muller avait cru comprendre, Kershaw s'était adressé plusieurs fois à la bourse toujours croissante de Smethurst et avait fini par accompagner ses demandes de diverses menaces – menaces qui, vu l'éloignement de la contrée où vivait le millionnaire, étaient plus que futiles…

Mais maintenant quelque chose de décisif se préparait.

Kershaw, après un dernier moment d'hésitation, remit à son ami l'Allemand ces deux dernières lettres, qui parais-

saient avoir été écrites par Smethurst et qui, vous vous le rappelez, jouèrent un rôle si important dans la mystérieuse histoire de ce crime extraordinaire.

— J'ai le texte de ces deux lettres, ajouta le bonhomme en sortant des paperasses d'un vieux portefeuille.

Il commença à lire :

« Monsieur,

« Vos demandes d'argent sont injustifiables et scandaleuses. Je vous ai déjà aidé plus que vous ne le méritez. Néanmoins en souvenir du bon vieux temps et parce qu'une fois vous êtes venu à mon aide alors que je me trouvais dans de terribles difficultés, je veux bien vous laisser en imposer une fois de plus à ma bonté. Un de mes amis, un marchand russe auquel j'ai vendu mon négoce, part dans quelques jours sur son yacht, le *Tsarskoë-Selo*, pour un long voyage qui le mènera dans de nombreux ports d'Asie et d'Europe. Il m'a invité à l'accompagner en Angleterre.

« Las des pays étrangers et désireux de revoir la vieille patrie après trente ans d'absence, j'ai accepté son invitation. Je ne sais quand nous arriverons en Europe, mais je vous promets qu'aussitôt que cela sera possible, je vous donnerai rendez-vous à Londres.

« Rappelez-vous que si vos demandes sont exagérées j'y opposerai un net refus et que nul homme au monde ne se soumettrait moins que moi à un chantage.

« Recevez mes salutations.

« FRANCIS SMETHURST. »

— La seconde lettre portait le timbre de Southampton, continua tranquillement le bonhomme en jouant avec sa ficelle, et, détail curieux, elle était la seule parmi celles que Kershaw déclarait avoir reçues de Smethurst dont il possédât encore l'enveloppe et qui fût datée. Elle était très brève :

« Monsieur,

« Conformément à ma récente lettre, je vous informe que le *Tsarskoë-Selo* touchera à Tilbury mercredi prochain, 10 courant. Je descendrai à terre et immédiatement me rendrai à Londres par le premier train. Vous pourrez me trouver à la gare de la rue Fenchurch, assez tard dans l'après-midi, salle d'attente des premières.

« Comme depuis trente ans mon visage a certainement beaucoup changé, je vous préviens que je porterai une forte pelisse et un bonnet d'astrakan.

« Vous pourrez ainsi vous présenter à moi et j'écouterai personnellement ce que vous avez à me dire.

« Recevez mes salutations.

« FRANCIS SMETHURST. »

— C'est cette dernière lettre qui causait l'émotion frénétique de William Kershaw et les pleurs de sa femme. Il arpentait la pièce comme une bête fauve en gesticulant sauvagement et en balbutiant.

Mme Kershaw, toutefois, était pleine d'appréhensions. Elle se défiait de cet étranger qui, selon le récit même de son mari, avait déjà un crime sur la conscience et qui, redoutait-elle, en risquerait bien un autre pour se délivrer d'un ennemi dangereux… Le rendez-vous pouvait être un piège mortel : en tout cas, il était bien singulier ! Pourquoi, par exemple, Smethurst ne préférait-il pas simplement voir Kershaw à son hôtel le jour suivant ? Mille *pourquoi* et *comment* la rendaient très anxieuse… Et puis, sachant que la loi est sévère pour les maîtres chanteurs, elle désapprouvait encore ce projet au nom de la morale !

Mais les visions de fortune mises en l'imagination du gros Allemand par les dires de Kershaw l'avaient décidé.

Il prêta les deux livres nécessaires à son ami pour se vêtir proprement avant de rencontrer le millionnaire.

Une demi-heure après, Kershaw quittait son logis.

Sa femme l'attendit aussi anxieusement que vainement toute la nuit. Le jour suivant, elle fit au hasard quelques recherches dans les environs de la rue Fenchurch et le 12, elle alla à Scotland Yard faire une déclaration affolée et remettre aux détectives de service les deux lettres signées Smethurst.

II

Le bonhomme, dans le coin, avait achevé son verre de lait. Ses petits yeux bridés contemplaient avec satisfaction l'intérêt évident que je prenais à ses paroles.

— Ce ne fut que le 31 décembre, reprit-il, qu'un cadavre abominablement décomposé fut trouvé par deux débardeurs au fond d'une barque hors d'usage…

Cette barque avait été un certain temps amarrée au pied de l'un de ces escaliers qui, entre de grands entrepôts, mènent à la Tamise, dans l'est de Londres.

J'ai une photographie de l'endroit. Tenez !

Il la prit dans son portefeuille et la plaça devant moi.

— Vous voyez cet escalier sinistre, aux marches branlantes, qui se continue, au sommet, par cette sombre ruelle… La barque n'y était plus quand je pris cet instantané, mais, hein ! quel endroit parfait pour couper la gorge à quelqu'un, confortablement, sans nul risque d'être interrompu !

Le corps, ainsi que je l'ai dit, était décomposé d'une façon terrible et se trouvait là, probablement, depuis huit à dix jours, mais la taille, l'aspect général, et divers objets, tels qu'une bague d'argent, une épingle de cravate et des boutons de manchettes, permirent à Mme Kershaw de déclarer que ce cadavre était bien celui de son mari. Naturellement elle désigna à grands cris Smethurst comme le meurtrier !

La police trouva cette accusation très légitime et deux jours après la découverte du corps dans la barque, le millionnaire sibérien était arrêté dans son appartement luxueux de l'hôtel *Cecil*.

Dès que le récit de Mme Kershaw et les lettres de Smethurst parurent dans les journaux, je recherchai anxieuse-

ment le motif du crime attribué par la police à Smethurst. Mais, à ce moment, je n'y voyais encore pas clair dans ce cas compliqué. La théorie généralement acceptée était que le faux Russe avait voulu se débarrasser d'un maître chanteur gênant. Eh bien ! ne vous a-t-il pas paru que ce motif était peu sérieux ?

En réponse à la question du bonhomme, je dus reconnaître qu'au contraire ce motif m'avait, alors et toujours, paru fort important.

— Vous avez mal réfléchi, répliqua-t-il. Certainement un homme qui avait réussi à édifier une immense fortune par ses propres efforts ne pouvait être assez imbécile pour redouter quoi que ce soit d'un type comme Kershaw. Il devait savoir que ce dernier ne détenait pas de preuves définitives contre lui… Avez-vous jamais vu le portrait de Smethurst ?

Je répondis que j'avais vu le portrait de Smethurst, au moment de l'affaire, dans les journaux illustrés.

Le bonhomme fouilla une fois de plus dans son portefeuille et plaça devant moi une petite photographie.

— Qu'est-ce qui vous frappe le plus dans cette figure ?

— Une expression curieusement étonnée, due à l'absence totale de sourcils et à la coupe singulière des cheveux.

— C'est ce qui me sauta aux yeux quand, en me frayant péniblement un chemin dans le public du tribunal, le jour de

l'enquête du coroner[2], j'aperçus pour la première fois le millionnaire au banc des accusés. Il m'apparut comme un homme de haute taille, l'air militaire, raide, la face bronzée et tannée. Il ne portait ni moustache ni barbe et ses cheveux étaient tondus d'aussi près que possible, comme ceux d'un conscrit français. Mais ce qui ressortait surtout dans sa physionomie devenue vraiment un peu slave, c'était cette totale absence de sourcils et même de cils qui lui donnait un air, comme vous disiez, sans cesse étonné.

Il était très calme. Il bavardait et même plaisantait avec son avocat, Sir Arthur Inglewood. Pendant les dépositions, il se tint assis très placidement, la tête dans les mains, comme un homme qui rêve.

Muller et Mme Kershaw sanglotante recommencèrent le récit qu'ils avaient déjà fait à la police.

Vous m'avez dit, je crois, que vous n'eûtes pas la curiosité d'assister à la séance du tribunal, ce jour-là. Voici un instantané que j'ai pu y prendre de Mme Kershaw. Voyez-la telle qu'elle se tenait à la barre, étouffant de sanglots, avec un chapeau qui avait jadis porté des roses et sur lequel des débris de pétales rouges pendillaient encore parmi le noir intense du deuil !

---

[2] En Angleterre l'instruction judiciaire est publique et prend la forme d'une séance de tribunal ordinaire. Ce n'est pas le juge, nommé « coroner », mais un jury qui renvoie l'accusé en cour d'assises ou qui l'acquitte. La séance a lieu peu de temps après l'arrestation.

Elle avait certes une haine atroce contre le prisonnier… Elle s'étranglait de douleur et de colère en parlant. Les larmes inépuisables, qu'elle devait sans cesse essuyer, rendaient sa déposition peu compréhensible… J'imagine qu'elle avait beaucoup aimé son vagabond de mari, car, autour de son annulaire gauche, une énorme alliance était garnie de noir !…

Quant à Muller, il était obèse, pompeux et conscient de son importance. Ses doigts gras couverts de bagues de cuivre serraient les deux lettres que vous savez.

Il fut abondant en réponses et multiplia les accusations solennelles contre le millionnaire qui avait attiré et tué son cher ami « Filliam Gershaw » dans un horrible coin de l'Est[3] de Londres !…

Je crois que l'avocat de Smethurst, Sir Arthur Inglewood, désappointa beaucoup Muller en ne le questionnant pas !

Lorsque l'Allemand eut emmené hors de la salle Mme Kershaw presque évanouie, l'agent D 21 vint déposer sur l'arrestation :

Le prisonnier, dit-il, paraissait stupéfait quand on l'arrêta et ne rien comprendre à l'accusation portée contre lui. D'ailleurs, se rendant sans doute compte que toute résistance était inutile, il avait suivi paisiblement l'agent dans un cab sans que personne, dans l'élégant et encombré hôtel *Ce-*

---

[3] L'Est de Londres – l'« *East end* » – comporte les quartiers les moins sûrs, Whitechapel, les Docks, Poplar, etc.

cil, pût même soupçonner que quelque chose d'anormal venait d'avoir lieu.

L'agent sorti, un grand mouvement de curiosité courut parmi les spectateurs, car James Buckland, porteur à la gare de la rue Fenchurch, commençait sa déposition très attendue.

Au fond, elle ne contenait pas grand-chose : À six heures de l'après-midi du 10 décembre, au milieu d'un brouillard terriblement épais, le train 55, venant de Tilbury, arriva avec une heure de retard. Buckland, qui se trouvait sur le quai, fut appelé par un voyageur de première classe.

Celui-ci était emmitouflé dans une énorme pelisse et portait un grand bonnet de fourrure. Il avait beaucoup de bagages marqués F. S. et il ordonna à James Buckland de les amarrer tous sur une voiture, à l'exception d'un petit sac qu'il garda à la main.

Lorsque tout fut placé et attaché convenablement, l'étranger à la pelisse paya le porteur, dit au cocher d'attendre, et se dirigea vers la salle d'attente des premières – tenant toujours à la main le petit sac.

« Je restai un instant, ajouta James Buckland, à causer avec le cocher du brouillard et du retard général des trains, puis, comme le rapide de Southampton venait d'être signalé, je m'éloignai. »

Le magistrat insista beaucoup sur l'heure à laquelle l'étranger s'était dirigé vers la salle d'attente.

Le porteur fut formel, il n'était pas une minute de plus que six heures quinze.

Sir Arthur Inglewood, cette fois encore, ne posa pas de question[4].

On appela le cocher. Son témoignage corrobora celui de James Buckland quant à l'heure où le gentleman à la pelisse l'avait engagé, et lui avait dit d'attendre après avoir garni de bagages l'intérieur et l'extérieur de sa voiture.

Le brave homme attendit, en effet. Il attendit même si longtemps dans le brouillard épais qu'il pensait déjà à déposer tous les bagages au bureau des objets perdus, quand, vers neuf heures moins le quart, il vit revenir le gentleman à la pelisse et au bonnet de fourrure qui monta dans la voiture en donnant l'adresse de l'hôtel *Cecil*.

Cette fois encore, Sir Arthur Inglewood ne fit pas de commentaires. Quant à Francis Smethurst, il s'était mis à sommeiller !…

On a rarement vu défense et accusé faire preuve d'une pareille indifférence.

Le témoin suivant, l'agent Thomas Taylor, déclara avoir remarqué un individu mal vêtu, aux cheveux et à la barbe peu soignés, qui traînait à la station et dans les salles d'attente l'après-midi du 10 décembre et semblait guetter l'arrivée des trains sur le quai de Tilbury et Southend.

Deux autres témoins, qui ne se connaissaient pas, avaient également vu le même type errer dans la salle

---

[4] En Angleterre, les avocats questionnent d'ordinaire beaucoup les témoins ; c'est ce qu'on appelle « *cross examination* ».

d'attente de première classe à six heures quinze, le mercredi 10 décembre, et aller droit à un gentleman en pelisse et bonnet de fourrure qui venait justement d'entrer là. Gentleman et miséreux conversèrent pendant quelque temps sans que personne pût les entendre, ensuite ils sortirent ensemble. Pour quelle direction ? Cela, nul ne le savait !

Francis Smethurst s'éveillait de son apathie : il s'entretint tout bas avec son avocat qui s'inclina affirmativement et sourit.

Les employés de l'hôtel *Cecil* déposèrent simplement que M. Smethurst était arrivé le mercredi 10 décembre, vers neuf heures et demie du soir, dans un cab, avec quantité de bagages.

Cela termina l'audition des témoins.

On lut ensuite une lettre du chef de la police de Vladivostok. Elle disait grand bien de Smethurst, anglais naturalisé russe, et elle confirmait tout ce que l'on savait déjà de lui, notamment la vente de son négoce et son départ sur le yacht *Tsarskoë-Selo*.

L'audience – très élégante – attendait impatiemment que Sir Arthur Inglewood prît la parole.

Celui-ci, vous le savez, est l'avocat le plus « chic » de ce temps ; ses attitudes penchées, son parler dédaigneusement traînard, sont célèbres et même très copiés dans le monde.

Mais, cette fois, la cause était bien mauvaise !

Le millionnaire sibérien semblait déjà presque suspendu à la potence quand Sir Arthur Inglewood se leva et prit une attitude élégante derrière sa table…

Il y eut des sourires. Lorsqu'on court à une défaite, la pose n'est-elle pas spécialement insupportable ?

Il attendit, pour mieux produire son effet – c'est un acteur-né ! – et certainement il ne le « rata » point quand, en traînant la voix, il dit :

« On nous accuse d'avoir assassiné un certain William Kershaw le mercredi 10 décembre, entre six heures quinze et huit heures quarante-cinq ? Je répondrai en présentant simplement deux témoins qui ont vu ce même William Kershaw vivant le mardi 16 décembre dans l'après-midi, c'est-à-dire six jours après le prétendu assassinat. »

Vous devinez l'effet !... Ce fut comme si une bombe avait fait explosion dans la salle.

Le président même était frappé de stupeur. On n'en revenait pas. Je n'ai jamais vu une foule aussi violemment surprise !

— Quant à moi, ajouta le vieux dans le coin, avec cet étrange mélange de nervosité et de vanité candide qui le caractérisait, quant à moi, j'avais déjà ma petite opinion décisive sur l'affaire et je ne fus pas autrement surpris. Le patron d'un hôtel de Commercial Road[5], nommé Torriani, et un garçon à son service, déposèrent alors tous deux en ce sens :

Le 10 décembre, à environ trois heures et demie de l'après-midi, un type mal vêtu entra dans la salle publique de

---

[5] Rue importante de Whitechapel.

l'hôtel et demanda du thé. Il était aimable et exubérant. Il dit au garçon que bientôt tout le monde parlerait de lui, et que, grâce à un coup inattendu de fortune, il allait devenir très riche – et autres vantardises.

À peine venait-il de partir que le garçon s'aperçut qu'il avait oublié son parapluie. Il courut après le client bavard, mais ne l'aperçut pas. Selon la coutume, le Signor Torriani mit le parapluie soigneusement de côté dans son bureau.

Or, presque une semaine plus tard, le mardi 16, à environ une heure de l'après-midi, le même type mal soigné vint chercher son parapluie. Il déjeuna là et bavarda encore, longuement, avec le garçon. Ce dernier et le Signor Torriani donnèrent de lui une description qui coïncidait exactement avec celle fournie par Mme Kershaw et par Muller.

Et à peine le prétendu assassiné venait-il de tourner le dos – en état évident d'ivresse – que, sous la table où il avait déjeuné, le garçon trouva un portefeuille contenant diverses lettres et notes, toutes adressées à William Kershaw.

Ce portefeuille fut aussitôt remis au tribunal par le Signor Torriani, et Karl Muller, rappelé, le reconnut immédiatement pour celui de son cher et tant pleuré ami « Filliam ».

Cela vous démolissait sérieusement l'accusation, n'est-ce pas ?

Pourtant, il fallait encore expliquer le rendez-vous donné par lettre, la rencontre à la gare, et fournir un exact emploi du temps pendant deux heures et demie de ce soir brumeux…

Le vieux dans le coin fit une longue pause comme pour taquiner à plaisir mon impatience.

Il n'y avait pas un pouce de sa ficelle qui ne fût rempli de nœuds extraordinairement compliqués.

— Je vous assure, reprit-il enfin, qu'à ce moment même tout le « mystère » était pour moi aussi clair que le jour !… Je me demandais même comment le président pouvait perdre son temps – et le mien – à questionner l'accusé, d'une façon qu'il croyait serrée, sur son passé…

Francis Smethurst, qui avait dépouillé toute sa somnolence, répondait avec un curieux nasillement et un très léger accent étranger. Il démentit avec calme le récit de Kershaw et déclara qu'il ne s'était jamais appelé Barker et n'avait jamais été mêlé à aucune affaire de meurtre.

— Mais vous connaissiez ce Kershaw, demanda le président, puisque vous lui avez écrit.

— Pardon, je n'ai jamais, à ma connaissance, vu ce Kershaw et je jure que je ne lui ai jamais écrit.

— Vous ne lui avez jamais écrit ? répliqua le président. C'est une affirmation hardie, puisque j'ai dans les mains deux lettres de vous adressées à lui !

— Mais je n'ai pas écrit ces lettres ! Elles ne sont aucunement de mon écriture.

— Et cela nous le prouvons aussitôt, ajouta Sir Arthur Inglewood de son ton le plus fatigué en faisant passer une liasse de papiers au président. Voici un grand nombre de lettres écrites par mon client depuis qu'il a débarqué en Angleterre et certaines le furent sous mes yeux !

La preuve supplémentaire était d'ailleurs facile.

L'accusé, à la requête du président, écrivit et signa quelques lignes sur une feuille de papier.

Il fut aisé de lire, dans la contenance ahurie du magistrat, que les deux écritures n'offraient pas la plus petite similitude.

Alors, qui avait donné rendez-vous à William Kershaw à la gare de la rue Fenchurch ?

L'accusé exposa de la façon la plus satisfaisante son emploi du temps depuis son débarquement :

— J'arrivai en Angleterre sur le *Tsarskoë-Selo*, un yacht appartenant à un de mes amis. Quand nous fûmes à l'embouchure de la Tamise, le brouillard était si épais que je dus attendre vingt-quatre heures avant de pouvoir aborder.

« Mon ami, qui est russe, ne voulut pas m'imiter car cette contrée obscure le terrifiait vraiment. Il avait hâte d'arriver sous des cieux plus souriants, et il continua aussitôt sa route pour Madère.

« Quant à moi, dès à terre, je pris le train pour Londres… Je fis placer mes bagages sur une voiture ainsi que le porteur et le cocher vous l'ont dit, puis je cherchai le buffet où je désirais me rafraîchir. Comme je traversais la salle d'attente, je fus accosté par un individu pauvrement vêtu, qui se mit à me raconter une lamentable histoire.

« Qui était-il réellement, je n'en sais rien ! Il se donnait pour un ancien soldat qui après avoir servi avec cœur son pays se trouvait dans un dénuement extrême. Il me demanda

de l'accompagner jusqu'à son logis où je pourrais voir, affirmait-il, sa femme et son enfant mourant de faim et vérifier ainsi son récit.

« Or, remarquez-le, c'était mon premier jour dans la vieille patrie, où je revenais après trente ans d'absence, les poches pleines d'or, et c'était aussi la première requête qui m'était présentée !… D'autre part, je suis très *businessman*, même dans la charité, et j'ai horreur d'être « mis dedans ». Je suivis donc cet homme à travers des rues pleines de brouillard… Il marchait silencieusement à côté de moi. Je n'avais pas la moindre notion de l'endroit où je me trouvais. Soudain, je me tournai vers mon solliciteur pour lui poser quelque question et je m'aperçus qu'il n'était plus là !… Comprenant sans doute que je ne lui donnerais pas d'argent avant d'avoir vu sa famille affamée, il avait pris la poudre d'escampette et cherché un bienfaiteur plus crédule…

« L'endroit où je me trouvais était lugubrement désert : ni omnibus, ni cab ; et il faut être londonien pour savoir combien il est aisé de se perdre dans nos brouillards[6].

« Je retournai sur mes pas et essayai de revenir vers la gare, mais je ne réussis qu'à m'enfoncer dans des endroits plus déserts encore. J'errai à tâtons pendant environ deux heures et demie. Je suis même surpris d'avoir pu tout de même retrouver la gare, ou plutôt de m'être cogné à un policeman qui me montra le chemin.

---

[6] Pareille aventure dans la brume de Londres est extrêmement vraisemblable.

— Et comment expliquez-vous que Kershaw ait pu connaître votre départ, le nom du yacht, la date de votre arrivée à Londres et tous vos mouvements ? demanda le juge.

— Je ne peux expliquer rien de tout cela. Je prouve, n'est-ce pas, que je n'écrivis jamais ces lettres et que ce Kershaw ne fut pas tué par moi ! Le reste ne me regarde pas.

— Connaissez-vous quelqu'un, ici ou ailleurs, qui ait pu être au courant de vos déplacements, et de la date de votre arrivée ?

— Mes anciens employés de Vladivostok étaient au courant de mon départ, naturellement, mais ils ne peuvent avoir écrit ces lettres, puisque aucun d'eux ne connaît un mot d'anglais.

— Ainsi, vous ne pouvez jeter aucune lumière sur cette affaire mystérieuse et vous ne pouvez aider en rien la police ?

— L'affaire est aussi mystérieuse pour moi que pour vous et pour la police.

Francis Smethurst fut renvoyé indemne par le jury, naturellement.

Les deux points écrasants de sa défense étaient :

1°) La preuve qu'il n'avait jamais écrit les lettres annonçant et donnant le rendez-vous, et 2°) le fait que l'homme qu'on l'accusait d'avoir assassiné le 10 décembre avait été vu en vie et bien portant le 16.

Mais, alors, qui donc avait instruit Kershaw des mouvements de Smethurst le millionnaire ?

. . . .

Ici le lecteur est prié de se recueillir et d'essayer d'expliquer lui-même ce mystère.

. . . .

III

Le vieux dans le coin me regarda plaisamment, la tête inclinée de côté, puis il reprit son morceau de ficelle et commença, tout en parlant, à défaire les nœuds qu'il y avait élaborés.

— Repassons, si vous le voulez bien, par la série de raisonnements que je suivis moi-même et qui vous mènera inévitablement, comme elle m'y mena, à la solution du mystère.

C'est bien simple, allez ! Il suffit de ne pas avoir de parti pris, et de laisser parler les faits.

D'abord, il est impossible que Smethurst n'ait pas connu Kershaw puisque son arrivée en Angleterre était indiquée avec précision à celui-ci dans deux lettres. Je n'ai jamais cru, même lorsque je ne voyais pas encore clair dans l'affaire, qu'un autre que Smethurst eût écrit ces deux lettres. Vous répondrez qu'à l'audience il fut prouvé que cette lettre n'avait pas été écrite par l'accusé. C'est exact.

— Mais… commençai-je.

— Attendez, attendez, interrompit-il en continuant à libérer sa ficelle. On prouva bien que, six jours après le meurtre, William Kershaw était vivant et déjeunait à l'hôtel *Torriani*, où, très à propos, il laissait un portefeuille, comme pour qu'il n'y eût aucune erreur sur son identité – mais on ne s'est jamais demandé où Smethurst, le millionnaire, se trouvait ce même après-midi.

— Vous ne voulez pourtant pas dire…

— Un instant, s'il vous plaît !… Comment se fait-il que le patron de l'hôtel *Torriani* ait été cité en témoignage ?…

— Grâce aux légitimes recherches accomplies à la requête de Sir Arthur Inglewood !

— Oui, mais – attention, voilà mon point de départ ! – les hôtels sont littéralement innombrables dans Londres… Il est curieux qu'en si peu de temps on ait découvert celui que William Kershaw visita deux fois. D'autant plus curieux que la police avait tenu l'affaire sous le boisseau jusqu'à l'arrestation et n'avait pas fait insérer dans les journaux la question ordinaire : « Si quelqu'un peut donner des renseignements sur… *etc.* » !

Sir Arthur Inglewood a eu vraiment la main heureuse !… Si heureuse que certainement son client avait dû, peu à peu, d'une façon ou d'une autre, très adroitement, l'aiguiller sur la bonne voie… C'est la facilité avec laquelle cet hôtel fut retrouvé qui me mit moi aussi sur la bonne voie !…

Ensuite on ne demanda jamais à Mme Kershaw de produire un spécimen de l'écriture de son mari. Pourquoi ?… Parce que notre intelligente police prit dès le début la fausse piste. Persuadée que Kershaw est mort, elle s'en tient à rechercher son cadavre.

Le 31 décembre, dans un coin sinistre, on trouve un corps : on présume que c'est celui de William Kershaw. Je vous ai montré la photographie de l'endroit, qui est affreusement noir et désert. N'est-ce pas celui qu'une lâche canaille choisirait pour amener un quasi-étranger – par temps de brouillard, c'est facile –, l'égorger d'abord, le voler ensuite de ses valeurs, de ses papiers, *de son identité* ?… On trouva le cadavre dans une vieille barque qui avait été amarrée quelque temps contre le mur au pied de cet escalier. Il était dans un état de décomposition avancée et, rappelez-vous, ne put être *vraiment* identifié, mais, comme il portait des vêtements et divers bijoux ayant appartenu à William Kershaw, la police ne devina pas que c'était *le corps de Francis Smethurst et que William Kershaw était l'assassin*.

Ah ! ce fut artistement conçu et merveilleusement exécuté. Kershaw *est un génie* !… Un génie, je dis !…

Admirez tout cela, depuis sa bague qu'il passe au doigt de sa victime encore chaude, son épingle qu'il lui accroche à la cravate et ses boutons qu'il lui met aux manchettes, jusqu'au déguisement qu'il prend : il rase sa barbe et ses cheveux incultes, il rase même ses sourcils et coupe ses cils ; puis il endosse les riches vêtements du mort. Il avait une démarche traînarde et le dos voûté, il fait l'effort – surtout, plus tard, devant le juge ! – de se tenir droit et de marcher raide comme un fantassin allemand.

Peut-être aussi a-t-il recours à une de ces préparations à base de pyrogallol qui, adroitement employées et à petite dose, brunissent et tannent la peau d'une façon remarquable et qui ne se peuvent discerner. Il s'attendait à être arrêté. Le loisir ne lui manqua point de prendre toutes ses précautions, puisque le meurtre eut lieu le 10 décembre et que la police

ne se présenta que le 2 janvier à l'hôtel *Cecil.* Entre son arrestation et sa libération, sa nouvelle personnalité physique n'avait pas le temps de se modifier.

Rien d'étonnant à ce que sa femme ne le reconnaisse pas, au tribunal. D'abord il est déguisé, maquillé, arrangé, et elle est, elle, aveuglée de larmes et de colère, à demi évanouie ; on dut l'emmener hors de la salle. En outre, pendant que Muller et elle déposent, il tient sa tête mi-enfouie en ses mains. Ils ne sont plus là lorsqu'il parle. D'ailleurs il nasille et affecte un accent étranger.

Sans doute n'ignorait-il pas l'aspect physique de Smethurst. C'est cette possibilité de lui ressembler qui a dû lui suggérer tout le plan. Et ce plan était certainement plus minutieux que nous ne le savons. Toutes les précautions devaient être prises. Ah ! on eût pu pousser plus loin les recherches, elles eussent été vaines !

Et puis quelle idée délicieuse, celle de revenir quelques jours après à l'hôtel *Torriani* où, l'après-midi du meurtre, il s'était arrêté et avait soigneusement laissé son parapluie !

Juste le temps de trouver une fausse barbe et une perruque absolument semblables aux cheveux et à la barbe qu'il avait rasés !…

Hein ! se déguiser, se maquiller *en soi-même*, est-ce splendide ?

Et il n'oublie pas de feindre l'ivresse et d'oublier son portefeuille ! Notez que Kershaw a beaucoup voyagé et que sans doute il eût su parler russe, s'il l'avait fallu !

Les risques – il y en a toujours dans les affaires de ce genre – étaient infimes. Peut-être, si par impossible il n'avait

pas convaincu le jury et le coroner et qu'il eût été renvoyé devant la cour d'assises, les chances de Kershaw fussent-elles devenues moins bonnes. Et encore ! Il s'en serait certainement tiré. Il eût fallu, devant ce second tribunal, comme devant le premier, un concours exceptionnel de circonstances pour le confondre. Pour moi, ni sa femme ni Muller ne l'auraient davantage reconnu, et, l'accusation suivant la mauvaise piste une deuxième fois, le triomphe du merveilleux assassin n'aurait été que plus sensationnel.

Kershaw assassiné ? Impossible ! Il était à l'hôtel *Torriani* six jours après le meurtre, tandis que Smethurst le millionnaire faisait des emplettes dans les établissements chics de Piccadilly !… Ha ! ha ! ha !… Génial, je vous dis, ha ! ha ! ha !… génial !

Le bonhomme se levait, tout ricanant. Il prit son chapeau qui était extraordinairement ancien et sale, courba sa stature maigriotte en une révérence comique, et s'en fut – laissant devant moi une cordelette fripée mais libre de tout nœud.

Un instant, stupéfaite, je le suivis du regard à travers les vitres. Dans la foule il se racontait je ne sais quelles histoires et gesticulait…

LE VOL DE PHILLIMORE TERRACE

I

M'attendais-je, ce samedi, à trouver le vieil homme dans son coin, je ne sais. Mais quand, parvenue à ma table près de la fenêtre, je vis qu'il n'était pas là, mon désappointement fut vif.

— Je savais bien que vous ne seriez pas longue à venir ! dit près de moi une voix tranquille.

Je faillis tomber de surprise. D'où diable venait-il de jaillir ? Je n'avais pas entendu le moindre bruit, et pourtant il était là, dans son coin, me regardant de ses petits yeux fébriles et maniant nerveusement son cher morceau de ficelle.

Il commença par me vanter les mérites du régime végétarien. La serveuse lui apporta un verre de lait et du fromage. Il mangea en silence, la ficelle gisant immobile à côté de lui sur la table.

Quand il eut fini, il fouilla dans sa poche et en sortit son portefeuille.

Il plaça devant moi une petite photographie.

— Ceci vous montre l'arrière des maisons de Phillimore Terrace[7] ; de ce côté, elles donnent sur l'impasse d'Adam-et-Ève.

Je considérai la photographie de ce coin du quartier de Kensington, puis mon regard, plein d'attente, se reporta sur le bonhomme.

— Vous remarquerez que les jardinets, bien alignés et tous semblables, qui accompagnent l'arrière de ces maisons n'ont d'issue que sur cette impasse.

Celle-ci a la forme d'un F capital, ou d'une potence. La courte ligne horizontale du haut donne dans la rue Haute et la longue ligne n'a aucune ouverture. Elle forme donc nettement une impasse. Elle est bordée d'un côté par les jardins, de l'autre par des écuries.

Le 15 janvier, à l'aube, l'agent D 37, entrant dans l'impasse d'Adam-et-Ève, venant de la rue Haute, remarqua un individu suspect qui se traînait à l'abri de l'ombre du mur des jardins et dans la direction du cul-de-sac, c'est-à-dire vers le bas de la longue ligne de l'F. D 37 le suivit sans bruit, en se dissimulant aussi dans l'ombre.

Il l'avait presque rejoint quand un homme, vêtu seulement de sa chemise de nuit, fit irruption de l'une des deux dernières maisons – le n° 22 de Phillimore Terrace – puis, avant que D 37 ait eu le temps d'intervenir, il se rua sur

---

[7] « *Terrace* » est un nom général pour les rangées de maisons semblables alignées avec monotonie, qui abondent à Londres, surtout dans les faubourgs.

l'individu suspect et roula avec lui sur le pavé en hurlant : « Au voleur !… au voleur !… À l'aide !… La police !… la police !… »

L'agent eut du mal à arracher le rôdeur des mains du furieux et plus de mal encore à se faire entendre : « Allons, ça va bien ! laissez ce type tranquille et n'éveillez pas tout le monde à cette heure de la nuit », finit-il par dire, en donnant à l'homme en chemise une vigoureuse bourrade.

Le rôdeur s'était relevé et n'essayait pas de fuir, se rendant évidemment compte qu'une tentative de ce genre serait inutile. L'homme à la chemise, essoufflé mais toujours en fureur, se mit à balbutier :

— J'ai été volé… volé… moi, c'est-à-dire mon maître… M. Knopf… le secrétaire ouvert… les diamants partis, tous… à moi confiés, et dérobés maintenant… Voilà le voleur… je le jure… je l'ai entendu il n'y a pas trois minutes et je me suis précipité en bas, la porte était forcée… J'ai couru à travers le jardin et cet individu se glissait encore par ici… Au voleur !… au voleur !… La police !… Les diamants !… Agent, ne le laissez pas partir ! Je vous rends responsable !

— Allons, assez de tapage ! ordonna l'agent D 37.

D'ailleurs, l'homme en chemise se calmait peu à peu.

— Vous allez arrêter cet homme, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Pourquoi ?

— Pour vol avec effraction. Il doit avoir les diamants sur lui en ce moment.

— Où est M. Knopf ?

— Absent. Il est parti à Brighton la nuit dernière en me laissant la garde de la maison et voilà que ce voleur est venu et…

Le rôdeur haussa les épaules et, sans dire un mot, retira tranquillement son veston et son gilet qu'il tendit à l'agent. L'homme en chemise les saisit précipitamment et en retourna les poches.

Comme le rôdeur, avec solennité, commençait à ôter sa culotte, une voix hilare se mit, de l'une des fenêtres, à émettre des remarques facétieuses…

— Allons, assez de sottises, dit sévèrement D 37. Qu'est-ce que vous faisiez ici à cette heure de la nuit ?

— Les rues de Londres ne sont-elles pas à toute heure ouvertes au public ?

— Mais celle-là ne mène nulle part. C'est une impasse.

— Alors, je me suis trompé de chemin, voilà tout, grogna l'homme, et maintenant vous allez me laisser ficher le camp, n'est-ce pas ?

À ce moment, deux autres agents parurent à l'angle de la rue. D 37 n'était nullement disposé à perdre de vue le rôdeur. Quant à l'homme en chemise, il avait failli se jeter encore au collet de celui-ci à la seule idée qu'on pourrait le laisser « ficher le camp ».

Il fut décidé entre les agents que Robertson (tel était le nom de l'homme en chemise) rentrerait s'habiller tandis que D 37 attendrait l'inspecteur et le détective qui, prévenus par D 14, viendraient aussitôt du poste de police.

Les dents du pauvre Robertson claquaient de froid. Il se mit à éternuer violemment en rentrant à la maison avec D 37. Ce dernier resta avec l'autre agent pour surveiller la maison cambriolée, l'un à la porte d'entrée, l'autre à la porte de derrière, tandis que D 14 s'en fut au poste, emmenant le rôdeur.

II

Quand l'inspecteur et le détective arrivèrent au n° 22 de Phillimore Terrace, ils trouvèrent ce pauvre vieux Robertson au lit, grelottant. Il venait de prendre une boisson bouillante et avait la tête entortillée dans un châle de laine : ses yeux pleuraient et sa voix était terriblement enrouée.

D 37 s'était installé dans la salle à manger où se trouvait le secrétaire fracturé.

Robertson, entre ses éternuements, fit le récit suivant :

Son maître, M. Ferdinand Knopf, au service duquel il se trouvait depuis quinze ans, était célibataire et marchand de diamants. La maison ne comportait pas d'autre domestique, à l'exception d'une femme de ménage.

La nuit précédente, M. Knopf était en train de dîner au n° 26, chez un de ses voisins, M. Schipman, un bijoutier qui a ses magasins dans la rue Audley, quand, par le dernier courrier, une lettre arriva pour M. Knopf : elle portait le timbre de Brighton et, en grosses lettres, le mot « Urgent ».

Robertson allait la porter au n° 26 quand son maître revint. Celui-ci lut la lettre, demanda l'indicateur de chemin de

fer et ordonna au valet de faire sa valise et d'aller lui chercher un cab.

« Je devinai ce dont il s'agissait, continua Robertson après une autre violente crise d'éternuements. M. Knopf a un frère, M. Émile Knopf, qu'il aime beaucoup et dont la santé est très mauvaise. Il traîne ses souffrances de plage en plage et se trouve en ce moment à Brighton où il vient encore d'être malade. Si vous voulez prendre la peine de descendre, je crois que vous trouverez la lettre sur la table du hall. Je l'ai lue après le départ de mon maître. Elle ne venait d'ailleurs pas de son frère, mais d'un docteur J. Collins. Ce monsieur disait avoir été appelé soudain pour donner ses soins à M. Émile Knopf qui était presque à l'agonie et demandait à voir son frère…

« Avant de partir, M. Knopf m'apprit que son secrétaire contenait en ce moment des choses très précieuses, des diamants surtout, et il me recommanda de fermer avec grand soin la porte et de faire bonne garde. Il laisse souvent ainsi à ma charge son domicile. Ce secrétaire lui sert de coffre-fort, car il n'a pas de boutique, étant simplement courtier voyageur en diamants… Vous savez le reste… »

Le détective et l'inspecteur, avant de retourner faire leur rapport, se rendirent au n° 26, chez M. Schipman, le grand bijoutier.

— Vous vous rappelez, ajouta le bonhomme en faisant un nouveau nœud sur sa ficelle, l'ampleur que prit alors le cas…

M. Schipman est le directeur de la célèbre maison de joaillerie Schipman et C°. Il habite seul dans sa petite maison

de Kensington, laissant à ses deux fils et à leurs épouses le soin de représenter élégamment dans le monde une maison aussi opulente.

« Je ne connais M. Knopf que depuis peu de temps, expliqua-t-il aux deux détectives. Il m'a vendu à diverses reprises quelques pierres. Comme nous sommes, lui célibataire et moi veuf, nous dînons souvent ensemble. Hier soir, notamment, il dîna ici. Il avait reçu dans l'après-midi un très bel envoi de diamants brésiliens et, sachant combien je suis occupé dans mon magasin, il les apporta avec lui, pour me les faire examiner à loisir pendant le repas. En effet, je les lui achetai au prix de vingt-cinq mille livres, ajouta le joaillier comme s'il parlait de quelques centimes, et je lui signai un chèque de cette valeur sur la table même du dîner. Cet arrangement nous satisfaisait tous deux et à cette occasion nous bûmes une bouteille de porto 1848. M. Knopf me quitta à environ neuf heures trente, car il sait que j'aime me coucher tôt.

« Je pris mon achat avec moi et l'enfermai dans le coffre-fort. Certainement je n'ai entendu aucun bruit anormal dans l'impasse cette nuit. Ma chambre à coucher est au deuxième étage sur le devant de la maison… Je ne sais rien de plus. C'est vous qui venez de m'apprendre le vol chez ce pauvre M. Knopf… »

À ce point de son récit, M. Schipman se tut soudain et devint très pâle. Après une brève phrase d'excuses, il quitta la chambre et les détectives l'entendirent monter en hâte l'escalier.

Bientôt, il revenait. Le détective et l'inspecteur lurent la vérité sur sa figure, avant même qu'il dise, dans un râle :

« Les diamants, volés… volés… »

III

Je lus dans les journaux du soir le récit de ce double vol et me mis à y réfléchir profondément. Aidé par cela, ajouta le bonhomme avec un sourire vers le bout de ficelle sur lequel il élaborait encore des nœuds compliqués, oui, aidé par ce petit collaborateur, j'écrivis un plan sur la façon de découvrir l'habile voleur qui, en une seule nuit, avait su acquérir une vraie fortune. Naturellement, ma méthode n'est pas celle d'un détective londonien !

Celui qui s'occupait du cas en question commença par interroger soigneusement le malheureux bijoutier sur ses serviteurs.

« J'ai trois domestiques, expliqua M. Schipman. Deux d'entre elles sont à mon service depuis très longtemps, mais la bonne pour les gros ouvrages n'est ici que depuis environ six mois. Un de mes amis me l'avait vivement recommandée et ses certificats sont excellents. Elle et la femme de chambre couchent dans la même pièce. La cuisinière, qui me sert depuis mon enfance, a une chambre pour elle seule, à côté… Toutes trois dorment donc à l'étage au-dessus du mien. Hier soir, j'enfermai les bijoux dans mon coffre-fort qui se trouve *dans ma chambre à coucher*.

« Je ne puis comprendre comment les bandits… D'ailleurs, veuillez monter voir !… On a dû prendre les clés à mon chevet, ouvrir le coffre et replacer les clés. Tout cela pendant que je dormais !… Mon sommeil, notez-le bien, *est*

extrêmement léger… Un rien me réveille ! J'aurais certainement découvert le vol avant d'aller à mon magasin, car je comptais y emporter les diamants… »

Le détective et l'inspecteur examinèrent le coffre-fort, qui n'avait été nullement forcé, mais bien ouvert avec sa propre clé. Le détective parlait de chloroforme, mais M. Schipman déclara qu'en s'éveillant le matin, à environ sept heures et demie, il n'avait senti aucune odeur suspecte dans la chambre, et qu'en outre il n'avait pas ressenti les nausées qui suivent toujours l'absorption de cet anesthésique.

Un examen minutieux de la maison montra que le voleur était entré par la porte vitrée du jardin, mais qu'il avait, cette fois, soigneusement coupé une vitre puis tiré les verrous et tourné le pêne.

— Vos domestiques savaient-elles que vous aviez ces diamants chez vous ? demanda le détective.

— Certainement non… pourtant la femme de chambre qui servait à table a peut-être entendu M. Knopf et moi discuter le prix.

— Vous ne vous opposez pas à ce que nous fouillions dans les malles et effets de vos domestiques ?

— En aucune façon, et elles ne s'y opposeront pas. Elles sont parfaitement honnêtes.

Ces recherches ne donnèrent aucun résultat.

Le détective et l'inspecteur, je leur rends cette justice, firent leur travail d'investigation minutieusement et intelligemment.

Leurs déductions purent établir que le voleur avait commencé son petit travail au n° 26 de Phillimore Terrace et, ensuite, s'était rendu jusqu'à la maison n° 22, probablement en passant par-dessus les murs des jardins. Rien de plus simple que cela. Mais le mystère n'en restait pas moins épais… Comment le voleur s'était-il arrangé pour savoir que des diamants se pouvaient dans les deux maisons ?

Évidemment, ce voleur était plus au courant des affaires de M. Knopf que de celles de M. Schipman, puisqu'il avait su employer le nom de son frère pour l'éloigner… Mais c'était là un indice bien vague !… Et l'on ne trouva rien dans l'une ou l'autre maison qui constituât une trace plus sérieuse…

Il était à ce moment environ dix heures du matin. Les détectives quittèrent M. Schipman et s'en retournèrent au n° 22 pour voir si M. Knopf n'était pas de retour.

La vieille femme de ménage ouvrit la porte et leur dit qu'en rentrant de faire ses provisions elle avait trouvé son maître de retour. Il était en train de déjeuner dans la salle à manger.

M. Ferdinand Knopf était un homme d'âge moyen, au teint jaune, aux cheveux et à la barbe noirs et bouclés et au type israélite. Il parla aux détectives avec un accent yiddish marqué et très courtoisement.

« J'étais préparé à la mauvaise nouvelle que Robertson m'apprit à mon arrivée, car la lettre qu'on m'envoya la nuit dernière était apocryphe. Il n'y a aucun docteur J. Collins à Brighton et mon frère ne s'est jamais mieux porté de sa vie… Vous trouverez bientôt, j'en suis sûr, le gredin qui m'a envoyé cette lettre… Ce matin, furieux, je pris le premier train, et sitôt arrivé à Londres, je courus chez moi le plus vite pos-

sible… Ce pauvre Robertson a attrapé un froid terrible… Ma perte est très sérieuse. Si je n'avais pas fait cette affaire avec M. Schipman la nuit dernière, je serais certainement ruiné en ce moment-ci… Les pierres que j'avais hier en ma possession étaient : d'abord des diamants brésiliens magnifiques – ceux-là je les ai vendus, pour la plupart, à M. Schipman, après dîner, heureusement pour moi ! –, ensuite de beaux diamants du Cap, tous volés ! puis de très jolies pierres fausses parisiennes, des imitations, mais d'un travail et d'un fini merveilleux, qui m'avaient été confiées pour les vendre par une grande maison française. Disparues aussi !… Ma perte, je vous le dis, messieurs, sera de vingt mille livres au bas mot ! »

Il essayait de supporter virilement, et ainsi qu'il convient à un homme d'affaires, son triste sort. Il refusa de porter le blâme, même le plus léger, sur Robertson, un vieux serviteur admirablement honnête et dévoué qui, dans son zèle, avait peut-être attrapé la mort. L'idée de diriger le moindre soupçon sur ce pauvre homme lui paraissait absurde.

Quant à la vieille femme de ménage, M. Knopf ne savait rien d'elle sinon qu'elle lui avait été recommandée par un commerçant du voisinage et qu'il était très satisfait de ses services.

Le rôdeur, M. Knopf ne le connaissait pas, naturellement, et ne pouvait imaginer comment lui ou toute autre personne avait pu savoir qu'il y avait des diamants à son domicile cette nuit-là.

Le pauvre Robertson dormait dans sa chambre d'un sommeil agité et fiévreux et M. Knopf insista pour qu'on le laissât complètement en repos, ce à quoi les détectives con-

sentirent d'autant plus volontiers qu'ils avaient tiré de lui toutes les informations qu'il pouvait donner.

Sur leurs instances, M. Ferdinand Knopf se rendit au poste, examina le vagabond suspect et déclara ne l'avoir jamais vu.

M. Schipman, en allant à son magasin, s'était, lui aussi, rendu au poste, et avait fait la même déclaration…

Amené devant le magistrat, le vagabond ne fournit sur lui-même que très peu de renseignements. Il donna un nom et une adresse qui furent vite reconnus faux. Après cela, il refusa absolument de parler. Il semblait se moquer d'être en prison. Les plus adroits interrogatoires n'en tiraient que des ricanements. Bientôt on comprit qu'au moins pour le présent on ne pouvait rien espérer de lui…

M. Francis Howard, le détective qui avait la charge de l'affaire, ne savait à quel saint se vouer…

Vous vous rappelez combien ce vol, dans sa simplicité, semblait mystérieux !

Les écuries qui faisaient face à l'arrière des maisons de Phillimore Terrace et constituaient avec cet arrière l'impasse d'Adam-et-Ève appartenaient toutes à des voisins. Les cochers, leurs familles et les palefreniers qui y dormaient furent questionnés. Tous, unanimement, déclarèrent n'avoir rien vu, rien entendu, jusqu'au moment où les clameurs de Robertson les avaient éveillés.

Quant à la fausse lettre venue de Brighton, elle était absolument banale. M. Howard parvint à retrouver l'endroit où le papier avait été acheté : c'était une boutique dans la rue Nelson, à Brighton même. Mais le commerce est là fort actif :

des rames et des rames de papier semblable à celui-là avaient été vendues. Allez donc chercher ! L'écriture était probablement déguisée. Il aurait fallu des circonstances nouvelles et exceptionnelles pour qu'elle mît sur la trace du voleur.

Le rôdeur, lorsqu'on le pria de signer son nom, montra une écriture malhabile et tout à fait différente.

Le mystère ne semblait pas devoir s'éclaircir quand une découverte eut lieu, qui donna au bon M. Howard une idée pas trop sotte…

IV

Cette découverte fut celle de quelques-uns des diamants de M. Knopf qui, à l'évidence, avaient été enfouis dans le sol par le voleur tandis qu'il s'enfuyait à travers le jardin du n° 22 de Phillimore Terrace.

Au bout de ce jardin, se trouvent : d'abord un petit atelier bâti par un des précédents propriétaires de la maison, puis, derrière cet atelier, un étroit terrain vague, large d'environ sept pieds carrés et où sont, çà et là, de grosses pierres.

Or, quelques jours après le vol, Robertson se trouvant justement avoir besoin d'une grosse pierre vint la prendre là. Il eut la surprise de trouver dessous plusieurs diamants.

M. Knopf les reconnut comme lui appartenant – c'étaient des diamants « parisiens » – et il les porta aussitôt au poste de police…

C'est alors que M. Howard décida de laisser le rôdeur anonyme en liberté.

Une bonne idée !… Si cet homme était soit l'auteur, soit l'un des auteurs du vol, ou il rejoindrait ses complices ou bien il irait chercher le restant de son butin dans quelque cachette. Inutile de dire qu'il serait consciencieusement suivi. Il devait mener ou à ses comparses ou aux diamants.

Donc le vagabond fut mis en liberté…

Il quitta la prison en se serrant dans son mince manteau, car l'après-midi était glacial. Il s'empressa d'aller prendre à la première taverne un déjeuner solide et bien arrosé.

M. Francis Howard remarqua qu'il dévisageait soupçonneusement les entrants et les sortants…

Il s'attarda à finir une bonne bouteille de vin et il ne quitta la taverne qu'à environ quatre heures.

Alors commença pour l'infortuné M. Howard une des poursuites les plus longues et lassantes à travers les dédales des rues de Londres qu'il se rappelle avoir faites. De Nottinghill, jusqu'aux bouges de Hammersmith et à travers Shepherd's Bush, l'apache anonyme fit passer l'infortuné détective dans des endroits épouvantables, et cela sans se presser, entrant de temps à autre boire un bon coup et se reposer en quelque cabaret, tandis que M. Howard restait à grelotter au-dehors.

Il tombait une bruine glaciale. Les réverbères clignotaient lamentablement… C'était une de ces affreuses nuits où il fait si bon demeurer chez soi au coin du feu, et où la joie d'être dans une bonne pièce tiède, sous le rond de lumière de

la lampe, s'augmente involontairement d'une pensée égoïste pour ceux qui se trempent au-dehors…

Pourtant l'espoir du détective grandissait de demi-heure en demi-heure car l'homme s'efforçait évidemment de tuer le temps, et peut-être aussi de déconcerter ceux qui auraient pu le suivre. À diverses reprises il se retourna pour voir si on était après lui, mais M. Howard connaît son métier, c'est un suiveur hors pair.

Certes, un dénouement était proche…

Enfin, éreinté, à moitié mort de froid, mais le cœur battant, le détective constata que le rôdeur revenait peu à peu, avec de grands détours, vers Kensington.

Onze heures du soir venaient de sonner. L'homme erra de long en large dans la rue Haute, puis, après avoir semblé hésiter entre diverses petites rues transversales, il pénétra dans l'impasse d'Adam-et-Ève.

Il ne se pressait aucunement. Il s'arrêta même au milieu du chemin afin d'allumer sa pipe, ce qui, par le violent vent d'est qu'il faisait, lui prit beaucoup de temps, puis, d'un pas de flâneur, il continua son chemin vers le fond de l'impasse – avec M. Howard toujours sur ses talons.

Bien entendu, plusieurs agents prêts à accourir au premier appel se tenaient cachés dans cette impasse où les coins noirs ne manquent pas.

Le vilain gibier n'était pas encore à moitié chemin, que, sur un petit sifflement de M. Howard, toute retraite lui fut barrée. Il se trouvait pris comme un rat dans une trappe.

D'entre deux gros nuages un peu de lumière lunaire tomba. Elle était propice, l'homme ne pourrait s'évader.

Les murs des jardins projetaient une ombre étendue et épaisse, mais si l'homme escaladait un de ces murs – n'importe lequel – sa silhouette ne pouvait manquer d'être nettement aperçue…

M. Howard était sûr que le voleur venait prendre dans quelque coin de jardin le reste des bijoux volés et qu'il allait se faire prendre en flagrant délit. Sous la menace d'une lourde condamnation, il nommerait ses complices…

M. Francis Howard se frottait les mains ! Certes, cette heureuse solution lui vaudrait de l'avancement !

Le plus grand silence régnait dans l'impasse sombre. Les minutes s'écoulaient… Si ce plan avait réussi, nous aurions lu de grands articles admiratifs sur l'astuce de notre police. Mais il échoua !…

Le vagabond disparut dans l'impasse comme si la terre et l'ombre l'avaient avalé. Personne ne le vit passer par-dessus l'un des murs. Personne ne l'entendit fracturer une porte, et pourtant les observateurs attentifs ne manquaient pas !… Il s'abrita un instant de la lumière lunaire dans l'ombre des murs, et on ne vit et on n'entendit plus rien !

— Un des domestiques de Phillimore Terrace était complice.

— Lequel ? rétorqua le bonhomme dans le coin, en faisant un dernier et admirable nœud à son morceau de ficelle… La police a multiplié les efforts pour mettre la main

sur le rôdeur qu'elle avait tenu ainsi quelques jours puis lâché, mais elle ne l'a jamais retrouvé – ni lui ni les diamants… Elle a eu beau interroger et espionner tout le monde !… Ni vu ni connu je t'embrouille !

V

Dès l'escamotage de l'apache, M. Francis Howard se démena avec l'énergie du désespoir. Retournant sur le devant de Phillimore Terrace, il vit que la maison du n° 26, celle de M. Schipman, était encore éclairée. Il sonna. Quelques amis du bijoutier, que celui-ci avait eus à dîner, buvaient des *whisky and soda* avant de se retirer. Les domestiques finissaient de tout ranger : ni eux, ni M. Schipman, ni ses invités n'avaient rien vu ni entendu de suspect…

Le détective s'en fut ensuite chez M. Ferdinand Knopf, qui, à ce qu'annonça Robertson, était en train de prendre son tub chaud, comme chaque soir, avant de se mettre au lit. Pourtant M. Knopf voulut parler à M. Howard à travers la porte de la salle de bains. Avec son accent israélite ordinaire il le remercia cordialement pour toute la peine qu'il prenait. Il ajouta qu'il espérait que M. Schipman et lui seraient bientôt remis en possession de leurs diamants grâce à sa persévérance et à son adresse.

— Ha ! ha ! ha ! ricana le bonhomme dans le coin, pauvre M. Howard, il persévéra !… Oui, oui !… Mais il n'obtint rien de plus, lui ni personne…

Moi-même, dès ce moment, je n'aurais pu rien prouver contre le voleur !…

. . . .

Ici le lecteur est prié de se recueillir et d'essayer d'expliquer lui-même ce mystère.

. . . .

— Maintenant suivez mon raisonnement point par point, reprit le bonhomme en levant un horrible index maigre et pareil à une longue griffe : *Point n° 1.* Qui était au courant de la présence des diamants et dans la maison de M. Schipman et dans celle de M. Knopf ? D'abord M. Schipman, puis M. Knopf, ensuite Robertson et le vagabond. Laissez le vagabond tranquille, puisqu'il a disparu, et prenez le *point n°2* : M. Schipman fut médicamenté. Rien de plus évident, on n'aurait pu sans cela lui prendre ses clés, ouvrir son coffre-fort, voler les diamants et replacer les clés sans qu'il s'éveillât, lui qui a le sommeil exceptionnellement léger…

M. Howard a bien pensé à quelque anesthésique, mais comment le voleur aurait-il pénétré dans la chambre de M. Schipman sans le tirer de son sommeil naturel ? Et puis le chloroforme laisse une odeur spéciale et provoque des nausées caractéristiques. N'est-il pas plus simple de supposer que le voleur avait drogué le bijoutier avant que celui-ci ne se couchât ?

— Mais…

— Attendez, et prenez le *point n°3* : quoiqu'il fût prouvé que M. Schipman avait chez lui pour vingt-cinq mille livres de diamants, puisque M. Knopf tenait de lui un chèque équivalant à cette somme, rien ne démontre que la maison de

M. Knopf en contînt même pour dix shillings ! Il y a mieux, continua le vieux mannequin en s'animant et en se mettant à défaire avec fièvre, presque sans les regarder, les nœuds de sa ficelle. Vous n'avez pas remarqué, ni vous ni personne d'ailleurs, que pas une seule fois, pendant que le rôdeur était en prison, on ne vit ensemble M. Knopf et son domestique Robertson ! Quand on voyait le domestique, le maître était à Brighton, quand on voyait le maître, le domestique était malade et endormi dans son lit…

Ah ! vous saisissez maintenant : deux remarquables bandits bien pourvus de fonds (probablement mal acquis) sont déterminés à risquer un grand coup. Ils affectent pendant un certain temps une stricte respectabilité. Sans doute appartiennent-ils l'un et l'autre au commerce des diamants. L'un joue le maître, l'autre le valet. Ils louent une maison dans la même rue que leur future victime, et se lient d'amitié avec elle. Nous les voyons même faire avec M. Schipman deux ou trois affaires honnêtes mais petites.

Les diamants brésiliens ?… Faux ! Archifaux ! !… Rappelez-vous que les diamants parisiens retrouvés sous la pierre étaient de si parfaites imitations qu'il eût presque fallu une analyse chimique pour reconnaître qu'ils n'étaient pas authentiques ! Eh bien, les brésiliens furent vendus non pas au magasin ni dans la journée, mais le soir après un dîner très arrosé… Les brésiliens de M. Knopf semblent très beaux. Le prix demandé est relativement minime et laissera un gros bénéfice à l'acheteur. Parfait ! Achetons ! D'ailleurs M. Knopf n'est-il pas un marchand de diamants bien connu ! Un voisin ! Et ne fera-t-il pas jour demain pour un examen plus minutieux !

M. Schipman acheta – mais le matin il aurait découvert la fraude, arrêté le paiement du chèque et fait pincer le voleur.

Non, ces merveilleux diamants brésiliens n'étaient que des imitations et n'avaient jamais été destinés à reposer dans le coffre-fort de M. Schipman jusqu'au matin !…

Cette bouteille de porto contenait un puissant soporifique, et le canon tiré dans ses oreilles n'eût pas réveillé M. Schipman !

Ah ! rappelez-vous tous les détails, ils sont si admirables ! La lettre postée à Brighton par le coquin lui-même, et son secrétaire qu'il cambriole, et sa porte qu'il force ! Et l'autre, le prétendu Robertson, quel sang-froid ! quel à-propos ! Il attend son complice, s'aperçoit que l'agent D 37 le suit et va peut-être à tout hasard le coffrer jusqu'au lendemain. Il se précipite sur lui, et dans cette prétendue bataille les diamants de M. Schipman passent facilement des poches du rôdeur dans celles du pseudo-domestique.

Plus tard, lorsque son maître revient, Robertson est invisible, la fièvre le tient au lit !… Ensuite, le double rôle joué par un seul homme, pendant quelques jours, personne ne s'en est aperçu ! Rappelez-vous d'ailleurs que le détective et l'inspecteur, eux, n'avaient vu Robertson qu'au lit, éternuant dans son mouchoir, les yeux pleurants, la tête enveloppée d'un cache-nez.

Mais il fallait que le prisonnier fût élargi, car ce double rôle ne pouvait tout de même pas être tenu bien longtemps, d'où l'histoire des diamants trouvés dans le jardin du n° 22.

Les adroites canailles se doutaient bien que, selon la coutume de la police en pareilles circonstances, on mettrait

le prisonnier en liberté afin qu'il conduisît lui-même au butin caché.

Robertson veille. Le rôdeur s'arrête dans l'impasse quelque temps pour allumer sa pipe. Cela suffit à bien prévenir le complice qui se précipite à la porte du jardin et en tire les verrous…

Cinq minutes plus tard, M. Knopf était dans la maison, prenant un bain chaud, débarrassé des nippes et de la crasse de notre ami le vagabond. Il put même, en affectant l'accent israélite, parler à Howard à travers la porte. Dorénavant, ce sera lui M. Knopf et l'autre demeurera constamment Robertson[8].

Sans doute les complices étaient-ils deux frères : d'ailleurs, les juifs se ressemblent souvent beaucoup, même sans être parents. Quelques postiches et un peu de maquillage répondaient à toutes les nécessités possibles.

— Et qu'est devenu ce M. Knopf ?

— Regardez dans l'annuaire des commerçants de Londres, vous verrez « Knopf and Co, marchands de diamants », à telle adresse dans la Cité.

Renseignez-vous sur la maison : on vous dira qu'elle a une base financière extrêmement solide. Son succès est con-

---

[8] Au moment où ce livre va être imprimé, on nous informe que cette aventure fut vécue réellement en Autriche, l'année dernière. Un hasard inouï permit de découvrir les coupables, alors qu'ils étaient en droit de se croire sûrs de l'impunité. (*N.d.T.*)

sidérable. Et, pardieu, elle le mérite. Je suis toujours heureux de voir réussir les gens intelligents !…

LA MORT MYSTÉRIEUSE DANS LE MÉTROPOLITAIN

I

— Voulez-vous être assez aimable pour me décrire le gentleman qui était assis à côté de vous tandis que vous dégustiez votre tasse de café et votre beurrée ? me dit le bonhomme dans le coin.

Pendant tout mon modeste déjeuner il était resté assis et silencieux à sa place ordinaire. À peine avait-il répondu à mon bonjour et soudain, à brûle-pourpoint, il me jetait cette remarque !

— Savez-vous s'il était grand ou petit, brun ou blond ? De quoi avait-il l'air ? insista-t-il.

— Je serais certes embarrassée pour répondre, répliquai-je, mais je ne vois pas en quoi ma non-description de l'un des clients d'ici peut avoir la plus légère importance !

Il se tut un instant, ses doigts nerveux fouillèrent dans ses poches en quête de son inévitable bout de ficelle. Quand il eut trouvé cette nécessaire amusette, il continua, tout en me regardant à travers ses paupières à demi closes :

— Mais supposons qu'il soit d'une importance considérable que vous donniez une description précise de l'homme qui s'est tenu à côté de vous pendant une demi-heure. Voyons, essayez !

— Il me semble qu'il était de taille moyenne.

— Cinq pieds, huit, neuf ou dix pouces ?

— À un pouce près, je ne saurais dire…

— Brun ou blond ?

— Il m'a paru… voyons !… Ni brun ni blond… châtain !

— Comment était son nez ?… Voulez-vous le dessiner ?… Et ses yeux ?

— Je ne suis pas forte en dessin… son nez était moyen et à peu près droit. Quant à ses yeux…

— Oui, ni bruns ni bleus, mais entre les deux, et ses cheveux aussi étaient entre les deux ! Il n'était ni petit ni grand, et son nez n'était ni aquilin ni retroussé, imita ironiquement le bonhomme.

— Enfin, quoi ! il était comme tout le monde !

— Le reconnaîtriez-vous demain, dans la foule ?

— Je ne crois pas.

— Voilà ! Et pourtant vous êtes une romancière, et, professionnellement, vous devriez remarquer et ensuite pouvoir décrire les gens. Je ne veux pas dire seulement un bel homme aux traits parfaits et au corps noble et classique, ou un pauvre infirme, un monstre. Ceux-là, n'importe qui s'en souviendrait, mais le monsieur Tout-le-Monde, qui représente quatre-vingt-dix pour cent des Anglais, le citoyen ordinaire qui n'est ni très grand ni très petit, qui a une moustache ni brune ni blonde mais masquant sa bouche et un chapeau haut de forme cachant la forme de sa tête et son front ; un homme qui s'habille comme tous ses concitoyens,

qui marche comme eux, parle comme eux et qui n'offre aucune particularité !…

Si vous sentez combien il est difficile de se rappeler celui-là – à moins qu'on ne soit entraîné spécialement selon les principes de la police française –, vous comprendrez alors pourquoi une des plus grandes crapules de ce temps est encore *impendue* et en liberté, et pourquoi le « Mystère du Métropolitain » ne fut pas et ne sera jamais éclairci… Ah ! ce fut, je crois bien, la seule fois dans ma vie où je fus sérieusement tenté de donner à la police le bénéfice de mes réflexions ! Vous vous rappelez les faits ?

Le 18 juin, vers quatre heures de l'après-midi, un train s'arrêta à la station d'Aldgate. Le conducteur parcourait la plate-forme, visitant les voitures selon l'usage, quand il remarqua une dame assise dans le coin opposé, la tête tournée vers la vitre, et qui oubliait évidemment qu'Aldgate était la station terminus. « Où allez-vous, madame ? » demanda-t-il.

La dame ne répondit ni ne bougea. L'employé monta dans le compartiment, pensant qu'elle dormait. Et il eut plutôt, comme il le dit ensuite, un « sale trac » en constatant à ses yeux vitreux et à la pâleur épouvantable de son visage que la malheureuse était morte. Il referma la porte du compartiment et envoya chercher en hâte le chef de gare et les policiers de service.

À cette heure-là, ce quai n'est pas très encombré, tout le mouvement se trouvant alors dans l'autre sens, vers l'ouest, et ce fut seulement lorsque deux agents et un détective arrivèrent, accompagnés par un docteur et par les autorités de la gare, et pénétrèrent dans le compartiment, que les badauds comprirent qu'il se passait quelque chose d'anormal. Le soir et sous le titre sensationnel de : « Un suicide mystérieux

dans le Métropolitain », les dernières éditions des journaux purent rendre compte de cet événement sinistre.

Le conducteur ne s'était pas trompé : la voyageuse était bien morte. Elle était jeune et aurait été jolie sans une expression d'effroi et d'horreur qui distordait ses traits. Ses vêtements étaient très élégants. Les journaux décrivirent en détail sa robe, son corsage, ses souliers, ses gants et son chapeau. Un de ses gants, celui de la main droite, était partiellement enlevé, laissant nus le pouce et le poignet. La main tenait un petit réticule où se trouvaient quelques pièces d'argent, un flacon de sels et une petite bouteille vide que le médecin examina aussitôt.

C'est à cause de cette petite bouteille que l'on avait aussitôt prononcé le mot de suicide, et aussi parce que rien dans les vêtements et dans l'attitude de la pauvre femme n'indiquait qu'il y avait eu la moindre lutte…

Seul, ce dernier regard, figé dans les yeux de la malheureuse, disait l'épouvante d'une mort atroce soudain surgie…

II

Le cadavre fut envoyé à la Morgue. Beaucoup de gens vinrent l'examiner, sous le prétexte d'une amie ou d'une parente récemment disparue.

Vers onze heures du soir, un jeune et élégant gentleman se présenta au superintendant de la Morgue : c'était M. Hazeldene, agent de navigation, 19, rue Addison, Kensington.

Il était dans le plus pitoyable état de détresse morale. Sa main serrait en tremblant un numéro du *Saint-James's Gazette* qui contenait l'information. Il déclara qu'une personne qui lui était très chère n'était pas rentrée ce soir, contrairement à toute attente.

Son anxiété n'avait pourtant pas été considérable jusqu'à une demi-heure auparavant. À cet instant, la description de la suicidée, lue dans la dernière édition d'un journal du soir, l'avait affreusement alarmé.

Il demandait à voir le corps. Le chagrin du pauvre garçon fut pitoyable… La morte mystérieuse n'était autre que sa femme…

— Je deviendrais mélodramatique si je vous décrivais, en détail, la scène déchirante qui eut lieu à la Morgue, dit le bonhomme dans le coin en me regardant avec un suave sourire – tandis que ses doigts nerveux tentaient en vain d'ajouter un nœud au bout de ficelle avec lequel, comme d'ordinaire, il ne cessait de jouer – et j'aurais peur que mon histoire vous semblât du même goût que les feuilletons populaires. Mais vraiment cette scène fut des plus pathétiques !

On n'ennuya pas par trop de questions, ce soir-là, l'infortuné mari de la morte. Il n'était évidemment pas en état de déposer d'une façon cohérente…

Ce fut à l'enquête du coroner, le lendemain matin, que certains faits semblèrent d'abord éclaircir le mystère qui entourait la mort de Mme Hazeldene, pour le replonger ensuite dans des ténèbres plus profondes encore.

Le premier témoin fut naturellement M. Hazeldene lui-même. La sympathie de tous allait vers le pauvre jeune homme qui, ayant peine à se tenir debout devant le coroner, essayait de donner le plus de renseignements possible. Il était vêtu comme la veille, mais il semblait malade et affreusement chagrin, et le fait qu'il ne s'était pas rasé donnait à sa figure un air plus hagard encore…

M. et Mme Hazeldene étaient mariés depuis six ans et formaient un couple extrêmement uni et heureux. Ils n'avaient pas d'enfant. Mme Hazeldene jouissait de la meilleure santé du monde ; pourtant elle avait eu récemment une légère attaque d'influenza. Le docteur Arthur Jones, qui l'avait alors soignée, était présent et dirait si, par hasard, elle n'était pas cardiaque.

Le coroner, avec le plus grand tact, très prudemment, et en employant de nombreuses circonlocutions, questionna M. Hazeldene sur l'état mental de sa femme…

M. Hazeldene ne répondit qu'à contrecœur. Sans doute l'avait-on averti que le réticule de son épouse contenait une petite bouteille suspecte.

— Oui… peut-être m'a-t-il semblé que ma femme depuis quelque temps n'était plus elle-même, finit-il par admettre de mauvais gré. Jadis, elle était toujours gaie, étourdie même. Or, récemment, je l'ai parfois vue absorbée en des pensées dont elle ne me faisait point part.

Le coroner risqua alors, discrètement, une allusion à la petite bouteille.

— Je sais, répondit le jeune homme avec un profond soupir. On envisage la possibilité d'un suicide. Je ne peux rien y comprendre… c'est si soudain, si terrible… Certes,

elle semblait quelquefois troublée et inattentive mais seulement quelquefois, et, hier matin, quand je me rendis à mon travail, elle était très gaie. Elle devait aller à l'Opéra le soir, ce qui paraissait lui faire grand plaisir. Elle m'exprima son intention de faire des achats et de rendre quelques visites dans l'après-midi.

— Savez-vous où elle allait quand elle prit le Métropolitain ?

— Pas avec certitude. Il se peut qu'elle ait eu le projet de descendre à la station de Baker Street et d'aller faire ses achats dans le voisinage, mais elle fréquentait aussi une boutique près de Saint-Paul et dans ce cas elle aurait pris un ticket pour Aldgate. Je ne puis rien affirmer.

— Maintenant, pouvez-vous dire si, à votre connaissance, il y avait dans la vie de Mme Hazeldene quelque chose qui aurait pu expliquer, au moins dans une certaine mesure, la tristesse que vous avez remarquée ? Des difficultés financières, peut-être ? Existait-il quelque ami dont la correspondance avec Mme Hazeldene ou ses assiduités auprès d'elle vous auraient semblé valoir la peine de faire des observations à votre femme ? En résumé – ajouta le coroner à voix plus haute et comme heureux d'en avoir terminé avec une allusion nécessaire et déplaisante –, pouvez-vous me donner des indications, même légères, qui tendraient à confirmer les soupçons selon lesquels la malheureuse femme se serait suicidée dans un instant d'anxiété mentale ?

Il y eut un grand silence. M. Hazeldene semblait tourmenté par quelque terrible doute moral. Il se tenait courbé et était très pâle. Il agita à diverses reprises des lèvres muettes, puis balbutia, se tut, et finit par dire à peine intelligiblement :

— Non, aucune difficulté financière !… Ma femme avait une jolie fortune[9]… Et ses goûts n'étaient pas extravagants.

— Et pas d'amis dont les assiduités auprès d'elle aient pu vous déplaire ?

— Non… je… pas d'ami… jamais !… bredouilla le malheureux jeune homme qui faisait évidemment un effort pour répondre.

— J'étais présent à l'enquête, reprit le bonhomme dans le coin, après avoir vidé son verre de lait, et je peux vous assurer que même les personnes obtuses de l'assistance comprirent que M. Hazeldene disait un mensonge.

Il fut évident aux plus ordinaires intelligences que la malheureuse femme n'était pas tombée pour rien dans un tel état de détresse morale et qu'il existait une troisième personne capable d'éclaircir, mieux que l'infortuné jeune veuf, cette énigme tragique.

Qu'elle fût, cette mort, plus mystérieuse même qu'elle n'avait d'abord semblé, cela devint bientôt très apparent.

Vous avez suivi ce cas, à l'époque, certainement, et vous devez vous rappeler l'émotion causée dans le public par le témoignage des deux médecins.

Le docteur Arthur Jones, médecin habituel de la morte, et qui l'avait soignée pour sa légère attaque d'influenza, dé-

---

[9] En Angleterre, la fortune de l'épouse et celle du mari sont absolument séparées.

clara de la façon la plus absolue que Mme Hazeldene n'avait aucune lésion organique capable de causer une mort soudaine. De plus, il avait assisté le docteur Andrews Thornton, médecin légal, dans l'autopsie, et tous deux attribuaient formellement le décès à l'acide prussique, mais ni lui ni son collègue ne pouvaient dire comment le poison avait été administré.

— Donc, docteur Jones, vous affirmez que le poison fut de l'acide prussique ?

— C'est mon opinion formelle.

— Le flacon trouvé dans son réticule avait contenu de l'acide prussique ?

— Certainement.

— Alors cette dame s'est suicidée en prenant de l'acide prussique ?

— Elle est morte empoisonnée par de l'acide prussique, mais comment le poison fut-il donné, je n'en sais rien. Par injection sous-cutanée, sans doute ; elle n'a sûrement pas absorbé la drogue, il n'y en avait aucune trace dans l'estomac… La mort a dû suivre presque immédiatement. Sans doute le corps n'a-t-il manifesté qu'une vive et soudaine convulsion.

Personne dans la salle ne comprit l'importance de la déposition du docteur… Non, je me trompe un peu : trois personnes comprirent la gravité de la situation et le stupéfiant développement que l'affaire allait prendre. Naturellement, j'étais la première de ces trois personnes – déclara mon drôle d'interlocuteur avec son inimitable et candide vanité et tout en agitant le chapelet de nœuds qu'était devenue sa ficelle ! –

et je voyais nettement l'impasse où s'engageait la police. Dès lors, je compris que l'« Affaire du Métropolitain » serait bientôt le « Mystère du Métropolitain ».

Les deux autres personnes étaient : 1°) le détective qui avait examiné officiellement le compartiment ; 2°) M. Hazeldene.

C'est à cet instant, d'ailleurs, que l'élément le plus intéressant de toute l'affaire apparut, et cela, grâce à la déposition de la caméariste de Mme Hazeldene, Emma Funnel.

— Ma maîtresse déjeuna à la maison, expliqua Emma avec timidité et en parlant très bas. Elle était gaie et en bonne santé. Elle sortit à environ trois heures et demie et me dit qu'elle allait essayer des robes chez Spencer, un tailleur qui a ses magasins près de Saint-Paul. Mme Hazeldene avait eu l'intention d'y aller le matin, mais une visite de M. Errington l'en avait empêchée.

— Qui est ce M. Errington ? demanda le coroner.

Emma ne répondit pas aisément. M. Errington était… était M. Errington, voilà tout… un ami de la famille… il habitait tout près. Il venait très souvent chez les Hazeldene, et d'ordinaire il restait tard…

Pressée de questions, Emma dit enfin que récemment Mme Hazeldene était allée au théâtre plusieurs fois avec M. Errington, et que ces jours-là son mari était de mauvaise humeur.

Elle devait aller le soir à l'Opéra avec cet « ami de la maison ».

Rappelé à la barre, le jeune veuf eut d'étranges réticences. Il ne répondit qu'avec une répugnance évidente, et le coroner s'estima heureux d'obtenir de lui les informations désirées après seulement un quart d'heure.

M. Errington était un ami de sa femme, un gentleman très riche. Certes, il n'éprouvait pas pour lui une affection bien vive, mais il n'avait jamais fait d'observations à sa femme à son propos.

— Mais qui est ce M. Errington ? répéta le coroner. Que fait-il ? où habite-t-il ? quel est son métier ?

— Il n'a pas de métier.

— Une occupation, alors ?

— Il n'a pas d'occupation spéciale. Je vous ai dit qu'il est très riche. Pourtant, il s'occupe beaucoup de chimie, à titre d'amateur.

— Quelle branche spéciale de la chimie ?

— C'est, paraît-il, un toxicologue très distingué.

III

C'est ainsi que M. Errington, le riche célibataire, membre du Grosvenor et autres clubs de jeunes dandys, se trouva un beau jour devant les magistrats, inculpé de l'assassinat de Marie-Béatrix Hazeldene.

La presse et le public étaient littéralement abasourdis !…

M. Errington, fort connu dans la société élégante de Londres, abonné de l'Opéra, très considéré dans les milieux scientifiques, auteur de deux livres excellents : *l'Action du curare et l'Intoxication par l'oxyde de carbone*, avait naturellement beaucoup d'amis. La salle était plus que comble le matin où on l'interrogea.

Voici ce que l'on racontait :

Ayant lu dans les journaux les résultats de la première enquête, deux gentlemen s'étaient présentés à Scotland Yard pour donner des renseignements nouveaux sur l'affaire.

La police regretta bien que ces renseignements vinssent si tard !… Ils avaient une extrême importance.

C'étaient ces deux témoins, d'ailleurs très honorablement connus, qui avaient conduit, par leurs déclarations, M. Errington devant les magistrats.

L'accusé était pâle et semblait très déprimé, quand je l'aperçus pour la première fois ce jour-là. Rien d'étonnant, d'ailleurs, sa position était terrible…

Il avait été arrêté à Marseille alors qu'il se préparait à en partir pour Colombo. Les formalités nécessaires à l'extradition avaient demandé une quinzaine de jours.

Je crois qu'il ne comprit pleinement l'horreur de sa situation que lorsque Emma Funnel eut répété son témoignage…

M. Hazeldene n'ajouta rien à sa précédente déclaration. Il avait vu sa femme en vie pour la dernière fois le matin du jour fatal. Elle semblait, alors, en parfait état physique et mental…

Chacun dans l'audience comprenait qu'il essayait d'en dire aussi peu que possible, de peur de nuire à la réputation de la défunte.

Et cependant, le témoignage de la servante était net : Mme Hazeldene, jeune, un peu étourdie, et qui aimait qu'on l'admirât, avait certainement flirté avec M. Errington et, à cause de ce flirt, s'était plusieurs fois disputée avec son mari…

L'attitude digne du veuf et ses paroles modérées firent la plus heureuse impression.

Tenez, voici sa photographie. Vous le voyez tel qu'il apparut à la barre, en grand deuil, naturellement, mais sans ostentation. Il avait laissé pousser sa barbe, ce qui ajoutait une certaine austérité à son aspect. Vint ensuite la plus sensationnelle déposition du jour. Un homme un peu courtaud, brun, aux vêtements amples et sans élégance, l'air confiant – le type même du *businessman* de la Cité ! – jura de « dire la vérité et rien que la vérité ». Il s'appelait André Campbel, chef de la maison Campbel & C°, agent de change dans la rue d'Oxford.

L'après-midi du 18 juin, M. Campbel, voyageant dans le Métropolitain, remarqua une très jolie femme dans le même compartiment que lui. Elle lui demanda si elle se trouvait bien dans le train allant vers Aldgate. M. Campbel répondit affirmativement et s'enfouit ensuite dans le compte rendu de la Bourse du jour. À la station de la rue Gower, un monsieur, en complet de cheviotte bleue et chapeau melon était entré dans la voiture et s'était assis en face de la dame qui avait paru très étonnée de le voir, mais M. Campbel ne se rappe-

lait pas ses paroles exactes. Tous deux conversèrent beaucoup. La dame était animée et souriante.

Le témoin ne s'occupa pas beaucoup d'eux, absorbé qu'il était dans sa lecture et ses calculs. Il remarqua pourtant que l'homme en complet de cheviotte bleue descendit avec lui à la station de la rue Farrington, après avoir serré la main de la dame et lui avoir dit gaiement : « Au revoir, n'arrivez pas en retard ce soir. »

M. Campbel n'entendit pas la réponse de la dame et perdit aussitôt l'homme de vue dans la foule. Le public était « sur des charbons ardents » et attendait anxieusement l'instant où le témoin décrirait l'homme qui avait parlé pour la dernière fois à la pauvre femme – cinq minutes environ avant sa mort étrange.

Personnellement, je me doutais bien de ce qu'allait être la description donnée par l'agent de change. J'aurais pu l'écrire d'avance !… Cette description du meurtrier probable aurait aussi bien convenu à l'homme qui a déjeuné près de vous qu'à huit sur dix des jeunes Anglais que nous connaissons… L'individu était de taille moyenne, portait une moustache, qui n'était ni très blonde ni très brune, et ses cheveux étaient quelque chose comme châtains. Il avait un chapeau melon et un complet de cheviotte bleue et… et… c'était tout !… Peut-être M. Campbel aurait-il pu le reconnaître, peut-être pas. À ce moment-là, il n'avait pas fait grande attention à ce gentleman qui se trouvait du même côté du compartiment que lui et n'avait pas retiré son chapeau. Lui-même était très occupé avec ses journaux… Oui, peut-être aurait-il pu le reconnaître, mais vraiment sans certitude…

Le témoignage de M. André Campbel n'était pas très important, direz-vous. Non, en lui-même il ne l'était point et

il n'aurait peut-être pas justifié une arrestation sans celui de M. James Verner, imprimeur.

M. Verner est un ami personnel de M. André Campbel et, le jour en question, à la station de la rue Farrington, alors qu'il attendait son train, il vit M. Campbel sortir du compartiment de première classe. Il lui parla quelques secondes et, comme le train s'ébranlait, il sauta dans le compartiment d'où venaient de sortir l'agent de change et l'homme en cheviotte bleue.

Il se rappelait une dame assise du côté opposé au sien, la figure tournée vers la vitre, et paraissant endormie, mais il n'avait pas fait spécialement attention à elle.

Il était, comme à peu près tous les *businessmen* quand ils voyagent à cette heure, complètement accaparé, lui aussi, par les journaux. Mais notez ceci : à un moment, ayant une note à prendre sur un cours, il ramassa un morceau de carton qui se trouvait par terre et il y griffonna quelques mots au crayon.

« Ce ne fut que deux ou trois jours plus tard, ajouta M. Verner, au milieu d'un grand silence, que j'eus à me référer à cette note. Pendant ce laps de temps, les journaux avaient été pleins de la mort mystérieuse survenue dans le Métropolitain et les noms des personnes qui s'y rattachaient m'étaient familiers. Ce fut donc avec grand étonnement qu'en regardant le morceau de carton que j'avais ramassé par hasard dans le compartiment, je vis ce nom gravé du côté opposé à ma note : « "Franck Errington" ».

— L'effet produit par cette déclaration fut formidable ! continua le bonhomme.

Depuis les jours du mystère de la rue Fenchurch et du procès Smethurst, je n'avais vu autant d'émotion… M. Errington ne fit aucune difficulté pour reconnaître qu'il s'agissait bien d'une de ses propres cartes de visite !

Mais rappelez-vous bien que *moi je n'étais pas ému* ! Dès lors, je connaissais tous les détails de ce meurtre comme si je l'avais commis moi-même !… Je dois même dire que je ne l'aurais pas mieux commis, quoique j'étudie l'art du crime depuis des années…

On pria MM. Campbel et Verner de regarder attentivement M. Errington, qui portait à ce moment même un *complet de cheviotte bleue et un chapeau melon*, et chez lequel on avait trouvé deux autres complets de même étoffe et plusieurs chapeaux melon ! Ils hésitèrent… Certes, c'était bien la silhouette générale, c'étaient les traits aussi… Mais ils ne se sentaient pas assez sûrs pour risquer une affirmation dont dépendait la vie d'un homme… Ils n'osèrent jurer.

Néanmoins, tout le monde dans la salle considérait M. Errington comme condamné, même ses amis. Et lui aussi, me sembla-t-il !… Son visage était affreusement pâle et il passait souvent sa langue sur ses lèvres sèches…

En effet, il se trouvait dans la situation terrible d'avoir les plus graves présomptions contre lui et aucun moyen de prouver un alibi. Le crime – si crime il y avait ! – avait été commis trois semaines auparavant. Un mondain comme Franck Errington, dont la vie est très agitée, ne peut guère se rappeler, après un pareil laps de temps, où il passa tel ou tel après-midi. Si pourtant il était assez heureux pour cela, ce serait un miracle s'il trouvait un ami capable de se souvenir lui aussi et de vérifier sous serment sa déclaration.

Outre les divers témoignages, d'autres circonstances parlaient contre M. Errington. Ses talents de toxicologue amateur, par exemple !… Et la police avait trouvé chez lui toutes sortes de poisons – y compris de l'acide prussique…

Puis aussi ce voyage à Marseille et ce départ pour Colombo ! On pouvait supposer qu'il s'agissait là d'une de ces fuites hâtives et maladroites dont les assassins sont coutumiers.

Selon l'accusation, il avait voulu se débarrasser d'une liaison gênante : célibataire, riche, beau garçon, très mondain, très considéré dans les milieux scientifiques, il comptait sans doute faire quelque brillant mariage, mais, auparavant, il fallait que disparût son « fil à la patte ».

On désignait même plusieurs familles aristocratiques qui avaient vu en lui un gendre très possible…

… Sir Arthur Inglewood, le célèbre avocat, déploya une fois de plus une habileté merveilleuse ; il « retourna » complètement les témoins à charge. Il fit tout d'abord redire à M. Campbel qu'il ne reconnaissait pas nettement en l'accusé l'homme au complet de cheviotte, puis dix minutes de contre-interrogatoire lui suffirent pour bouleverser si à fond l'esprit du pauvre agent de change qu'ensuite celui-ci n'aurait pu reconnaître son propre groom ! Mais, malgré son ahurissement, M. Campbel resta sûr que la dame était vivante et alerte et qu'elle parlait gaiement avec l'homme au complet de cheviotte au moment où ce dernier, après lui avoir serré la main, la quitta en lui disant : « Au revoir, n'arrivez pas en retard ce soir. » À son avis, si l'individu avait administré à sa compagne une dose de poison, cela

n'avait pu être qu'avec le plein consentement de celle-ci. Pourtant cette dame n'avait ni l'allure ni la conversation d'une personne qui va se suicider !…

M. James Verner affirma aussi positivement qu'il était resté près de la porte du compartiment depuis l'instant où M. Campbel en était sorti jusqu'à ce qu'il y montât lui-même, et qu'il n'y avait eu dans ce compartiment personne d'autre que lui et la défunte entre les stations de la rue Farrington et d'Aldgate et que la pauvre dame n'avait fait aucun mouvement, pas le moindre, durant ce court trajet…

IV

— Non, M. Franck Errington ne fut pas condamné, dit le fantoche dans le coin avec un de ses curieux sourires à la fois naïfs et sardoniques et en s'abîmant les ongles pour défaire les nœuds de sa ficelle, mais ce fut bien grâce à l'adresse et à l'éloquence de Sir Arthur Inglewood…

L'accusé jura solennellement que l'homme en complet de cheviotte n'était pas lui, et qu'il n'avait pas vu Mme Hazeldene depuis onze heures du matin de ce jour fatal. Quant à sa carte de visite, il ignorait comment elle avait pu se trouver là.

Il n'y avait contre son serment aucune preuve nette. D'autre part, selon la déposition de M. Campbel, l'homme en complet de cheviotte ne pouvait pas être le meurtrier. Le sens commun n'admet pas, en effet, qu'une femme puisse avoir un poison mortel comme l'acide prussique injecté dans

ses veines tandis qu'elle bavarde avec son meurtrier et lui dit gentiment au revoir !

… M. Errington vit à l'étranger maintenant. Après une aventure semblable, après avoir frôlé la potence, sa situation ne serait plus tenable à Londres.

Sa fortune, sa réputation d'élégant homme de science, ses succès de tout genre, lui avaient fait beaucoup de jaloux, qui s'empressèrent de lui battre froid et d'obtenir que l'opinion publique ne l'acquittât pas, elle. La police n'a pourtant pas encore cessé de l'épier, elle espère toujours qu'il se trahira… Elle a même eu la candeur de faire suivre et espionner M. James Verner, quoique ce témoin, déjà âgé et en une haute situation, soit d'une honnêteté absolue et n'ait jamais eu les moindres rapports avec la famille Hazeldene !

. . . .

Ici le lecteur est prié de se recueillir et de tâcher d'expliquer lui-même l'affaire.

. . . .

— Voyez-vous un peu clair dans cette affaire ?… Non !… Ah ! elle est pourtant bien simple !… Il suffit de grouper tous les faits prouvés, indéniables, et de conclure.

Récapitulons :

À la station de la rue Farrington, la dame est encore vivante et parle gaiement, ce qui détruit l'hypothèse du meurtre. De la rue Farrington à Aldgate, elle ne fait aucun mouvement, ce qui détruit l'hypothèse du suicide. En effet, la mort par l'acide prussique n'a pas lieu sans une ou deux se-

condes de convulsions et de soupirs qui eussent certainement attiré l'attention de M. Verner.

— Alors ?

— C'est bien simple, le coupable ne sera jamais puni parce qu'il n'y a aucune preuve contre lui, parce qu'il est une de ces adroites canailles qui pensent à tout, prévoient tout, connaissent à merveille la nature humaine, devinent exactement quels témoignages naîtront contre eux, et agissent en conséquence.

Dès le début, la canaille en question se masqua avec la figure et la personnalité de M. Franck Errington. Si vous me permettez d'employer une métaphore incorrecte mais expressive, M. Franck Errington fut la poussière avec laquelle l'assassin aveugla la police !

Je vois clairement toute cette tragédie ! La frivolité de la jeune femme, son flirt, sans doute innocent, avec l'ami, ah ! comme tout cela fut bien employé !

Cherchez à qui le crime profite, dit l'adage français. Notre police, qui s'en inspire parfois trop, ne s'en est cette fois pas assez inspirée ! J'ai pris la peine, moi, d'examiner les finances du ménage Hazeldene : il ne me fut pas difficile d'apprendre que le testament de Marie-Béatrix Hazeldene désignait son mari comme légataire universel. J'ai trouvé aussi que cet héritier de quarante mille livres n'était qu'un pauvre employé sans le sou quand il épousa cette fille d'un riche constructeur de bateaux.

Si au lieu d'espionner ce pauvre M. Errington et aussi M. Verner, la police avait simplement pris des informations sérieuses sur le veuf, depuis le procès, elle saurait qu'il vit maintenant à Nice avec une femme dont il est follement

épris et avec laquelle il peut vivre constamment depuis la mort de Mme Hazeldene. Auparavant il semblait aussi amoureux qu'aujourd'hui, mais il ne pouvait voir cette personne que rarement.

Hélas, la police crut dès le début M. Errington coupable. Elle s'hallucina et dépensa tous ses efforts sur cette très fausse piste.

À vouloir trouver des preuves contre cet innocent, elle oublia celles qu'un peu de réflexion et quelques recherches lui eussent fournies contre Hazeldene.

— Ah ! c'est un habile et hardi gredin, cria soudain le fantoche à la ficelle en se penchant frénétiquement par-dessus la table et en me criant dans la figure… Savez-vous comment il fit pénétrer ce terrible poison dans le corps de la malheureuse femme ? Par un moyen vieux comme le monde, classique, étonnamment simple, celui des Borgias : une bague, oui, qui porte une courte et mince aiguille creuse et un piston que l'on fait agir en rapprochant les doigts ; elle contient suffisamment d'acide prussique pour tuer trois ou quatre personnes ! Des bagues meurtrières comme celle-là, je sais où l'on en vend à Londres, je peux même vous indiquer l'arrière-boutique : elle se trouve entre Whitechapel et les Docks.

L'homme en complet de cheviotte serre la main de sa belle compagne à l'instant où il la quitte, et le tour est joué.

Sans doute Mme Hazeldene sentit-elle à peine la piqûre, insuffisamment en tout cas pour la faire crier (car, à ce moment, M. Campbel était encore sur le quai !). D'ailleurs la mort par l'acide prussique est quasi foudroyante : en deux à

trois secondes c'est fait. Si elle eut un râle, il fut bref et léger et se perdit dans le brouhaha de la gare.

Peut-être, si elle eut le temps de sentir quelque chose, crut-elle que la poignée de main lui avait pincé la peau contre ses bagues…

Rappelez-vous que, grâce à ses cordiales relations avec M. Errington, le coquin a eu toute facilité pour se procurer le poison et aussi la carte de visite… La bouteille ? Rien de plus facile que de la glisser dans le réticule soit en descendant, soit durant le voyage : ainsi on croirait d'abord à un suicide…

Il s'était fait faire, auparavant, chez quelque tailleur éloigné de son domicile, et probablement sous un faux nom, un complet de cheviotte bleue comme en porte souvent M. Franck Errington, et, celui-ci arborant toujours des chapeaux melon, il achète un chapeau melon. Sans doute copie-t-il aussi sa cravate et ses souliers…

Notez que les deux hommes, sans se ressembler, étaient de la même taille et également minces. L'assassin, par un simple coup de fer, relève sa moustache que d'ordinaire il porte tombante et qui devient ainsi semblable à celle de son ami.

Il suit sa femme, voyage dans le même train et, à la station de la rue Gower, voyant qu'elle n'a qu'un seul compagnon, il monte dans son compartiment. Les paroles échangées alors entre elle et lui, si elles avaient été retenues par M. André Campbel, pouvaient, j'en suis sûr, être attribuées indifféremment à un mari ou à un flirt, Hazeldene a dû y veiller.

— Tout de même, le risque terrible d'être reconnu par M. Campbel existait !

— En toute affaire, il y a un risque. M. Hazeldene a agi sagement en choisissant celui-là. Il observa certainement le gentleman qui voyageait avec sa femme et lui et qui se trouva être M. Campbel. Si ce gentleman, au lieu d'être un *businessman* enfoui dans ses journaux et très inattentif, avait été quelque oisif examinant les deux autres personnes qui se trouvaient dans le compartiment, il eût remis l'assassinat à une autre date. Mais l'occasion qu'il cherchait peut-être depuis longtemps se présenta. Notez que si le hasard avait voulu que la victime s'affaissât sur les coussins dans une position susceptible d'inquiéter M. James Verner, le bon mari, déjà disparu dans la foule, ne risquait rien : on eût découvert le meurtre une station plus tôt, voilà tout !

Et puis, il prévoyait que plusieurs jours se passeraient avant que le voyageur ne le revît. En changeant ses vêtements et l'allure de sa moustache, en laissant pousser sa barbe, en convulsant ses traits grâce à une feinte douleur, toutes les chances étaient pour qu'on ne le reconnût pas.

Et puis, aussi, il se fiait à cette insuffisance d'observation qui fait que les neuf dixièmes des personnes, même les plus intelligentes, sont incapables de donner un signalement exact des gens qui, par exemple, ont déjeuné auprès d'elles…

Le vieil homme remit sa ficelle – maintenant libre de tout nœud – dans son gousset, me fit un salut cassé de marionnette, paya ses deux verres de lait et s'en fut, silhouette falote…

LE VOL DE LA BANQUE DE PRÉVOYANCE

I

— Cherchez à qui profite le crime !… Voilà une indication hardie et difficile à suivre ! me dit, ce déjeuner-là, mon drôle de bonhomme à la ficelle en sortant ses maigres doigts d'énormes gants en peau de chien…

Des éclaircisseurs de mystères criminels trouvent que c'est là un infaillible axiome. Peut-être, en beaucoup de cas, mais la cupidité n'est pas le seul mobile qui guide l'humanité, il y a bien d'autres passions. Les détectives français – qui connaissent rudement leur métier ! – ont une autre devise à laquelle j'attache une valeur particulière. C'est simplement : « Cherchez la femme ! »

Ah ! les femmes, quand il y en a une dans un cas, si elle est passionnée mais simple d'esprit, cela facilite les choses ; si au contraire elle est intelligente, le diable ne s'y reconnaîtrait pas !

Tenez, le vol de Phillimore Terrace, dont nous avons tant parlé, restera un mystère parce qu'aucune femme de mentalité inférieure n'y fut mêlée…

Le vieux type m'avait fait cette tirade en s'accotant dans le coin et en tirant lentement de son gousset son inévitable

bout de ficelle… Cette fois, c'était une cordelette mince, rouge, et telle que les papetiers en emploient pour les paquets délicats.

Je me gardai bien de l'interrompre, car s'il aimait avoir un auditeur, il avait horreur d'être interrompu, même par la plus timide observation : il s'irritait alors et devenait presque malpoli… Et pourtant, quelquefois, son regard semblait solliciter une interruption qu'il fallait aussitôt lui présenter ! Ah ! ce n'était pas un type facile à manier !

— Quand je serai vieux et que je n'aurai plus rien à faire, je crois que j'entrerai dans la police : elle a décidément beaucoup à apprendre, soupira-t-il.

Comme il gardait le silence, je me risquai à lui dire :

— Ne me donnerez-vous pas quelques lumières sur le vol de la Banque de Prévoyance ?

Il me regarda avec hostilité et tentation, comme si je lui avais proposé quelque agréable complicité dans un beau crime. Il hésitait.

Enfin, ses doigts minces esquissèrent un premier nœud ; son visage s'éclaira, et il commença le récit :

— Vous connaissez naturellement la Banque de Prévoyance, dans la rue d'Oxford. Voici, en tout cas, une photographie que j'ai prise moi-même, du dehors. Remarquez que le bureau a une entrée séparée du reste de l'habitation. Cette maison était et est encore habitée par le directeur.

Il y a quatre ans, celui-ci se nommait M. Ireland. Il vivait avec sa famille composée de sa femme, d'un fils employé dans la maison, et de deux enfants plus jeunes.

Le bureau comprenait : 1°) un hall avec des rangées de pupitres pour les employés, des cases à registres, des chaises, des tables, etc. ; 2°) en face de la porte d'entrée, après une porte vitrée, le cabinet du directeur, où se trouvait le grand coffre-fort.

Retenez bien tous ces détails !

Ce cabinet communique par une porte – une seule porte – avec l'antichambre de la maison. Ainsi, le directeur n'est pas obligé de passer par la rue pour se rendre à son bureau. À part cette porte, le bureau n'a aucune communication avec le reste de la maison et celle-ci n'a pas de cave.

Je suis forcé de vous donner ces renseignements architecturaux : ils semblent fastidieux mais ils sont absolument nécessaires à la clarté de mon récit.

La nuit, la porte du bureau est fermée et verrouillée, et un veilleur séjourne dans le hall jusqu'au matin.

Comme je vous l'ai déjà dit, entre le hall et le cabinet privé du directeur, il n'y a qu'une porte vitrée. J'insiste là-dessus, car, la mémorable nuit dont je vais vous parler, le veilleur entendit à travers cette porte vitrée des choses bien curieuses.

Le matin de cette nuit-là, M. Ireland descendit vers neuf heures et demie dans son bureau, un peu avant le premier déjeuner.

Ne le voyant pas revenir, Mme Ireland envoya la bonne lui dire que le déjeuner refroidissait. Bientôt, les cris perçants de la bonne mettaient en émoi toute la maison. Mme Ireland se précipita en bas dans l'antichambre, elle trouva ouverte la

porte qui menait au cabinet de son mari et c'était de ce cabinet que partaient les cris de la servante :

« Mon maître, madame !… mon pauvre maître !… »

En outre, on entendait le veilleur crier de dedans le hall, tout en tapant contre la porte vitrée :

« Pourquoi n'ouvrez-vous pas cette porte, au lieu de faire tant de vacarme ? »

Mme Ireland eut aussitôt l'horreur d'apercevoir dans un fauteuil, la tête renversée en arrière, les yeux clos, le visage blême, son mari, qui semblait mort ou très profondément évanoui. Quelque terrible choc avait dû lui retirer soudain toute conscience…

Quel choc ?… Il était aisé de le deviner ! La porte du coffre-fort se trouvait grande ouverte !… M. Ireland avait évidemment chancelé d'épouvante devant l'horrible fait, puis, après s'être appuyé un instant sur une chaise maintenant renversée, il était tombé raide dans le fauteuil.

Tout ceci, qui prend un certain temps à décrire, pénétra en une seconde dans le cerveau de Mme Ireland. Elle tourna rapidement la clé de la porte vitrée – qui se trouvait en dedans – et, avec l'aide de James Fairbairn, le veilleur, elle porta son mari dans sa chambre à coucher, en haut, et envoya immédiatement chercher un docteur et la police.

M. Ireland était dans un état inquiétant. Le docteur ordonna un repos absolu et interdit toutes questions. Le patient n'était plus jeune, le choc avait été violent. C'était un cas léger *mais net* de congestion cérébrale. Non seulement la raison, mais même la vie de M. Ireland seraient mises en danger, déclara-t-il, si on essayait trop tôt de le faire se sou-

venir des circonstances qui avaient précédé cet évanouissement.

Le détective envoyé par Scotland Yard se trouvait très handicapé, puisque l'un des principaux acteurs du drame était incapable de le renseigner !

La porte du coffre-fort ne présentait aucune trace d'effraction. Il n'existait qu'une clé, que le directeur portait toujours sur lui.

Le voleur, ou les voleurs, n'avaient évidemment pas pénétré dans le bureau privé du directeur en passant par la banque où James Fairbairn était resté toute la nuit, l'électricité allumée. Personne n'aurait pu forcer la porte, lourdement barrée et verrouillée, puis traverser le hall, sans attirer l'attention du veilleur.

Restait l'autre porte, c'est-à-dire celle qui donnait dans l'antichambre de la maison. Il n'y avait pas d'autre accès dans le cabinet, à l'exception d'une fenêtre solidement grillée et qui n'eût pas laissé passage même à un chat. Cette porte était toujours fermée par M. Ireland lui-même. Pendant ses vacances annuelles, alors qu'il s'en allait à la mer avec sa femme et ses plus jeunes enfants, son fils aîné gardait la maison avec le sous-directeur (celui-ci s'installait alors dans la chambre de M. Ireland) et fermait lui-même et cette porte et le coffre-fort dès sept heures du soir.

Comme je vous l'ai déjà dit, il n'y a qu'une porte vitrée entre le hall et le cabinet du directeur. James Fairbairn laissait toujours cette porte grande ouverte afin de pouvoir, au besoin, entendre le plus léger bruit qui se produirait dans le cabinet. Aucune lumière ne demeurait dans le cabinet et l'autre porte, menant dans l'antichambre de la maison, était

fermée non seulement *en dehors* par M. Ireland, mais aussi *en dedans* par James Fairbairn, dès qu'il commençait sa veillée.

Une sonnerie électrique communiquait avec la chambre à coucher de M. Ireland et celle de son fils. En outre, il eût été très facile à Fairbairn, grâce au téléphone, d'appeler la police.

Vers neuf heures trois quarts du matin, dès que le premier caissier était arrivé, le veilleur nettoyait et cirait le cabinet du directeur, puis déverrouillait l'intérieur de la porte donnant dans l'antichambre. Après cela, il s'en allait vers son déjeuner et son lit.

Vous voyez que la position de James Fairbairn était de confiance. D'ailleurs, dans toutes les banques et maisons de commerce, il y a des gens qui détiennent des positions semblables – gens toujours de caractère connu et éprouvé, d'ordinaire de vieux soldats ayant de beaux états de services.

James Fairbairn est un grand et solide Écossais qui venait à peine de dépasser la cinquantaine. Il était veilleur de nuit à la banque depuis déjà quinze ans.

Ce fut son témoignage qui fit tout l'intérêt de l'affaire…

Il déclara qu'à huit heures du soir, le 25 mars, après avoir clos et verrouillé la porte du hall donnant sur la rue, il aurait fermé aussi, comme d'ordinaire, celle qui mène du cabinet du directeur à l'antichambre, si, du premier étage, M. Ireland ne lui avait ordonné de laisser cette porte ouverte, et ne lui avait annoncé qu'il aurait à faire en son bureau plus tard dans la soirée, vers onze heures sans doute.

Fairbairn demanda s'il devait laisser la lumière allumée et M. Ireland répondit : « Non. Éteignez-la, je l'allumerai si je viens. »

Le veilleur de la Banque de Prévoyance a la permission de fumer. Il est aussi pourvu d'un bon feu, d'un plat de sandwiches et d'une bouteille de bière.

James Fairbairn s'installa devant le feu, alluma sa pipe, ouvrit son journal et commença à lire. À environ dix heures moins le quart, il lui sembla entendre claquer la porte allant de l'antichambre de M. Ireland à la rue. Il supposa que son patron s'en allait au club.

Mais, cinq minutes plus tard, il entendit la porte allant de cette antichambre dans le cabinet du directeur claquer, quelqu'un entrer, et, aussitôt, ce quelqu'un fermer la porte vitrée et tourner la clé à l'intérieur.

Il supposa qu'il s'agissait de M. Ireland… De l'endroit où il était assis, il ne pouvait voir dans la chambre. Il remarqua que la lumière électrique n'avait pas été allumée et que le directeur semblait n'avoir d'autre lumière qu'une simple allumette.

« Cela n'étant pas dans les habitudes du patron, dit Fairbairn, et supposant que peut-être quelque chose de pas naturel se passait, je jetai mon journal et me dirigeai vers la porte vitrée. L'allumette s'éteignit. Le cabinet du directeur était maintenant tout à fait sombre et je ne pouvais rien y voir, mais la porte donnant de ce cabinet dans l'antichambre était ouverte et naturellement par là, il venait un peu de lumière. J'étais tout contre la porte et je vis alors Mme Ireland, debout dans l'embrasure de la porte de l'antichambre, et je l'entendis s'écrier sur un ton stupéfait : “Mais comment,

Louis, je croyais que vous étiez parti à votre club depuis longtemps ! Que diable faites-vous là, dans l'obscurité ?" Louis est le prénom de M. Ireland. Je n'entendis pas sa réponse, mais comme, évidemment, rien d'anormal ne se passait, je m'en retournai à ma pipe et à mon journal. Presque aussitôt, j'entendis le directeur quitter son cabinet, traverser l'antichambre et s'en aller par la porte de la rue.

« Après son départ, je m'aperçus qu'il avait oublié de déverrouiller la porte vitrée. Ainsi, il me devenait impossible de pousser les verrous de la porte allant du cabinet dans l'antichambre et je suppose que c'est ainsi que ces voleurs, que le diable les emporte, parvinrent à accomplir leur besogne. »

Ainsi parla l'honnête Fairbairn. Et cette déposition donna beaucoup à penser !…

D'ailleurs, tant que l'état du directeur ne s'améliorerait pas, il était impossible de préciser même l'importance de la somme volée. Pourtant le caissier en chef estima la perte à environ dix mille livres en or et en billets, sans compter ce que M. Ireland pouvait avoir d'argent personnel et d'objets précieux dans le coffre-fort.

II

À peine avait-on eu le temps de s'étonner de la singulière déposition du veilleur de nuit que le côté le plus sensationnel de ce cas mystérieux apparut.

Mme Ireland, après trente-quatre heures de veille ininterrompue auprès de son époux – si malade ! –, venait d'être enfin interrogée par les détectives, et cet interrogatoire que l'on n'accomplissait guère que par formalité, dont on n'espérait rien, se révéla, au contraire, extraordinairement intéressant.

Représentez-vous la tête des policiers lorsqu'elle déclara avec force et netteté que James Fairbairn avait dû rêver ou être en proie à quelque hallucination pour avoir cru l'apercevoir dans le cadre de la porte de l'antichambre à dix heures, la nuit en question, et avoir imaginé entendre sa voix.

Il se pouvait qu'à cette heure-là elle soit descendue dans l'antichambre, car il lui arrivait souvent d'aller voir si la dernière distribution postale n'avait pas apporté de lettres. Mais certainement elle n'avait pas vu M. Ireland ni ne lui avait parlé, pour la bonne raison qu'il était parti depuis déjà une heure et qu'elle l'avait elle-même conduit jusqu'à la porte de la rue !…

Pas un instant elle ne varia dans son extraordinaire déposition.

La clé du coffre-fort, M. Ireland la portait sur lui le soir en question, on l'avait retrouvée dans la poche de son gilet.

La police questionna alors une autre personne, M. Robert Ireland, le fils aîné du directeur, qui pouvait connaître dans une certaine mesure les affaires de son père. L'opinion que peut-être de graves difficultés financières avaient déterminé le malheureux financier à s'approprier l'argent de la Société commençait en effet à se répandre.

Robert Ireland ne put dire grand-chose. Son père ne lui exposait pas ses affaires. Mais l'argent n'était jamais rare à la maison, et M. Ireland n'avait pas des goûts dispendieux.

Quant à lui, ce soir-là, il avait dîné dehors avec un ami et était allé ensuite au music-hall *Empire*. Il rencontra son père au coin de la rue Vigo, à environ onze heures et demie, et ils rentrèrent ensemble. Le directeur n'offrait rien d'anormal dans son maintien et ses propos et il monta se coucher, en même temps que son fils, avec la plus grande gaieté.

— Quelle stupéfaction unanime ! continua le bonhomme en riant. Dans le public, il n'y eut qu'une opinion, à savoir que Mme Ireland disait un mensonge, un noble mensonge, un mensonge vertueux, mais un mensonge. Elle essayait de sauver son mari. D'ailleurs, elle prenait la plus mauvaise voie. James Fairbairn, après tout, *ne pouvait* avoir rêvé tout ce qu'il déclarait avoir vu et entendu !

Personne, bien entendu, ne suspectait celui-ci : il n'y avait aucune raison pour cela. C'était un Écossais non seulement honnête mais lourdaud, et complètement dépourvu des pouvoirs inventifs que l'étrange déposition de Mme Ireland semblait lui prêter. Sa probité était, de l'avis de tous, absolument indiscutable. Si tel était l'avis du public, cet avis restait pourtant hésitant. Un fait, qui frappait tout le monde, empêchait de condamner le directeur définitivement : que M. Ireland ait été dans son cabinet à dix heures moins dix soustraire dix mille livres en or et en billets au coffre-fort de la banque, qu'il ait voulu donner à ce détournement l'apparence d'un vol nocturne, que sa femme l'ait surpris et que, n'arrivant pas à le contraindre à la restitution,

elle se soit courageusement efforcée de le sauver, soit ! Tout cela était admissible.

Mais alors pourquoi, le lendemain matin, en voyant son coffre-fort ouvert, serait-il tombé dans un évanouissement des plus sérieux et que compliquait une *très réelle* congestion cérébrale ? Un évanouissement est à la rigueur simulable, mais non pas une fièvre à haute température et une congestion *absolument constatée* par plusieurs médecins légaux !

Selon les diverses dépositions, M. Ireland était sorti peu après le vol, revenu une heure et demie plus tard en compagnie de son fils, puis avait parlé gaiement avec celui-ci en allant se coucher. Pourquoi ces neuf heures d'attente avant de tomber gravement et vraiment malade à la vue de son propre crime ?

Malheureusement, le pauvre homme se trouvait incapable de donner le moindre renseignement sur cette nuit tragique.

Il était encore très faible. Selon les ordres rigoureux des médecins, on lui laissait ignorer les lourdes charges qui s'accumulaient progressivement sur lui. Il avait souvent interrogé les personnes ayant accès auprès de lui quant aux résultats de l'enquête et à la capture des voleurs, mais on se bornait strictement à lui dire que jusqu'alors les recherches de la police étaient demeurées sans résultat.

Vraiment pathétique, la situation de ce malheureux rendu incapable par la maladie de se défendre contre une si puissante accusation !... C'est pour cela, d'ailleurs, que toute la sympathie du public ne l'abandonnait pas.

Et la position de sa femme n'était-elle pas aussi terrible ? Elle le savait coupable et elle attendait avec patience et hor-

reur le moment où il reviendrait à la santé et où il aurait à combattre des accusations précises !…

III

Ce moment n'arriva que six semaines après le vol.

Durant ce temps, parmi les personnes nombreuses qui, directement ou indirectement, avaient eu à souffrir de cette mystérieuse affaire, je crois que celui à qui l'on témoignait le plus de pitié était Robert Ireland, le fils aîné du directeur.

Vous vous rappelez qu'il était employé à la banque. Dès l'instant où les soupçons commencèrent à peser sur son père, sa position dans la maison devint peu tenable. Certes, tout le monde était très poli pour lui. M. Sutherland French, notamment, nommé directeur intérimaire pendant « la regrettable absence de M. Louis Ireland », fit tout ce qu'il put pour entourer de sympathie le jeune homme. Néanmoins, celui-ci n'étonna personne en déclarant que, vu les circonstances, il croyait devoir démissionner.

On lui fournit les recommandations les meilleures et il fut entendu que, dès le rétablissement de son père, on essayerait de lui obtenir quelque emploi à l'étranger. Il parlait de s'engager dans un corps de volontaires récemment organisé pour maintenir l'ordre dans nos nouvelles colonies. On comprenait son désir de quitter Londres…

D'ailleurs, l'attitude du fils, quoique absolument justifiée étant donné la rumeur qui grondait dans les milieux de Bourse, n'était pas pour améliorer la position du père…

Elle semblait dire que la culpabilité du pauvre directeur était reconnue même par sa famille !… Il était pourtant innocent !

Vous devez vous souvenir comme cela apparut clairement dès que le pauvre homme put parler !

Ses explications furent nettes. Il était, et vraisemblablement il est encore, grand amateur de musique. Le jour en question, après dîner, il vit, dans un journal du soir, l'annonce d'un concert à Queen's Hall particulièrement intéressant. Il n'était pas en habit, mais néanmoins un désir irrésistible le prit d'aller entendre deux ou trois morceaux. Il se rendit à pied au Hall et y passa la soirée. Cette sorte d'alibi aurait été assez difficile à établir, si le hasard n'avait favorisé M. Ireland ce soir-là…

Il eut des difficultés à propos d'un fauteuil acheté au guichet et que, néanmoins, il trouva occupé à tort par une vieille dame très obstinée qui refusa de bouger. La direction et les policemen durent s'en mêler. Les employés se rappelaient non seulement l'incident et sa date, mais aussi la personne du gentleman qui en avait été l'innocente cause.

Aussitôt que M. Ireland put parler, il mentionna et cet incident et les personnes qui y avaient assisté. Celles-ci le reconnurent absolument, à la grande surprise de la police et de la partie du public qui avait décidé que le coupable ne pouvait être que le directeur de la banque lui-même.

D'autre part, M. Ireland donna ses comptes de fortune personnelle et il apparut alors comme un homme très riche.

Évidemment, s'il avait eu besoin de dix mille livres, il eût pu emprunter cette somme sur ses valeurs, en une heure de temps.

Il se rappelait parfaitement avoir demandé au veilleur, la nuit fatale, de ne pas fermer la porte allant de son cabinet dans l'antichambre, car il pensait écrire deux ou trois lettres en rentrant, mais la musique, outre qu'elle le fit revenir plus tard qu'il ne s'y attendait, lui enleva tout goût de se mettre à la besogne. Après le concert, il rencontra son fils dans la rue d'Oxford, non loin de la maison, causa avec lui, et il ne pensa plus à cette porte.

En outre, il nia absolument s'être trouvé dans son cabinet à l'heure où James Fairbairn affirmait positivement avoir entendu Mme Ireland dire sur un ton stupéfait : « Mais comment, Louis, je croyais que vous étiez parti à votre club depuis longtemps ! Que diable faites-vous là, dans l'obscurité ? »

À cette heure-là, ainsi que plusieurs témoins l'affirmaient, il était depuis longtemps à Queen's Hall, très occupé à écouter béatement de la musique.

Donc James Fairbairn avait eu une hallucination !

En tout cas, aucune charge ne restait contre le directeur et il ne fut en aucune façon inquiété mais il abandonna pourtant sa position de directeur de la Banque de Prévoyance. Sa femme et lui sentaient que l'on avait trop bavardé. Et puis, sa santé n'était pas aussi bonne qu'avant sa congestion. Il vit maintenant dans une jolie maison de Sittingbourne et se distrait à faire de l'horticulture et de la musique de chambre.

Moi qui, seul à Londres, en dehors des personnes qui furent au fond de l'affaire, sais la vraie solution de l'énigme, je me demande souvent s'il la connaît, lui – complètement ou en partie ?

… Le bonhomme dans le coin se tut. J'avais suivi avec attention son récit, point par point, en y ajoutant mes souvenirs et mes idées personnelles pour tâcher d'arriver seule à une conclusion et de devancer la sagacité du vieux mannequin. Et pourtant, quand il garda le silence, je ne sus quelle opinion émettre ! Une ou deux personnes avaient bien suspecté la femme du directeur mais évidemment à tort. Mme Ireland, une bonne grosse bourgeoise, recevait de son mari tout l'argent qu'elle désirait. De plus, le vol avait eu lieu deux ans auparavant, et depuis la police n'avait pas cessé de la surveiller, elle aussi bien que son mari, et cela sans aucun résultat…

— Vous êtes absolument sur la mauvaise piste, dit la voix coupante du bonhomme – en réponse comme toujours incroyablement directe à mes pensées. Si vous voulez améliorer votre pouvoir de raisonnement, suivez donc mon système. D'abord, occupez-vous des faits positifs, indiscutables, nettement établis.

. . . .

Ici le lecteur est prié de se recueillir et de s'efforcer d'expliquer lui-même cette énigme.

. . . .

— Il n'y a jamais de faits de ce genre, le doute existe toujours, m'écriai-je.

— Ne dites pas cela, répondit-il tranquillement. Dix mille livres disparaissent du coffre-fort de la banque, le 25 mars, avant onze heures du soir, n'est-ce pas un fait indiscutable ?

— Oui, mais c'est le seul…

— Ne trouvez-vous pas indiscutable encore que la serrure du coffre-fort n'ayant pas été forcée, elle fut certainement ouverte grâce à sa propre clé ?

— Certes… C'est même une des charges les plus graves contre M. Ireland et l'une des raisons pour lesquelles il ne vint à l'idée de personne de soupçonner James Fairbairn.

— Mais une autre de ces raisons, à savoir que la porte vitrée étant fermée à l'intérieur, James Fairbairn ne pouvait être soupçonné, constitue encore un fait indiscutable !… Il est indiscutable également que si le coffre-fort fut ouvert par sa clé, il ne put être ouvert que par une personne qui pouvait se procurer cette clé, ou une copie de cette clé ?

— Mais l'homme dans le cabinet ?…

— Parfaitement, l'homme dans le cabinet, qui était-il ? Quelqu'un qui pouvait se procurer la clé, ou une fausse clé, du coffre-fort sans éveiller les soupçons du directeur et c'était aussi quelqu'un pour qui Mme Ireland n'hésiterait pas à faire aussitôt un mensonge. Elle l'aurait certainement fait pour son mari, ce mensonge, et le public pensait même qu'elle l'avait fait, mais il ne frappa personne qu'elle aurait pu le faire *pour son fils* !…

— Son fils ?

— Ah ! c'était une femme intelligente, pleine de courage et de présence d'esprit !… Elle descend dans l'antichambre avant de se coucher pour voir si la dernière distribution postale n'a pas apporté quelque lettre. La porte du cabinet de son mari est entrouverte, contrairement à l'habitude. Surprise, elle l'ouvre tout à fait et dans le voleur qui se tient devant le coffre-fort ouvert et qui y fouille à la lueur furtive

d'une allumette, elle a l'effroi abominable de reconnaître son fils !

Après un instant de stupeur, elle entend le pas du veilleur qui s'approche de la porte vitrée, elle ignore que cette porte a été fermée par Robert. James Fairbairn peut entrer, croit-elle, allumer l'électricité et surprendre le jeune homme en flagrant délit de vol. À cette heure de la nuit, une seule personne a le droit d'être là, et pour rassurer aussitôt le veilleur, elle prononce sans hésitation le nom de son mari.

Je crois qu'à ce moment la pauvre femme voulait gagner du temps et qu'elle espérait que son fils se refuserait à placer sur sa conscience un poids si lourd.

Que se passa-t-il alors entre la mère et le fils ? Jamais nous ne le saurons, mais le jeune filou partit avec son butin, convaincu que sa mère n'oserait pas le trahir. Son absence de l'*Empire* avait pu n'être que d'une dizaine de minutes. Dans les couloirs, pendant les entractes, il a pu rencontrer assez de camarades pour se constituer, le cas échéant, un net alibi.

Il devait guetter depuis longtemps une occasion favorable d'exécuter ce beau coup. La fausse clé ? il l'avait fait faire pendant les vacances alors que la vraie clé était à sa disposition. Rien de plus simple !

Pauvre Mme Ireland, quelle nuit elle a dû passer ! Et, ne l'oublions pas, elle mentit pour sauver son fils, non seulement de la police, mais de la fureur de son père !

Elle connaissait, car il le lui avait certainement raconté, en rentrant, l'incident du fauteuil à Queen's Hall donc elle savait que son mari pourrait aisément se justifier. Mais elle ne se doutait pas que son émotion serait assez violente pour

lui valoir cette congestion, pour le tenir silencieux pendant six semaines – et que pendant ce temps les soupçons s'accumuleraient.

Je crois savoir que le jeune Robert Ireland, las de la banque, voulait tout simplement, et contre l'avis de son père, aller s'établir aux colonies. Il en reviendra avec une énorme fortune. Ou bien il y sera pendu. Peut-être aussi s'agissait-il d'une inavouable et énorme dette. Peu importe…

… Un salut, une pirouette burlesque, et le drôle de bonhomme était déjà parti. Je n'ai jamais vu personne traverser aussi subrepticement une salle encombrée !

Comme toujours, il me laissait, comme trace de son passage, un morceau de ficelle effilochée, sur laquelle il avait accumulé, puis défait, des nœuds innombrables, pendant qu'il m'exposait, puis m'expliquait, le problème.

L'ASSASSINAT DANS LE PARC DU RÉGENT

I

J'étais maintenant habituée à mon extraordinaire vis-à-vis dans le coin du restaurant.

Il se trouvait toujours là lorsque j'arrivais, mince et long dans son complet à carreaux. Rarement me disait-il bonjour. Il prenait en silence un léger repas exclusivement végétarien, puis il sortait un morceau de ficelle de sa poche et, la tenant tout près de ses yeux myopes, il commençait à y fignoler de beaux nœuds.

— Le crime du parc du Régent vous a-t-il intéressée ? me demanda-t-il un jour, soudain.

— Les détails de cette affaire ne sont plus très présents à ma mémoire, mais je me rappelle l'émotion qu'elle causa, répondis-je.

— Surtout dans le monde des courses et des cercles où l'on joue gros jeu, compléta le fantoche. Tous ceux qui directement ou indirectement y furent mêlés faisaient de fortes « différences » dans divers grands clubs. C'est de là que vint tout le scandale. Vous connaissez, n'est-ce pas, le tranquille square qui s'étend entre la place de Portland et le parc du Régent et que l'on nomme le Croissant du Parc à son extré-

mité sud, et, des deux autres côtés, square du Parc est et square du Parc ouest.

La large et très fréquentée avenue de Marylebone sépare en deux parties ce morceau de campagne égaré dans Londres.

Les deux tronçons du square sont réunis par un passage souterrain qui passe sous la route[10].

… Le 6 février 1899, la nuit fut extrêmement brumeuse. Néanmoins, M. Aaron Cohen, domicilié au 30, Parc Square Ouest, après avoir empoché les gros bénéfices qu'il venait de faire sur le tapis vert du *Harewood Club*, se mit pourtant en chemin, seul, pour rentrer chez lui. Il était alors deux heures du matin.

Une heure plus tard, tous les habitants du square du Parc ouest furent éveillés par le bruit d'une violente altercation sur le boulevard. Ils entendirent des exclamations furieuses et des injures pendant quelques instants. Puis des cris frénétiques : « Au secours ! à l'assassin ! » éclatèrent… Deux violentes détonations soudain retentirent… et le silence reprit.

Vous savez, peut-être par expérience, combien il est difficile de discerner d'où vient un son lorsqu'on se trouve dans

---

[10] Imaginez une très longue et vaste place partiellement occupée par un square : place et square sont coupés en deux par une avenue, mais on peut aller d'une partie du square à l'autre, grâce à un tunnel.

le brouillard. Et le brouillard de cette nuit-là était, je l'ai déjà dit, extrêmement épais.

Pourtant, il ne se passa pas plus d'une minute ou deux avant que le policeman F 18, de faction au coin du boulevard, parvînt à l'endroit supposé du meurtre. Après avoir sifflé pour appeler ceux de ses collègues qui pouvaient se trouver dans le voisinage, il essaya de retrouver l'homme qui avait appelé au secours.

Les habitants, penchés à leurs fenêtres, l'embrouillaient avec leurs renseignements contradictoires.

— Près de la grille, agent.

— Plus haut sur le boulevard.

— Non, plus bas.

— C'était sur ce trottoir, j'en suis sûr.

— Non, sur l'autre.

Enfin, un autre policeman, F 22, alors qu'il arrivait dans le square du Parc ouest, venant du nord, trébucha contre un corps gisant sur le trottoir, la tête contre la grille du square.

Pendant ce temps, toute une petite foule était sortie de différentes maisons, anxieuse de savoir ce qui venait d'arriver.

Le policeman dirigea la clarté de sa lanterne sourde sur la figure de la victime.

« Il a été étranglé », murmura-t-il à son camarade en désignant la langue sortie et enflée, les yeux presque sortis de leur orbite et injectés de sang, la couleur presque noire du visage barbu – qui avait nettement le type israélite.

Un des spectateurs qui, moins sensible que les autres, s'approcha et regarda le cadavre, eut aussitôt une exclamation de surprise :

— Mais c'est M. Cohen, du n° 30.

Ce nom, familier dans la rue, fit que deux ou trois personnes osèrent venir regarder, elles aussi, la figure convulsée de l'assassiné.

— Aucun doute, c'est notre voisin, déclara M. Ellison, un jeune avocat qui habitait au n° 31.

— Que diable faisait-il dans ce brouillard, à pied et tout seul ? demanda une autre personne.

— Il rentre souvent tard. Il devait appartenir à quelque club où l'on joue. N'a-t-il pu trouver un cab pour le ramener ? D'ailleurs, je ne sais pas grand-chose à son sujet, nous ne nous connaissions que de vue.

— Le pauvre homme ! Peut-être a-t-il été attaqué par des étrangleurs comme on raconte qu'autrefois il y en avait, les nuits de brouillard ?

— En tout cas, l'assassin, quel qu'il soit, voulait être sûr d'avoir tué son homme, ajouta l'agent F 18 en ramassant un objet sur le trottoir. Voici le revolver : deux coups ont été tirés. Vous avez entendu les détonations, n'est-ce pas, messieurs ?

— Oui, mais il ne semble pas avoir été atteint. Le pauvre homme n'a été qu'étranglé.

— Certainement, déclara le jeune avocat, c'est lui qui a tiré sur son assassin.

— S'il a réussi à blesser le bandit, peut-être pourrait-on suivre sa trace ?

— Dans ce brouillard ?… Les chances ne seraient pas grandes.

Bientôt l'arrivée d'un inspecteur, d'un détective et d'un médecin mit fin à la discussion.

On sonna au n° 30 et les domestiques – quatre femmes – vinrent voir le corps. Avec des cris d'horreur et d'effroi, elles reconnurent leur maître, M. Aaron Cohen.

II

La police avait là une besogne malaisée.

Les indications utiles étaient presque nulles. La première enquête révéla bien peu de choses. Dans le voisinage on ne savait rien sur Aaron Cohen. Ses domestiques ignoraient même le nom des divers clubs qu'il fréquentait le soir. Il se rendait chaque matin à son bureau de la rue Throgmorton et déjeunait au restaurant. Il dînait d'ordinaire chez lui et invitait quelquefois des amis. S'il se trouvait seul, il allait invariablement à un club où il restait jusqu'aux petites heures du matin.

Le soir précédant sa mort, il était sorti vers neuf heures. Ses domestiques ne devaient plus le revoir.

Quant au revolver, celles-ci déclarèrent positivement qu'elles ne l'avaient jamais vu et qu'à moins que M. Cohen

ne l’eût acheté pendant son dernier jour, il ne lui appartenait pas.

En outre, on ne trouva aucune trace sérieuse du meurtrier.

Le matin qui suivit le crime, quand le brouillard se fut dissipé, deux clés réunies par une courte chaîne en métal furent ramassées près de la porte opposée du square, celle qui fait face à la place de Portland. La première était la clé de la maison de M. Cohen, la seconde, sa clé d’entrée dans le square[11].

On supposa donc que l’assassin, son acte féroce accompli, avait trouvé les clés dans une poche du cadavre et qu’elles avaient rendu sa fuite plus prompte et plus sûre en traversant le square, au lieu d’en faire le tour, puis, en suivant le tunnel[12], et en sortant par la porte opposée. Il avait alors pris la précaution de ne pas emporter les clés, mais de les jeter au hasard avant de disparaître dans le brouillard.

La police multiplia ses efforts… Et les recherches aboutirent, peu de temps après le crime, à l’arrestation sensationnelle d’un des plus élégants viveurs de Londres.

Les présomptions qui s’élevaient contre lui étaient les suivantes :

---

[11] En Angleterre, la plupart des squares sont privés. Un certain nombre de personnes habitant la place où se trouve le square – place que l’on désigne elle-même sous le nom de square – y ont seules accès.

[12] Se reporter à la description faite au début de ce récit.

Le 6 février, vers minuit, la partie était très forte au *Harewood Club*, dans le square du Hanovre. M. Aaron Cohen tenait la banque contre vingt ou trente de ses camarades, pour la plupart des jeunes gens étourdis et riches.

Depuis quelque temps il avait une chance insensée et rentrait chaque soir avec un bénéfice de plusieurs centaines de livres.

Par contre, un des « pontes », le jeune John Ashley, qui appartient à une famille extrêmement respectable de province, perdait tout ce qu'il voulait. C'est à peine s'il parvenait à gagner un coup de temps en temps.

Les détails que je vais vous résumer ici en peu de mots, il fallut plusieurs jours pour les obtenir de différents témoins…

Ce M. Ashley, quoique reçu et fort apprécié dans le grand monde londonien, se trouvait dans une situation difficile. Il était à la fois dans les dettes jusqu'au cou et terriblement effrayé par son père, un vieillard pas commode qui l'avait déjà menacé à plusieurs reprises de l'envoyer en Australie avec simplement un billet de cinq livres dans sa poche s'il faisait encore d'extravagants appels à sa bourse. Ce rude papa, quoique fort riche, ne servait à son fils qu'une pension très modique…

Le jeune homme, affolé par le désir de faire figure dans le monde, essayait souvent de tirer du tapis vert de plus sérieux revenus et d'ordinaire la chance lui souriait.

L'opinion générale du club était que le jeune M. Ashley avait risqué ses toutes dernières ressources contre M. Aaron Cohen, la nuit du 6 février. Ses amis, et notamment le plus intime, M. Walter Hatherell, avaient essayé de l'empêcher de

jouer gros jeu contre M. Aaron Cohen qui se trouvait à ce moment dans une veine extraordinaire. Mais M. Ashley, échauffé par le vin et exaspéré par sa malchance, ne voulut rien entendre. Il jetait des billets de cinq livres les uns après les autres sur le tapis vert. Puis il emprunta à ceux de ses camarades qui voulurent bien lui en prêter.

Ayant tout perdu, pendant un certain temps il joua sur parole. Enfin, à une heure et demie du matin, il se trouva sans un penny en poche et devant – dette de jeu, dette d'honneur ! – mille cinq cents livres à M. Aaron Cohen.

Rendons d'ailleurs justice à celui-ci. Il avait conseillé à diverses reprises à M. Ashley d'abandonner la partie, mais le jeune homme semblait chaque fois l'accuser de vouloir se retirer sur bénéfice avant que la chance ne tournât.

M. Aaron Cohen, qui fumait le meilleur des havanes, disait alors en haussant les épaules : « Comme il vous plaira ! » Mais à une heure et demie, il finit par en avoir assez de cet adversaire qui perdait toujours et ne payait jamais – et, sans doute, ne pourrait jamais payer. Il refusa donc, à cet instant, d'accepter les enjeux sur parole de M. John Ashley.

Quelques mots aigres furent échangés entre eux. Cela devint même une vraie dispute, vite arrêtée d'ailleurs par la Direction.

M. Hatherell, avec beaucoup de bon sens, persuada le jeune M. Ashley de quitter le club et ses tentations et de rentrer se coucher. Il lui fallut d'ailleurs de grands efforts.

Pourtant, M. Ashley, sans doute calmé par ses terribles pertes, finit par se laisser entraîner loin de ce lieu de perdition.

Il était alors environ *deux heures moins vingt minutes*, rappelez-vous cette heure.

— Ici, la situation se complique, continua le bonhomme. Rien d'étonnant à ce que la police ait dû interroger au moins une douzaine de témoins pour arriver à tout éclaircir.

M. Walter Hatherell, après environ dix minutes d'absence, c'est-à-dire à *deux heures moins dix*, retournait au club.

En réponse à diverses questions, il déclara avoir quitté son ami, M. Ashley, au coin de New Bond Street, et que celui-ci lui avait annoncé l'intention de se promener dans Piccadilly avant d'aller se coucher, l'air et l'exercice ne pouvant lui faire que du bien, après tant d'émotions.

À *deux heures*, M. Aaron Cohen abandonnait la banque, empochait ses gros bénéfices et s'en allait.

M. Walter Hatherell quittait le club à *trois heures moins vingt*.

À *trois heures*, exactement, les cris de « À l'assassin ! » et les détonations d'arme à feu réveillaient tout le square du Parc ouest et l'on trouvait M. Cohen étranglé, en dehors des grilles du jardin.

III

Le crime apparut aussitôt à la police et au public comme aussi maladroit qu'horrible. Certainement il ne devait pas

être difficile d'amener à l'échafaud son auteur. Le motif n'était pas malaisé à trouver. « Cherchez à qui profite le crime », disent nos confrères français.

Il y avait même quelque chose de plus que cela.

Le policeman James Batley, en entrant dans le Croissant du Parc, la nuit tragique, quelques minutes *après* avoir entendu *deux heures et demie* sonner à l'église voisine, avait aperçu deux gentlemen en pardessus et chapeau haut de forme qui, bras dessus, bras dessous, s'appuyaient contre la grille du square, près de la porte.

Naturellement, il ne put distinguer leurs visages, mais il entendit l'un d'eux dire :

« Ce n'est qu'une question de temps, monsieur Cohen, mon père me grondera mais il paiera. Vous ne perdrez rien pour attendre. »

L'agent qui avait déjà dépassé les deux hommes n'entendit pas la réponse. Quand sa ronde le ramena à cet endroit, il n'y avait plus personne, mais ce fut là que l'on trouva le lendemain les deux clés de M. Cohen.

— Un autre fait intéressant, ajouta le bonhomme dans le coin, avec un de ces sourires à la fois naïfs et sarcastiques, et tel que je n'en ai jamais vu qu'à lui – ce fut bien cette fameuse trouvaille du revolver sur la scène du crime !

On montra cette arme au valet de M. Ashley qui la reconnut formellement comme appartenant à son maître !…

Tous ces faits constituaient évidemment une solide chaîne de présomptions. Rien d'étonnant à ce que la police

soit venue l'arrêter, un matin, chez lui – exactement une semaine après la perpétration du crime.

Le jour de l'enquête du coroner, à mesure que les témoins à charge défilaient, la situation de l'accusé devint de plus en plus sérieuse ! Les membres du *Harewood* avaient vu la colère de M. Ashley après ses grosses pertes et entendu ses menaces. Quant à M. Hatherell, malgré son amitié pour M. Ashley, il fut forcé de reconnaître qu'il l'avait quitté au coin de Bond Street *à deux heures moins un quart* et qu'il ne l'avait revu que le lendemain.

La foule élégante qui emplissait la salle, et où l'on remarquait un grand nombre de personnalités connues, jugeait le cas très mauvais pour l'accusé.

Le témoignage d'Arthur Chipps, valet de M. John Ashley, fut spécialement grave : il déposa que la nuit en question son maître était revenu à la maison à environ *deux heures moins dix*. Chipps n'était pas encore couché. Cinq minutes plus tard, M. Ashley ressortit et dit au valet de ne plus l'attendre. Chipps ne savait pas précisément à quelle heure le gentleman était revenu.

Cette courte visite chez lui – sans doute pour y prendre le revolver – fut considérée comme très significative.

Les amis de M. John Ashley sentaient que son cas devenait presque désespéré…

La déposition du valet et celle de James Batley, l'agent qui avait entendu les propos échangés entre M. Cohen et M. Ashley, contre les grilles du square, constituaient en effet deux preuves presque accablantes !

… M. John Ashley, solidement bâti, un peu le type classique de l'« homme de cheval », manifestait, au banc des accusés, une grande tranquillité.

De temps en temps, il disait, sans aucune nervosité, deux mots à son avocat.

Il écouta gravement avec à peine, parfois, un imperceptible haussement d'épaules, le récit du crime tel que la police le reconstituait devant l'audience horrifiée.

Selon ce récit, M. Ashley, affolé par ses pertes au jeu, était tout d'abord rentré chez lui prendre une arme, puis s'était posté sur le chemin de M. Aaron Cohen. Il avait demandé un délai probablement refusé par le juif. Il l'avait poursuivi de supplications importunes jusqu'à sa porte.

Voyant son créancier intraitable, il s'était alors précipité sur lui à l'improviste et l'avait étranglé, puis, craignant de ne l'avoir pas tué, il lui avait tiré deux coups de revolver, mais d'une main si énervée et si tremblante que les balles n'avaient fait que frôler le cadavre.

L'assassin avait alors vidé les poches de sa victime. Y ayant trouvé les clés, il avait naturellement pensé qu'un excellent moyen d'échapper aux poursuites imminentes serait de traverser le square – en passant sous le tunnel – et de sortir par la porte la plus éloignée, qui fait face à la place de Portland.

Dans son affolement, il avait oublié le revolver auprès du corps de sa victime. Les criminels, même expérimentés, commettent souvent des actes plus dangereusement étourdis que celui-là.

M. John Ashley ne semblait pas ému outre mesure par le récit de son crime.

Il n'avait pas pris pour avocat une de ces « lumières du barreau » qui savent si bien amener les témoins à se contredire. Oh ! Dieu non ! il s'était contenté d'un bon gros avocat de métier à l'air très provincial et dépourvu du désir de faire sensation.

Celui-ci se leva tranquillement et, dans un silence religieux, appela le premier des témoins à décharge qu'il avait convoqués.

Il produisit trois membres – il aurait pu en produire douze ! – du cercle des Beaux-Arts de la rue de Portland, qui déclarèrent formellement qu'*à trois heures du matin*, le 6 février, c'est-à-dire *au moment même* où les cris de : « À l'assassin ! » éveillaient les habitants du square du Parc ouest, M. John Ashley, confortablement assis dans un fauteuil de ce club, jouait au bridge avec eux !

Arrivé quelques minutes avant trois heures, ainsi que le portier du club l'affirmait, il était resté à jouer environ une heure et demie !… Or il y a bien dix minutes de marche du square du Parc au club des Beaux-Arts…

Je n'ai pas besoin de vous dire que cet alibi indiscutable fut une véritable bombe dans l'édifice de l'accusation.

Le criminel le plus accompli ne peut être à deux endroits à la fois !

Le club des Beaux-Arts est relativement fermé et ses membres appartiennent à la bonne société. Une vingtaine au moins, dont le témoignage était au-dessus de tout soupçon,

avaient vu M. Ashley et lui avaient parlé au moment même où le crime se commettait.

L'attitude de M. John Ashley pendant cette étonnante phase de l'audience resta parfaitement calme et correcte. C'était sans doute la certitude de pouvoir prouver son innocence qui lui donnait cette impassibilité, et ces immédiates réponses – qui furent claires même en ce qui concernait le délicat sujet du revolver.

« Je quittai le *Harewood Club*, expliqua-t-il, absolument déterminé à avoir un entretien avec M. Cohen et à lui demander un délai pour le règlement de ma dette. Vous comprendrez aisément que je ne tenais pas à faire cela en présence d'autres personnes… Je rentrai chez moi et y restai une ou deux minutes, non pas pour prendre le revolver, ainsi que la police le prétend, car j'en porte toujours un sur moi par les temps de brouillard, mais afin de voir si une lettre d'affaires extrêmement importante et que j'attendais n'était pas arrivée en mon absence.

« Je ressortis et rencontrai M. Aaron Cohen non loin du *Harewood Club*. Je m'excusai des paroles un peu vives que, dans l'énervement d'avoir tant perdu, je m'étais laissé aller à prononcer et notre conversation retrouva dès lors le caractère le plus amical.

« Je le reconduisis jusque près de chez lui et nous nous séparâmes en haut de la place de Portland, près de l'entrée du square, là où le policeman nous a vus… M. Cohen voulait rentrer chez lui en traversant le square, ce qui, naturellement, était beaucoup plus court que d'en faire le tour.

« Je lui fis remarquer que le square, avec son tunnel, était dangereux par un tel brouillard, surtout pour quelqu'un

qui portait une forte somme, et que des malfaiteurs avaient pu s'y introduire en escaladant la grille. Finalement, je le persuadai de prendre mon revolver, car pour aller au cercle des Beaux-Arts, puis pour rentrer chez moi, je ne passais que par des rues assez fréquentées et je n'avais rien de précieux sur moi… J'ajoute que j'étais très heureux de faire une politesse à mon créancier !

« Après s'être fait un peu prier, M. Cohen accepta de prendre le revolver et c'est ainsi que l'on put trouver cette arme sur la scène du crime… J'ai quitté M. Cohen quelques minutes après avoir entendu sonner à une église trois heures moins le quart. Il s'engageait dans le square. J'arrivai au cercle des Beaux-Arts vers trois heures moins cinq, car il y a environ dix minutes de marche de l'endroit où je quittai ce pauvre M. Cohen jusqu'au cercle. »

… Cette explication était d'autant plus plausible que l'accusation n'avait jamais bien expliqué la présence du revolver à côté du cadavre !… Quelqu'un qui a réussi à étrangler sa victime ne s'attarde pas, d'ordinaire – quoique cela puisse arriver –, à lui tirer encore des coups de revolver, au risque d'attirer des passants, et il faudrait vraiment une nervosité inouïe pour manquer un homme inanimé sur lequel on fait feu à bout portant – quoique encore, cela soit possible…

L'opinion selon laquelle c'était M. Cohen qui avait tiré en l'air, au hasard, alors qu'on venait de l'attaquer par-derrière, était beaucoup plus plausible.

Vous comprendrez donc comment les magistrats, le jury, la police et le public tombèrent d'accord pour proclamer que

l'accusé pouvait quitter la salle librement et que rien ne restait de l'accusation.

IV

— Oui, mais les soupçons ne se détournèrent-ils pas de M. Ashley pour se porter aussitôt sur son ami ?

— Vous pensez bien que la police examina de très près les faits et gestes de M. Hatherell, mais vous oubliez qu'à l'heure où le policeman a vu les deux hommes bras dessus, bras dessous, près du square du Parc, c'est-à-dire *à deux heures et demie précises*, M. Walter Hatherell était encore assis au *Harewood Club*, d'où il ne partit pas avant *trois heures moins vingt* – heure nettement constatée.

Pour guetter au passage et voler M. Aaron Cohen, il n'aurait pas attendu jusqu'à une heure à laquelle, selon toutes probabilités, ce dernier était déjà chez lui et couché ! En plus, il lui était absolument impossible, de l'avis unanime, de venir à pied du square du Hanovre où se trouve le *Harewood Club* jusqu'au square du Parc, *d'y chercher quelqu'un dans la nuit et l'épais brouillard* et, après une discussion préalable, de l'assassiner et de vider ses poches, tout cela *en vingt minutes* !

. . . .

Ici le lecteur est prié de vouloir bien essayer de trouver l'assassin lui-même.

. . . .

— Alors ? Comment éclaircissez-vous ce mystère ?

Le bonhomme dans le coin inclina sa tête de côté et me regarda ironiquement, tout en défaisant avec ses dents un nœud qu'il avait trop serré sur son bout de ficelle.

— Vous ne savez pas comment ce meurtre fut commis ? Alors, si vous aviez été dans la difficile situation de M. John Ashley, vous n'auriez pas vu aussitôt le moyen de vous débarrasser de M. Aaron Cohen, de le voler et ensuite de vous moquer de la police de votre pays en lui offrant un indiscutable alibi ?

— J'avoue que je ne pourrais faire en sorte d'être à la fois en deux endroits !

— Certes, vous ne pourriez – à moins que vous ayez un ami…

— Mais, vous dites…

— J'admire infiniment M. John Ashley, car ce fut lui qui conçut toute l'affaire, mais il n'aurait pu accomplir ce drame terrible et fascinant sans l'aide d'un camarade dévoué.

— Mais, même alors…

— C'est pourtant simple : M. John Ashley et son ami, M. Walter Hatherell, quittent ensemble le club et établissent prestement leur plan de campagne, puis M. Hatherell retourne au club et M. Ashley va prendre chez lui le revolver qui joua en effet un rôle important dans le drame – mais non celui que lui assigna la police.

Maintenant, observons bien M. Ashley pendant qu'il suit les pas de M. Aaron Cohen. Croyez-vous qu'il entra en conversation avec lui ? qu'il marcha à son côté ? qu'il demanda

un délai ?… Pas du tout ! Il le rejoint à l'instant où celui-ci va traverser le square au lieu d'en faire le tour. Il se précipite sur lui par-derrière et le saisit au cou, comme les garrotteurs de jadis le faisaient les nuits de brouillard. M. Cohen était apoplectique et M. Ashley est jeune et très musclé. Peut-être cet habitué de tous les sports employa-t-il une des prises terribles du jiu-jitsu, le *neck lock from behind*[13] ?

— Mais M. Cohen et M. Ashley parlèrent ensemble en dehors des portes du square !… L'agent Batley les a vus et entendus !

— Pardonnez-moi, vous vous trompez, s'écria le vieux maniaque en sautant sur sa chaise comme un singe sur son bâton, il n'y eut pas deux hommes causant en dehors des portes du square. Selon le témoignage de l'agent James Batley, deux hommes, bras dessus, bras dessous, s'appuyaient contre la grille et *l'un d'eux* parlait. L'UN D'EUX !

— Alors vous pensez que…

— À l'heure où James Batley entendit sonner deux heures et demie, M. Aaron Cohen *était déjà mort*. Considérez comme cela est simple, facile et merveilleusement intelligent !

Pour s'assurer un témoignage qui sera précieux, le vigoureux et adroit M. Ashley parle haut à ce cadavre, qu'il maintient aisément debout contre la grille. Le hasard lui fournit non pas un passant distrait et qui peut-être ensuite ne viendrait pas témoigner, mais un policeman, professionnel-

[13] Mot à mot « étreinte du cou par-derrière ».

lement attentif et qui, si le brouillard ne lui permettait pas, même à quelques mètres, d'apercevoir guère plus que les silhouettes des deux individus, ne pouvait en tout cas manquer d'entendre les paroles…

Aussitôt que Batley est passé, M. John Ashley ouvre la porte du square et traverse tout le jardin en portant le cadavre. Le square est désert et le brouillard ne gêne pas pour trouver le chemin : il n'y a qu'à aller tout droit… Oh ! ce dut être une promenade pas drôle que celle-là, avec ce cadavre dans les bras, dans la nuit et le brouillard. M. Ashley a des nerfs excellents !… Avec des nerfs pareils, il ira loin, ce jeune homme, s'il ne se heurte pas à la potence…

Mais voici qu'à ce moment M. Hatherell a quitté le *Harewood Club* à toutes jambes : il se précipite au long de la rue d'Oxford vers le square. Comme convenu, il en trouve la porte fermée seulement avec le pêne. Il traverse lui aussi les jardins – gagnant ainsi du temps, car il est long d'en faire le tour –, atteint l'autre porte du square, rejoint son complice et tous deux déposent le corps, en une attitude vraisemblable, sur le trottoir, non loin des grilles.

Il est alors *trois heures moins dix ou douze*. Sans un instant de délai, M. Ashley retraverse les jardins et se précipite en courant vers le cercle des Beaux-Arts, après avoir jeté les clés du mort près de la grille, à l'endroit même où tout à l'heure il le maintenait debout contre lui. Il arrive au club, grâce à la vitesse de sa course, *à trois heures moins cinq*.

M. Hatherell *attend qu'il soit trois heures*. À ce moment, son complice est arrivé au cercle depuis cinq minutes. Il commence donc à simuler une altercation violente et enfin il éveille tout le voisinage avec des cris de : « À l'assassin ! » et avec deux détonations de revolver afin d'établir que le crime

fut commis à une heure où l'homme que l'on soupçonnerait aussitôt, et qui était d'ailleurs le meurtrier, jouait aux cartes à deux kilomètres de là !… Vrai, je voudrais connaître ces deux amis et leur présenter mes félicitations les plus vives. C'est mieux que du beau travail, c'est de l'art ! Quel jugement, quelle spontanéité, quel calme !

Récapitulons :

À deux heures, M. Aaron Cohen quitte le *Harewood Club*.

À deux heures vingt-cinq environ, il est assassiné par M. Ashley, près du square.

À deux heures et demie, ce dernier simule, avec le cadavre qu'il maintient debout contre la grille, une conversation qui, entendue à travers le brouillard par l'agent Batley, établira un alibi indiscutable en faveur de M. Hatherell. Celui-ci est encore au *Harewood Club*.

À trois heures moins vingt, M. Hatherell quitte le *Harewood Club*. Depuis le passage de l'agent Batley, M. Ashley a transporté le cadavre à travers le square jusque non loin de la maison de la victime, suivant ainsi le trajet que M. Cohen eût suivi.

À trois heures moins dix ou douze, M. Hatherell rejoint M. Ashley qui, alors, prend sa course vers le cercle des Beaux-Arts.

À trois heures moins cinq, il y arrive et s'y installe.

À trois heures, M. Hatherell feint à haute voix une altercation, crie : « À l'assassin ! » et tire deux coups de feu en l'air.

Chacun des deux complices a ainsi un net alibi…

— Je ne sais pas ce que vous pensez de ce cas, ajouta le drôle de vieillard en mettant, cette fois, sa ficelle soigneusement pliée dans son gousset, mais il me paraît que les deux jeunes gens – deux débutants, remarquez-le ! – ont fait preuve d'une stratégie merveilleuse. Ils ne laissent pas une seule preuve derrière eux. Ils prévoient tout et chacun joue son rôle avec un sang-froid, un courage, une précision qui, appliqués ouvertement à une bonne cause, leur auraient valu l'admiration de la foule.

Tandis que ces deux étonnants opérateurs, après avoir évité la justice humaine, ne sont appréciés que par moi, vieil amateur de crimes bien faits !

Les crimes bien faits deviennent ensuite des « mystères ».

LE MYSTÈRE D'YORK

I

Le bonhomme dans le coin était très gai, ce midi-là. Il but deux verres de lait et s'aventura jusqu'à l'extravagance de prendre un second gâteau au fromage.

Puis il sortit de sa poche un beau morceau de ficelle neuve et la plaça devant lui. Enfin il prit dans son vieux portefeuille plusieurs photographies. Il m'en montra une.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Je regardai. C'était une femme peut-être pas nettement jolie, mais dont le visage avait pourtant une expression séduisante et un peu douloureuse.

— C'est le portrait de cette pauvre Lady Arthur Skelmerton, dit-il.

L'histoire de la malheureuse et charmante femme me revint en mémoire.

Lady Arthur Skelmerton ! Ce nom était sensationnel dans les annales du crime !

— Ah ! ah ! vous vous souvenez, dit le bonhomme. Encore un cas qui, sans la sottise de la police, eût paru à tous clair comme le jour !… Et ce fut pourtant la bouteille à encre !… Vous vous rappelez les détails, n'est-ce pas ?

Sans attendre ma réponse, il continua :

— On était en pleine semaine des courses d'York. Lord Arthur Skelmerton, une figure bien connue dans la société londonienne et sur le turf, avait loué, pour le mois courant, une des plus belles maisons d'York, une de celles qui font face au champ de courses.

Son cheval, *Peppercorn*, par Saint-Amand et Notre-Dame, devait courir le Grand Prix d'York. Il venait de gagner le handicap de Newmarket, aussi se trouvait-il grand favori.

Si vous êtes allée à York, vous devez vous rappeler ces belles villas qui ont leur perron sur la grand-route et dont les jardins descendent jusqu'au champ de courses. On a, de ces demeures, une vue admirable sur tout le turf. C'est dans l'une d'elles, dite « Les Ormes », que Lord Arthur Skelmerton s'était installé pour l'été.

Lady Arthur arriva quelque temps avant la semaine des courses, avec ses domestiques. Elle n'avait pas d'enfant. Elle comptait des parents et amis nombreux à York, étant la fille du vieux John Etty, le plus grand fabricant de chocolat d'York, un rigide quaker qui, à ce que l'on racontait, ne desserrait pas facilement les cordons de sa bourse et qui considérait sans aménité les goûts de luxe et le manque d'économie de son aristocratique gendre.

À la vérité, Maud Etty avait épousé le beau et frivole lieutenant du 11e hussards contre la volonté de son père.

Quoiqu'elle fût sa fille unique et qu'il l'adorât, M. Etty ne céda à son caprice et ne consentit au mariage qu'après beaucoup d'hésitations et de gronderies, disait-on.

C'était d'ailleurs un bien trop vieux renard pour croire complètement désintéressé l'amour qui décidait le fils d'un duc à épouser la fille d'un chocolatier. Il décida donc que puisqu'on épousait sa fille à cause de sa richesse, au moins sa richesse garantirait-elle son bonheur. Il ne donna pas à Lady Arthur une dot qui, en dépit de toutes les précautions, eût fini tôt ou tard par disparaître sur les champs de courses, mais il lui fit une jolie rente de dix mille livres par an : elle pouvait donc tenir son nouveau rang.

Ces faits, bien qu'intimes, furent connus de tous durant cette période d'intense émotion qui suivit le meurtre de Charles Lavender, alors que le regard inquisiteur du public se fixait sur Lord Arthur Skelmerton et examinait les moindres détails de sa futile existence…

Peu après le mariage, Lord Arthur recommença à faire la noce ! Sa pauvre femme ne cessa pas pour cela d'adorer le bel époux. Elle ne lui donnait pas d'héritier, ce qui la désolait, et elle finit par se confiner dans une attitude humble. Elle semblait continuellement s'excuser de son origine plébéienne, elle pardonnait tout à son mari, et elle parvenait à cacher ses fautes, sinon à tout le monde, du moins aux yeux curieux de son père.

Celui-ci croyait avoir pour gendre, contrairement à son attente, le modèle des époux et le parangon des vertus domestiques !…

C'étaient surtout le turf et les cartes qui coûtaient cher à Lord Arthur Skelmerton. Après quelques paris heureux au début de sa vie d'homme marié, il avait pris une écurie de courses grâce à laquelle il espérait gagner beaucoup d'argent. Hélas ! *Peppercorn* ne se tint pas à York à hauteur de ses brillantes performances de Newmarket ! Il échoua

complètement dans le Grand Prix, on ignore pourquoi. Cet échec eut pour résultat immédiat de mettre Lord Arthur Skelmerton dans une situation des plus difficiles.

Il avait, en effet, parié sur son cheval tout ce qu'il possédait. Ses pertes devaient s'élever à environ sept mille livres. Ajoutez qu'il avait récemment fait des dettes, et non des moindres, s'imaginant les payer après la victoire, si probable alors, de *Peppercorn*.

La défaite du favori et la victoire d'un outsider avaient rapporté énormément d'argent aux bookmakers. Ils donnèrent, dans tous les hôtels d'York, de copieux dîners et soupers pour célébrer leur chance.

Le lendemain, qui était un vendredi, la semaine devait s'achever avec une course importante ; ensuite la foule, qui depuis huit jours encombrait la vénérable cité et y menait grand tapage, la quitterait, la laisserait seule, endormie, avec son admirable cathédrale et ses vieux murs.

Lord Arthur Skelmerton comptait, lui aussi, quitter York le samedi. Le vendredi soir, il donna aux Ormes un dîner d'adieu. Repas de célibataires auquel Lady Arthur ne parut pas…

Après le dessert et le porto, on se mit à jouer au bridge – et à gros enjeux, vous pouvez me croire.

Onze heures venaient de sonner lourdement à la cathédrale quand les policemen Mac Naught et Murphy, qui faisaient une ronde sur le champ de courses, entendirent soudain crier : « Au secours ! à l'assassin ! »

Ils se précipitèrent à toutes jambes dans la direction des cris et aperçurent, très près de la limite des jardins de Lord

Arthur, un groupe de trois hommes, dont deux se battaient tandis que le troisième était étendu face contre terre.

À l'approche des policemen, un des combattants cria avec autorité : « Faites vite, mes braves ! La brute va m'échapper ! » Mais l'individu ainsi désigné ne semblait vouloir rien faire de semblable. D'un violent effort il s'était libéré de l'étreinte de l'autre et il n'essayait pas de s'enfuir.

Les policemen le saisirent, tandis que celui qui avait crié : « À l'assassin ! » déclara :

— Je m'appelle Skelmerton, ma propriété est là. J'étais, avec un ami, dans le jardin en train de fumer un cigare, quand j'entendis des éclats de voix, puis un cri et des gémissements. Je me précipitai et arrivai à temps pour voir ce pauvre diable étendu à terre avec un couteau entre les épaules et pour voir aussi son assassin courbé encore sur le corps de sa victime. Cet assassin, le voici !

— C'est un mensonge ! cria furieusement l'homme arrêté. Je l'ai vu tomber, je me trouvais à quelques centaines de mètres de là et m'empressai vers lui pour lui donner des soins. Je jure que je n'ai pas fait cela !

— Vous vous expliquerez au poste, dit Mac Naught.

L'autre, protestant toujours, se laissa emmener, tandis que l'on ramassait le cadavre – car c'était bien d'un cadavre qu'il s'agissait : un médecin, appelé en hâte, ne put que constater la mort.

Le lendemain, le récit de la tragédie remplissait la presse locale. Une colonne et demie du *York Herald* célébrait la courageuse conduite de Lord Arthur Skelmerton.

L'assassin supposé continuait à se dire innocent : il déclarait qu'il se trouvait dans une situation dangereuse, mais qu'il en sortirait. Il avait dit à la police que le nom de l'homme assassiné était Charles Lavender, un bookmaker. Cette affirmation fut reconnue exacte aussitôt, car beaucoup d'amis et de confrères de la victime se trouvaient encore à York.

Quoique les reporters n'eussent pu obtenir de la police des informations complètes, tout le monde pensait bien que l'homme arrêté, un certain George Higgins, avait tué le bookmaker pour le voler.

Lord Arthur dut rester à York pour témoigner. Sa présence dans l'affaire donnait à celle-ci un certain intérêt.

Une bombe de mélinite éclatant dans la vieille cathédrale n'aurait pas stupéfié les habitants d'York davantage qu'ils ne le furent en apprenant, vingt-quatre heures après, que la police venait d'arrêter Lord Arthur Skelmerton sous l'inculpation d'avoir assassiné Charles Lavender, le bookmaker…

II

Voici ce qui avait amené cette arrestation sensationnelle.

Les détectives, sentant que quelque mystère entourait la mort du bookmaker, et en présence des protestations d'innocence extrêmement vives du meurtrier supposé, ame-

nèrent devant le coroner, le lendemain du crime, toutes les personnes susceptibles de donner des renseignements, même les plus menus.

On entendit donc beaucoup de témoins. Le médecin légiste déclara que la victime avait été frappée par-derrière, entre les épaules, avec un couteau de chasse qui était resté dans la blessure.

Lord Arthur Skelmerton répéta ensuite ce qu'il avait déjà dit aux policemen :

La nuit en question, il avait quelques amis à dîner, ensuite, on fit un fort poker mais contrairement à son habitude il joua peu. Quelques minutes avant onze heures, il alla, en fumant un cigare, jusqu'au pavillon qui se trouve à l'extrême bout de son jardin. Là, lui parvinrent des éclats de voix, des cris et des gémissements. Il se précipita et parvint à maintenir le meurtrier jusqu'à l'arrivée des policemen.

Ensuite on entendit un bookmaker nommé James Terry, grand ami du décédé.

Le soir du Grand Prix d'York, Terry et Lavender se trouvaient au bar du *Cygne noir*.

« Le fiasco de *Peppercorn* m'avait valu un joli bénéfice, expliqua Terry d'un ton vulgaire et en se dandinant, mais ce pauvre Lavender était triste comme un bonnet de nuit car il n'avait recueilli que quelques très petits paris contre le favori et, le reste de la journée, il n'avait pas été plus heureux. Je lui demandai s'il n'avait pas eu quelques paris du propriétaire de *Peppercorn*. "Oui, me répondit-il, un pauvre pari de cinq cents livres." Je me mis à rire et lui dis que, le pari serait-il de cinq mille livres, cela ne changerait rien, attendu que, d'après ce qu'on racontait, Lord Arthur Skelmerton se

trouvait complètement ratiboisé. Cette nouvelle effraya Lavender, comme vous le supposez, néanmoins il jura qu'il tirerait ces cinq cents livres de Lord Arthur, même si personne n'en obtenait un penny. "C'est mon seul bénéfice d'aujourd'hui, je tiens à l'avoir, criait-il. – Tu ne l'auras pas. – Je l'aurai. – Eh bien, mon vieux, presse-toi, parce que chacun va tâcher d'obtenir quelque chose et le premier arrivé est le premier servi.

— Oh ! sois tranquille, je serai servi tout de suite, déclara-t-il en ricanant. S'il ne veut pas me payer, j'ai dans ma poche de quoi l'embêter rudement, de quoi ouvrir les yeux de sa femme et de son beau-père.

— Quoi donc ?" demandai-je. Mais il ne voulut plus rien me dire.

« Le lendemain, je le vis sur le turf et lui demandai s'il avait palpé sa galette. "Non, mais ce sera pour aujourd'hui", répondit-il. »

C'était tout ce que savait James Terry.

Lord Arthur Skelmerton ayant quitté la salle après sa déposition, il fut donc impossible de lui demander des explications et de le confronter avec ce témoin. On s'étonna qu'il n'eût pas, spontanément, parlé de ce pari.

Si le bookmaker James Terry, vulgaire, bavard, le teint fleuri, n'était pas séduisant, George Higgins – toujours sous l'accusation de meurtre – l'était encore moins. Malpropre, gauche, obséquieux, athlétique et insolent, il représentait pleinement le type équivoque qui vit sur les champs de courses et qui accepte toutes les besognes malpropres.

Il déclara que le vendredi, à environ six heures du soir, après la dernière course, alors que la foule commençait à s'écouler, il se trouvait par hasard contre la haie qui limite le jardin d'Arthur Skelmerton.

« Il y a là un pavillon, expliqua-t-il, presque à la fin du jardin, à un endroit peu élevé : des dames et des messieurs y prenaient le thé. Un escalier conduit de ce pavillon à travers le bout du jardin, vers le champ de courses. »

Il remarqua, au bout de cet escalier, Lord Skelmerton et Charles Lavender parlant ensemble. Ils ne pouvaient le voir, car la haie le cachait. Malgré lui (?) il entendit une partie de la conversation.

— Ceci est mon dernier mot, Lavender, disait avec calme Lord Arthur, je n'ai pas d'argent, il faudra que vous attendiez.

— Attendre… Je ne peux pas attendre, répliqua le vieux Lavender, j'ai mes engagements, moi aussi, je ne peux pas risquer de passer pour failli tandis que vous avez cinq cents livres à moi. Vous feriez mieux de me payer tout de suite, ou bien…

— Ou bien ?… ou bien quoi ?

— Ou bien je montrerai à M. John Etty cette petite facture que j'ai entre les mains depuis deux ans. Si vous vous souvenez, elle porte, au bas, *la signature de votre beau-père imitée par vous*. Peut-être que lui ou votre femme me paieraient sérieusement ce papier ; quant à la police, elle le lirait avec grand intérêt. J'ai tenu ma langue assez longtemps et…

— Attention, Lavender ! dit Lord Arthur, vous savez que votre petit jeu a un nom dans le code.

— Je m’en moque. Si je n’ai pas mes cinq cents livres, je suis ruiné. Eh bien, si vous me ruinez, je vous ruinerai aussi. Voilà mon dernier mot.

« Ils parlaient très haut, et il me sembla que les amis de Lord Arthur pouvaient entendre. Celui-ci eut sans doute la même impression car il dit très vite :

« — Si vous continuez, je vous fais arrêter pour chantage !

« — Vous n’oseriez pas ! dit Lavender, et il se mit à ricaner.

« Juste à ce moment une dame dit, du haut de l’escalier :

« — Votre thé refroidit, Arthur.

« Et Lord Arthur s’en alla. Mais Lavender eut le temps de le prévenir de ceci :

« — Je reviendrai ce soir et j’entends que vous ayez la somme.

« Voilà tout ce que j’entendis. »

Certainement George Higgins, après tout cela, s’était demandé comment tirer quelque profit de la situation : des renseignements de ce genre constituent sa principale source de revenus ! En tout cas, il décida de ne pas perdre de vue Lavender ce soir-là, et reprit :

« J’allai dîner au bar du *Cygne noir*. Après le repas, j’attendis au-dehors. À environ dix heures, je vis Lavender traverser le hall et sauter dans un cab. Je n’entendis pas l’ordre qu’il donna au cocher, mais la direction prise par la

voiture était certainement celle du champ de courses. Cette petite affaire m'intéressait beaucoup. N'ayant pas l'argent nécessaire pour prendre une voiture, je me mis à courir. Je piquai droit, le plus rapidement possible et par un raccourci, vers le champ de courses, puis vers la haie derrière laquelle j'avais entendu le dialogue en question.

« La nuit était très noire, il bruinait et je n'y voyais pas à plus de cinquante mètres devant moi. Comme j'allais arriver à la haie, il me sembla entendre Lavender parler haut à quelque distance. Je me précipitai et discernai dans l'obscurité deux vagues silhouettes. Je les vis à peine, car la seconde d'après l'une était tombée et l'autre avait disparu. Je courus et parvins jusqu'au corps étendu sur le sol. Je m'inclinai sur lui et à ce moment je fus saisi par Lord Arthur. »

Vous pouvez vous imaginer quelle était l'émotion dans la salle à ce moment-là !

Enelle-même, cette déposition n'avait peut-être pas une importance considérable, mais venant après celle de James Terry, elle prenait un sens grave.

L'interrogatoire le plus serré n'amena pas Higgins à se contredire. Il fut emmené par la police.

M. Chipps, premier valet chez Lord Arthur Skelmerton, déposa ensuite que le vendredi, à dix heures et demie du soir, un individu arriva en voiture aux Ormes et demanda à voir Lord Arthur. On lui répondit que celui-ci se trouvait en société : il sembla furieux.

— Je le priai de me donner sa carte, continua Chipps, car je ne savais pas si, peut-être, mon maître ne désirait pas lui parler, mais je le laissai attendre à la porte du hall car je n'aimais guère son allure… Mon maître et ses invités jouaient aux cartes dans le fumoir. Aussitôt que cela fut possible, je remis la carte.

— Quel nom portait-elle ?

— Je ne me le rappelle pas. Un nom certainement que je n'avais jamais vu auparavant. En une semaine de courses je passe tant de cartes de visite à mon maître que je ne saurais me rappeler les noms.

— Enfin, après quelques minutes d'attente, vous avez remis la carte, et qu'arriva-t-il alors ?

— Mon maître sembla mécontent, mais enfin il me dit : « Introduisez-le dans la bibliothèque, Chipps, je vais y aller. » Et il se leva de la table de jeu en disant aux gentlemen : « Continuez sans moi, je reviens dans quelques minutes. »

« J'ouvrais la porte pour mon maître quand Lady Arthur entra dans la bibliothèque par l'autre porte et alors mon maître changea soudain d'avis et dit : « Informez cet homme que je suis occupé, que je ne peux pas le recevoir. » Et il se rassit à la table de jeu. Je m'en retournai au hall et donnai la réponse à l'individu. Étant donné l'air qu'il avait pris en apprenant que mon maître était en société, je m'attendais un peu à le voir se mettre en colère. Au contraire, il dit sur un ton très poli : « Cela va bien, bonsoir. » Et il s'en alla tranquillement.

— Quelle heure était-il à ce moment-là ? demanda le coroner.

— Pendant que j’attendais pour remettre la carte, la pendule marquait dix heures vingt.

Vous comprenez que cette déposition ne contribua pas à diminuer l’émotion du public yorkais. Mais la minute d’après nous impressionna davantage encore.

Le couteau avec lequel Charles Lavender avait été tué et qui, vous vous en souvenez, était resté dans la blessure, fut montré à Chipps et celui-ci, pâle, tremblant, *dut reconnaître que cette arme appartenait à son maître, Lord Arthur Skelmerton* !

Le résultat était prévu. George Higgins fut aussitôt élargi. En effet, il n’y avait contre lui que le témoignage de Lord Arthur et, de déposition en déposition, pendant toute la séance, les soupçons avaient grandi dans l’esprit de chacun. Unanimement, on pensait que le meurtrier ne pouvait être que Lord Skelmerton lui-même.

Une heure après, celui-ci était mis en état d’arrestation.

III

Le jour où le jeune lord comparut devant le coroner, la salle était bondée. Tous ses amis et un grand nombre de dames désiraient ardemment voir comment le brillant mondain se tiendrait dans une situation aussi difficile.

La plus grande sympathie entourait Lady Arthur. La pauvre femme était tombée très gravement malade dès l’arrestation. On savait combien elle adorait son mari et on

ne s'étonnait pas de l'effet qu'avait eu sur elle cet événement.

Le prisonnier était très pâle, mais avait tout à fait grand air. Son avocat, Sir Marmaduke Ingersoll, l'accompagnait et lui parlait de temps à autre sur un ton rassurant.

L'accusation était certainement très grave.

Selon elle, l'accusé, par colère et peut-être par crainte, avait tué le maître chanteur qui le menaçait de révélations dangereuses. Puis, comprenant que les agents qui faisaient la ronde pouvaient l'apercevoir s'enfuyant, il avait profité de la présence imprévue de George Higgins pour l'accuser bruyamment de meurtre.

Lord Arthur niait, complètement. Jamais il n'avait commis le faux dont Lavender se targuait de posséder la preuve. Pour le reste, il s'en tenait à sa précédente déposition devant la police.

Sir Marmaduke Ingersoll ne procéda à aucun contre-interrogatoire de témoins. Il les regardait tranquillement à travers ses lunettes d'or.

Quand tous eurent déposé, il fit appeler les témoins à décharge cités par la défense.

Le colonel Mac Intold – une figure bien connue et sympathique de notre armée – parut d'abord.

Il assistait à la soirée d'adieu donnée par Lord Arthur, la nuit du meurtre. Son témoignage corrobora celui de Chipps, le valet de pied, en ce qui concernait l'ordre donné par Lord Arthur d'introduire le visiteur dans la bibliothèque, et l'ordre

contraire donné aussitôt que Lady Arthur eut été aperçue dans la bibliothèque.

— N'avez-vous pas trouvé étrange, colonel, demanda le magistrat, que Lord Arthur ait changé si brusquement d'avis, en apercevant sa femme ?

— Mais non, pas étrange du tout, dit le colonel, dont la noble et mâle allure de soldat se dressait bellement à la barre. Il arrive souvent aux gens qui font courir d'avoir certaines relations qu'ils désirent laisser ignorer à leur famille !…

— N'avez-vous pas pensé que Lord Arthur Skelmerton avait quelque raison de ne pas vouloir que sa femme fût au courant de la présence de ce visiteur dans la maison ?

— Je n'ai pas accordé la moindre importance à cet incident.

Le magistrat n'insista point et le témoin continua :

— Je venais de terminer une partie de bridge et j'étais sorti fumer un cigare dans le jardin. Lord Arthur Skelmerton me rejoignit. Quelques minutes après, alors que nous étions tous deux assis dans le pavillon, j'entendis une voix haute et, me sembla-t-il, menaçante, qui partait d'en bas. Je ne pus distinguer les paroles. Lord Arthur me dit : « Il me semble qu'on se querelle en bas, je vais voir ce dont il s'agit. » En vain essayai-je de le dissuader de se mêler à cette dispute. Je ne le suivis pas, mais il ne m'avait pas quitté depuis une demi-minute quand j'entendis un cri et un grand gémissement. *Ensuite, j'entendis encore les pas de Lord Arthur se hâtant sur les marches de bois qui mènent au champ de courses…*

— Vous ne pouvez imaginer, ajouta l'homme dans le coin, à quel contre-interrogatoire serré le vaillant colonel fut aussitôt soumis. Avec une précision militaire et un calme rigide il recommença sa déposition parmi un grand silence. Il avait entendu la voix en colère alors que Lord Arthur Skelmerton était assis à côté de lui, puis vinrent les cris et gémissements, ensuite, *après cela*, le bruit des pas de Lord Arthur sur les marches. Il avait lui-même essayé d'aller voir ce qui arrivait, mais la nuit était très sombre et il connaissait mal l'endroit. Tandis qu'il trébuchait sur l'escalier de bois, il entendit Lord Arthur crier : « Au secours ! », la patrouille des policemen arriver et naturellement il assista à toute la scène entre Lord Arthur, George Higgins et les policemen.

Le témoin avait ce calme et cette belle allure qu'on avait tant admirés au Transvaal une année auparavant.

L'accusation commençait à s'effondrer. Il n'y avait pas l'ombre de l'apparence d'une preuve que l'accusé eût vu Lavender et lui eût parlé après la visite nocturne de ce dernier à la grande porte des Ormes. À ce moment, il avait dit à Chipps qu'il ne voulait pas le voir et Chipps avait mis Lavender à la porte. Aucun rendez-vous direct ou indirect n'avait pu être donné par la victime à Lord Arthur, et celui-ci ignorait absolument que le bookmaker allait se rendre derrière sa maison.

Deux autres invités de Lord Arthur attestèrent qu'après que Chipps eut annoncé le visiteur, leur hôte n'avait abandonné la table de jeu qu'à onze heures moins le quart. À ce moment, pour la première fois de la soirée, il la quitta et alla rejoindre le colonel Mac Intold dans le jardin.

… La plaidoirie de Sir Marmaduke fut extrêmement adroite. Point par point, il démolit la puissante tour qu'avait édifiée un instant l'accusation. Il s'appuyait surtout sur les dépositions des invités de Lord Arthur Skelmerton. Jusqu'à onze heures moins le quart, Lord Arthur joue aux cartes, ensuite il fume dans le jardin avec le colonel Mac Intold et ne quitte celui-ci que lorsque le meurtre a été commis. L'innocence du jeune lord est donc évidente et il ne reste qu'à regretter que la police ait cru devoir arrêter un gentleman de si haute naissance sur des preuves aussi insignifiantes.

Restait bien, aussi, la question du couteau… Sir Marmaduke s'en débarrassa en la plaçant dans la catégorie de ces inexplicables coïncidences qui abusent les détectives les plus adroits et les amènent à commettre des gaffes aussi impardonnables que l'arrestation de Lord Arthur.

Après tout, le valet pouvait, de bonne foi, se tromper. Ce couteau était d'un modèle très courant, et Sir Marmaduke n'hésitait pas à nier formellement qu'il eût jamais appartenu à son client.

IV

— Naturellement, le noble prisonnier fut mis en liberté, dit le bonhomme dans le coin avec une sorte de gloussement qu'il avait dans ses instants d'animation. Tout de même il serait exagéré de dire que son nom sortit indemne de l'affaire. Bien des gens hochaient soupçonneusement la tête en se rappelant qu'après tout Charles Lavender avait été tué avec

un couteau qui, selon un témoin mieux informé que quiconque à ce sujet, appartenait bel et bien à Lord Arthur.

D'autres en revinrent à croire que George Higgins était le meurtrier et qu'il avait purement et simplement inventé, avec James Terry, l'histoire de la tentative de chantage de Lavender sur Lord Arthur. En tout cas, la police n'a pu recueillir de preuves suffisantes ni contre Higgins ni contre Terry. Le crime est devenu pour la presse et pour le public un de ces prétendus « mystères impénétrables ».

. . . .

Ici le lecteur est prié d'interrompre sa lecture, de réfléchir, et de tâcher d'expliquer lui-même cette énigme.

. . . .

Le vieux dans le coin demanda un autre verre de lait et le but lentement.

— Maintenant Lord Arthur vit presque toujours à l'étranger, reprit-il. Sa pauvre femme mourut le jour même où il fut mis en liberté. Elle se trouvait dans le coma depuis la veille et ne put avoir le bonheur d'apprendre que l'homme qu'elle aimait tant était acquitté… Un mystère ? Allons donc ! Le meurtre de cet homme ne fut jamais un mystère pour moi ! Je ne peux comprendre comment tout le monde a été assez aveugle pour ne pas voir que les témoins et de l'accusation et de la défense désignaient sans cesse la personne coupable… Quelle est votre opinion ?

— Je trouve cette affaire absolument incompréhensible.

— Incompréhensible ! répéta-t-il en m'imitant et en ricanant, pendant que ses doigts défaisaient fiévreusement les

nœuds admirables qu'il avait accumulés sur son inévitable ficelle pendant tout le récit… Lavender fut assassiné, n'est-ce pas ? *Premier point*. Et, *second point*, Lord Arthur n'est pas l'assassin, la déposition du colonel Mac Intold l'établit nettement. Nous ne pouvons douter de la parole de ce galant soldat. Et pourtant Lord Arthur essaye délibérément de faire condamner quelqu'un qui est aussi innocent que lui ! Pourquoi donc cela ? Sans doute essayait-il de couvrir la retraite d'une personne qu'il savait coupable.

— Je ne comprends pas…

— Quelqu'un dont le désir était aussi grand que celui de Lord Arthur d'arrêter tout scandale atteignant le nom de Skelmerton. Quelqu'un qui, à l'insu peut-être du jeune lord, entendit sa conversation avec Lavender, à six heures du soir, au bas de l'escalier, conversation que George Higgins raconta, vous vous en souvenez, à la police et aux magistrats. Quelqu'un qui, alors que Chipps portait la carte de Lavender à son maître, eut largement le temps de donner rendez-vous au bookmaker à l'arrière de la maison et de lui promettre sans doute de l'argent en échange du papier compromettant.

— Mais vous ne voulez pas dire…

— *Point numéro trois* : George Higgins déclara qu'à l'instant le plus animé de la conversation de Lavender avec Lord Arthur, l'après-midi, alors que la voix menaçante du bookmaker commençait à s'élever, une voix de femme, au sommet de l'escalier, avait interrompu cette conversation en disant : « Votre thé refroidit, Arthur. »

— Oui, mais…

— Attendez un instant… *Point numéro quatre* : je suis allé examiner cet escalier ; quelqu'un qui se tenait au milieu des

marches, ou même en haut, a pu entendre tout ce que Lavender a dit en élevant la voix.

Notez qu'il y a, entre le pavillon où on prenait le thé et cet escalier, une bonne cinquantaine de mètres, mais qu'au sommet de cet escalier plusieurs arbres permettent à quelqu'un de se cacher et d'écouter ! Ah ! la police n'a pas tiré de cela toutes les déductions qu'il eût fallu. Maintenant, notez que lorsque Chipps, le valet de pied, dit tout d'abord à Lavender que Lord Arthur ne pourra sans doute pas le recevoir, le bookmaker semble furieux ; quelques minutes se passent et quand le valet de pied revient lui dire que son maître ne peut pas lui parler, à la grande surprise du valet, il répond tranquillement : « Cela va bien, bonsoir » et fait preuve d'une complète indifférence.

Donc, quelque chose est survenu qui a changé l'état d'esprit de Lavender. Quoi ? Attendez !… Toutes les dépositions nous parlent de Lady Arthur Skelmerton entrant dans la bibliothèque. Pour parvenir dans cette pièce, elle a dû traverser le hall, et y a vu Lavender. Or elle est au courant de la situation, ayant suivi du haut des marches la tentative de chantage. Cet homme est un vivant danger pour son mari qu'elle adore. Elle lui donne rendez-vous près de la haie. Sans doute n'a-t-elle pas d'argent alors elle lui demande d'attendre. Elle prie, supplie, mais l'autre refuse et s'emporte. Elle a sans doute prévu ce refus, puisque, sous son manteau, elle tient le couteau de chasse. Et quand le bookmaker veut se retirer, plus menaçant que jamais, elle le frappe. Vous vous rappelez comment le coup fut donné : entre les deux épaules, par-derrière.

À ce moment, Lord Arthur arrive : il comprend tout, il entend les policemen qui accourent, et, délibérément, il se

précipite sur Higgins pour qu'il ne puisse, comme c'eût été possible, suivre et reconnaître la silhouette vaguement aperçue. Et il n'hésite pas à l'accuser. On verra ensuite. À tout prix, il veut d'abord sauver sa femme.

— Celle-ci ne risquait-elle pas d'être rencontrée dans sa retraite par le colonel Mac Intold ?

— Peut-être bien qu'elle le fut ! Qui sait ? Le brave colonel avait à prouver l'innocence de son ami. Il l'a prouvée aisément et en toute conscience, mais à cela se bornait son devoir ! Nul innocent ne souffrirait pour la coupable puisque le fait que le couteau avait appartenu à Lord Arthur suffisait à disculper George Higgins.

D'autre part, un coup de couteau entre les épaules ne pouvait avoir été donné ni par Lord Arthur ni par Higgins, qui sont tous deux extrêmement robustes, beaucoup plus grands, plus lourds et plus musclés que ce chétif vieillard de Lavender. L'un ou l'autre pouvait tuer le bookmaker en l'attaquant de face, avec la plus grande facilité et sans même qu'il y eût lutte. Voilà un point auquel ni les policiers ni les avocats n'ont fait attention et qui me semble important. Je vous défie de trouver une autre solution à l'affaire ! La mienne est la bonne…

Le bonhomme s'en alla, oubliant entre le sucrier et sa tasse la photographie de Lady Arthur Skelmerton. La meurtrière de Charles Lavender y ouvrait ses grands yeux pathétiques en souriant d'un air enfantin ; il y avait un charme infini dans l'ovale de son visage.

Et comme le bonhomme ne m'a jamais réclamé cette photographie, elle est sur ma table de travail, dans un cadre.

Je suis presque amoureuse de cette morte, de cette merveilleuse amante…

LE MYSTÈRE DE LIVERPOOL

I

— Rien de plus utile pour les voleurs, les escrocs, les tricheurs au jeu et autres gentils individus qu'un titre étranger, me dit le bonhomme dans le coin, après avoir pris son lait par petites gorgées, ainsi qu'il convient à un savant végétarien. Les vols les plus beaux des temps modernes furent accomplis récemment à Vienne par un homme qui se faisait appeler là-bas Lord Seymour, simplement ! Mais quand il venait en Angleterre, la meilleure société le connaissait comme un comte en *o*, ou en *i*, ou un prince en *off* ou en *ski*…

Heureusement, les patrons d'hôtels de Londres commencent à respecter un peu moins ces titres-là. Les nobles étrangers qui parlent un mauvais anglais leur paraissent même, tout d'abord, des escrocs et des voleurs possibles. Les résultats, d'ailleurs, sont quelquefois des plus déplaisants pour les vrais *seigneurs* qui honorent notre pays de leur visite.

Tenez, par exemple, le prince Semionicz, auquel le Gotha accorde seize quartiers de noblesse, qui avait avec lui assez de bagages pour répondre des frais de tout l'hôtel, si on l'avait mis entièrement, sans en excepter une chambre, à son service pendant une semaine, lui qui, ayant perdu un étui à cigarettes en or, orné de diamants et de turquoises, n'essaya même pas de le retrouver, eh bien, il fut attendu très soupçonneusement par le manager de l'hôtel *Wellington*, à Liver-

pool, lorsque son secrétaire – un petit Français un peu vulgaire et arrogant – eut retenu en son nom la meilleure suite ! On avait l'air de se demander quel escroc allait survenir !…

Mais cela changea dès l'arrivée du prince Semionicz.

Le petit secrétaire déposa alors en garde dans la caisse du manager une pile considérable de billets de banque et un grand nombre de bijoux – de quoi acheter l'hôtel à son propriétaire ! En plus, M. Albert Trombert, c'était le nom du secrétaire, expliqua que le prince, qui ne resterait à Liverpool que quelques jours, s'en allait à Chicago voir sa sœur, la princesse Anna Semionicz, femme de M. Girwan, le multimillionnaire « roi du cuivre ».

Mais cela n'empêcha pas les commerçants de Liverpool auxquels le prince eut affaire de prendre des précautions. Les titres étrangers n'en imposent même plus aux commis de boutique !

Le prince était depuis deux jours à l'hôtel *Wellington* quand il envoya son secrétaire chez MM. Winslow et Vassall, les grands bijoutiers de la rue Bold, pour leur demander d'envoyer à l'hôtel, portés par un de leurs employés, quelques très beaux bijoux, parmi lesquels il choisirait un présent pour sa sœur.

M. Winslow accueillit la démarche très aimablement, puis il alla consulter son associé, M. Vassall, dans l'arrière-magasin. Tous deux désiraient ne pas manquer ce bon client possible et ne pas désobliger M. Pettitt, le manager de l'hôtel *Wellington*, qui les avait recommandés au prince.

Mais ce titre étranger et ce petit secrétaire français donnaient à penser à ces deux solennels bijoutiers de province et ils convinrent non seulement de n'accorder aucun crédit,

mais qu'au cas où un chèque serait offert en paiement, de ne remettre les bijoux à l'acheteur qu'après l'encaissement dudit chèque.

Qui porterait les bijoux à l'hôtel ?

Pas l'un des deux associés, c'eût été contraire à toute étiquette commerciale. Et puis, il serait plus facile à un employé d'expliquer que, selon le règlement de la maison, l'encaissement d'un chèque devait précéder la livraison des bijoux.

D'autre part, il faudrait sans doute parler une langue étrangère : le principal employé, Charles Needham, depuis douze ans dans la maison, ignorait toute autre langue que la sienne. On décida donc d'envoyer M. Schwarz, un jeune Allemand récemment arrivé en Angleterre, et très polyglotte.

M. Schwarz était le neveu et le filleul de M. Winslow. Une sœur de celui-ci avait épousé le directeur de la grande marque allemande Schwarz et C°, orfèvres à Hambourg et à Berlin. Ce jeune homme était très aimé de son oncle – un célibataire – et on présumait qu'il en serait l'héritier.

D'abord M. Vassall hésita à envoyer M. Schwarz avec tant d'objets précieux à travers une ville qu'il n'avait pas encore eu le temps d'étudier complètement, mais enfin il se laissa persuader par son associé et il fut décidé que M. Schwarz, muni d'un bon choix de colliers, bracelets et bagues – d'une valeur de plus de seize mille livres –, irait à l'hôtel *Wellington* dans un cab, le lendemain jeudi, à environ trois heures de l'après-midi.

Or ce lendemain, à cinq heures de l'après-midi, M. Schwarz n'était pas encore de retour au magasin ! Et cela

parut un peu étrange à M. Winslow qui fit part de ses inquiétudes à M. Vassall.

Celui-ci offrit d'aller à l'hôtel s'informer auprès de M. Pettitt, ajoutant qu'il commençait, lui aussi, à ne pas être rassuré.

M. Vassall s'en alla donc à l'hôtel et interrogea le portier du hall. Ce dernier se rappelait très bien qu'un M. Schwarz avait fait passer sa carte au prince Semionicz.

— À quel moment était-ce ? demanda M. Vassall.

— Environ trois heures dix, monsieur, et il est reparti un peu moins d'une heure après.

— À quelle heure s'en alla-t-il ?

— Un peu avant quatre heures.

— Vous êtes sûr ?

— Tout à fait sûr. M. Pettitt était dans le hall et lui a demandé si l'affaire était bonne. M. Schwarz a répondu en souriant qu'elle n'était pas mauvaise. J'espère que rien de fâcheux ne lui est arrivé ?

— Euh !… Oh ! rien… merci !… Puis-je voir M. Pettitt ?

M. Pettitt, le manager de l'hôtel, partagea l'anxiété de M. Vassall en apprenant que le jeune Allemand n'était pas encore de retour.

— Je lui ai parlé vers quatre heures. Nous venions d'allumer l'électricité dans la maison, ce que nous faisons toujours à cette heure-là en hiver. Mais ne vous inquiétez pas, monsieur Vassall ! Sans doute le jeune homme s'est-il arrêté en chemin pour quelque affaire.

M. Vassall remercia le manager et revint au magasin. M. Schwarz ne s'y trouvait toujours pas. Et huit heures allaient sonner !

M. Winslow était si hagard, si déprimé, qu'il aurait été cruel d'ajouter des reproches à ses soucis et même de lui dire simplement que la disparition de son neveu, avec seize mille livres de bijoux et d'argent était maintenant un fait acquis.

Il restait pourtant une chance, bien légère : l'habitation de M. Winslow se trouvait à l'autre extrémité de la ville et le jeune Schwarz y vivait depuis son arrivée à Liverpool. Malade ou pour toute autre raison, peut-être y était-il parti sans passer au magasin.

Vain espoir ! À neuf heures, le jeune homme demeurait encore introuvable !…

M. Winslow alla alors à l'hôtel *Wellington* et demanda à voir le prince Semionicz, mais celui-ci était au théâtre avec son secrétaire et ne devait pas revenir avant minuit. Le malheureux bijoutier, ne sachant que penser et que craindre, alla faire sa déclaration au bureau de police.

Les nouvelles de ce genre se répandent vite dans une ville comme Liverpool. Les journaux du lendemain matin contenaient des articles sensationnels sur la « mystérieuse disparition d'un commerçant bien connu… ».

M. Winslow reçut, en même temps que son journal habituel, une longue lettre de son neveu – lettre qui avait été mise à la poste centrale de Liverpool.

II

M. Winslow remit cette lettre à la police. Elle devint bientôt publique, et l'étonnant récit qu'elle contenait mit Liverpool en émoi. Je le résume :

Le jeune homme fut introduit chez le prince à trois heures un quart, le 10 décembre. Le prince admira le beau choix de bijoux qu'on lui apportait et, finalement, choisit un collier, une rivière et un bracelet : le prix du tout était de dix mille cinq cents livres.

Au sujet du paiement le prince fut net :

« Vous désirez un règlement immédiat, dit-il en parfait anglais, et vous préférez de l'argent liquide à un chèque, n'est-ce pas ? Oui, je sais vos préoccupations, parfois légitimes, vis-à-vis des étrangers… J'ai justement beaucoup de billets de banque anglais. Vous en serez content, je suppose, car dix mille cinq cents livres en or ne seraient peut-être pas très commodes à porter !… Si vous voulez prendre la peine de faire le reçu, mon secrétaire, M. Trombert, va finir cette affaire avec vous. »

Il prit les bijoux qu'il avait choisis et les enferma dans une petite valise. Le jeune bijoutier écrivit alors le reçu, tandis que M. Trombert lui comptait cent cinq beaux billets de cent livres.

Après un dernier salut à ce remarquable client, M. Schwarz quitta l'appartement. Dans le hall, il échangea quelques mots avec M. Pettitt.

Il n'avait fait que quelques pas dans la rue, quand un monsieur, revêtu d'une magnifique pelisse, descendit d'un

cab qui stationnait là, s'approcha du jeune homme et lui dit avec beaucoup d'autorité en lui tendant une carte :

« Voici mon nom, il faut que je vous parle aussitôt. »

M. Schwarz regarda le fin bristol et, à la lueur d'un réverbère, il lut le nom de Dimitri Slavianski Burgreneff, chef de la troisième section de la police impériale de Sa Majesté le Tsar.

Le possesseur de ce nom imprononçable et de ces titres significatifs désignait du geste le cab d'où il venait de descendre. M. Schwarz, en qui tous les soupçons vis-à-vis de son récent et princier client venaient de renaître, saisit son sac et suivit l'imposant interlocuteur. Ce dernier, aussitôt qu'ils furent assis confortablement dans le cab, commença, avec beaucoup de courtoisie, dans un anglais peu correct mais aisé :

— Excusez-moi, monsieur, de vous dérober un peu de votre temps. Je n'aurais certainement pas pris cette liberté si les intérêts que j'ai en main ne croisaient les vôtres. Il s'agit, en effet, de démasquer un adroit bandit.

Une terrible appréhension saisit M. Schwarz qui plaça la main sur son portefeuille gonflé.

— Ah ! je vois, dit l'aimable russe en souriant, il a employé avec vous son procédé des faux billets de banque.

— Des faux billets de banque ! s'écria le malheureux employé.

— Je ne me trompe pas souvent vis-à-vis de mes compatriotes, continua M. Burgreneff. Rappelez-vous que j'ai une grande expérience et je ne crois pas faire à monsieur…

comment s'appelle-t-il ici ?… le prince, quoi… Semionicz ?… une injustice en assurant, sans même les avoir vus, que les beaux billets que vous avez dans votre poche ne seraient changés pour de l'or par aucune banque.

Se rappelant de plus en plus les soupçons de son oncle et les siens, M. Schwarz s'accusa mentalement et furieusement de folie pour avoir accepté ces billets si aisément, sans s'imaginer un seul instant qu'ils pussent être faux. Il sortit son portefeuille avec des doigts tremblants, tandis que le Russe faisait craquer une allumette.

— Regardez ici, dit ce dernier en désignant un des billets : voyez ce W à la signature du caissier en chef. Je ne suis pourtant pas un agent anglais, mais je distinguerais ce faux W parmi dix mille vrais.

Le pauvre jeune Schwarz n'avait jamais vu beaucoup de billets de la Banque d'Angleterre. Mais quoiqu'il ne parlât pas aussi bien l'anglais que son interlocuteur, il comprenait pourtant l'effrayante affirmation…

— Alors, ce prince n'est pas…

— Non !… Pas plus prince que vous et moi ! ricana le gentleman de la police de Son Impériale Majesté.

— Mais… et les bijoux de M. Winslow ?

— Les bijoux ? Il peut y avoir une chance de les reprendre. Oh ! une simple chance. Ces faux billets, que vous avez si naïvement acceptés, peuvent servir à recouvrer votre propriété.

— Comment ?

— Le crime de fabriquer des faux billets et de les mettre en circulation est lourdement puni, vous savez cela, et une peine minimale de sept ans de travaux forcés peut agir puissamment sur votre prétendu prince. Il renoncera aux bijoux si l'on sait s'y prendre. Je suis chargé d'obtenir qu'il quitte l'Angleterre sans bruit, mais il me faut pour cela l'occasion d'un méfait commis dans ce pays. Vous voyez que nos intérêts sont identiques… Voulez-vous m'aider ?

— Oh ! mais certainement ! dit le jeune Allemand. MM. Winslow et Vassall ont eu confiance en moi et j'ai été un tel idiot ! J'espère qu'il n'est pas trop tard.

— Je l'espère aussi, dit M. Burgreneff. Tout en vous parlant j'ai gardé les yeux sur la porte de l'hôtel, et notre ami le prince n'est pas encore sorti (nous sommes habitués à avoir les yeux partout, nous autres agents de la police secrète russe). Je crois qu'il vaut mieux que vous ne soyez pas présent à mon entrevue, car la restitution de vos bijoux n'est qu'une petite formalité. Je vais faire allusion à des affaires politiques extrêmement importantes. Le drôle sera heureux, je crois, de restituer les bijoux et de prendre immédiatement le premier bateau. Ainsi ma mission sera remplie et une grosse perte vous sera épargnée, mais je dois vous demander votre parole d'honneur de ne parler de mon intervention à personne. Vous me donnez cette parole ? Entendu. Maintenant, attendez-moi dans le cab. Voulez-vous me remettre ces admirables billets ? Merci. D'ailleurs, je ne serai pas long.

Il glissa les billets dans la poche intérieure de sa magnifique pelisse. Ce mouvement permit à M. Schwarz d'apercevoir un riche uniforme et une large ceinture qui, sans aucun doute, allaient impressionner vivement le faux prince.

Puis l'agent de la police de Son Impériale Majesté sauta rapidement hors du cab et M. Schwarz resta seul.

— Oui, bien seul, définitivement seul ! continua le bonhomme dans le coin avec un ricanement.

Un quart d'heure après, M. Schwarz, ne voyant pas revenir l'officier russe en splendide uniforme, commença à s'inquiéter et à se demander si, peut-être, il n'avait pas été trop prompt à prendre le prince Semionicz pour un menteur et une canaille.

D'ailleurs, il l'avoua plus tard, dès le départ du prétendu agent, il ne s'était plus senti à son aise !

… Les auteurs de ces vols à l'américaine ont une autorité, une fascination presque magnétique. Ils arrivent à en imposer à des personnes intelligentes et prudentes qui, ensuite, ne peuvent comprendre comment elles se sont à ce point laissé rouler. Je dirai même que la vraisemblance du prétexte employé importe peu car c'est la personnalité plus ou moins grande du voleur qui décide du succès. Si cette personnalité est vraiment supérieure, n'importe quel truc sera bon !…

Le portier du hall de l'hôtel, interrogé enfin par M. Schwarz, déclara que la personne que celui-ci décrivait n'était pas entrée dans l'hôtel !… Le jeune homme demanda alors à voir le prince Semionicz, espérant encore que tout n'était pas perdu. Le prince le reçut très cordialement : il était en train de dicter des lettres à son secrétaire, tandis que le valet préparait l'habit de soirée de son maître.

M. Schwarz expliqua difficilement ce qu'il désirait.

Là, devant lui, il voyait le sac où le prince avait enfermé les bijoux, et le portefeuille d'où le secrétaire avait tiré les billets !

Après beaucoup d'hésitations, il finit par lâcher toute l'histoire et par montrer la carte du prétendu agent de la police russe. Le prince accueillit cette confession avec urbanité. Il montra au malheureux M. Schwarz le reçu et aussi une grosse liasse de billets de banque pareils à ceux que le pauvre M. Schwarz avait si follement remis au coquin du cab et il ajouta que s'il pouvait aider en quelque chose à la poursuite et à la capture du voleur, il le ferait avec grand plaisir.

M. Schwarz, désespéré, quitta l'hôtel. Il n'osa pas rentrer. Il alla le lendemain trouver un inspecteur de police qu'il connaissait. Celui-ci lui déclara qu'il serait d'autant plus difficile de retrouver les billets de banque qu'on n'en avait pas les numéros.

Voilà ce qu'expliquait la lettre !…

M. Winslow, quoique très courroucé contre son neveu, ne voulut pourtant pas l'abandonner. Il parvint à retrouver le pauvre hôtel meublé où l'infortuné s'était logé et où il comptait demeurer jusqu'à l'arrestation du voleur.

Cet heureux événement, inutile de le dire, n'arriva jamais, quoique la police ait fait tous ses efforts.

L'aspect du prétendu agent russe n'était pourtant pas commun. L'admirable pelisse, la longue barbe, l'uniforme aussi, devaient attirer l'attention, même à quatre heures d'un après-midi brumeux de décembre ! Mais toutes les recherches demeurèrent vaines, personne n'avait rencontré dans Liverpool quelqu'un qui correspondît à la description donnée par M. Schwarz.

Les journaux continuèrent à désigner cette affaire comme le « Mystère de Liverpool ». Scotland Yard, à la requête de la police locale, envoya le célèbre détective Ward, mais il ne trouva rien.

Quand le prince Semionicz quitta Liverpool avec sa suite, celui qui, en le calomniant, avait réussi à voler dix mille livres à MM. Winslow et Vassall était considéré comme absolument introuvable.

III

Naturellement, bien des théories furent échafaudées : par exemple, on disait que le jeune Schwarz avait raconté une histoire inventée de toutes pièces et que le voleur n'était autre que lui-même.

Mais M. Schwarz père, qui était, je vous l'ai dit, un très riche marchand, ne laissa pas l'insouciance de son fils avoir de si graves conséquences. Il s'empressa d'envoyer un chèque de dix mille cinq cents livres à MM. Winslow et Vassall. D'autre part, le fils Schwarz, jeune Allemand vertueux, n'avait pas de goûts dispendieux, loin de là. Il mène encore en ce moment-ci la vie la plus modeste et la plus retirée. Son honnêteté est certaine, absolue.

On jasa aussi au sujet du prince et de sa suite. Je crois qu'il y eut beaucoup de gens à Liverpool pour déclarer que le superbe policier russe était un complice, théorie d'ailleurs plausible. MM. Winslow et Vassall dépensèrent alors beaucoup d'argent pour monter un dossier d'accusation contre le prince.

Mais bientôt encore cette théorie s'effondra. M. Ward, en interviewant les principaux agents de change de Liverpool et de Londres, apprit que le prince Semionicz avait récemment changé une grosse somme d'argent russe et français en argent britannique : plus de trente mille livres ! Il semblait donc improbable qu'un homme aussi évidemment fortuné eût risqué les travaux forcés pour augmenter son opulence de dix mille cinq cents livres.

Néanmoins, la théorie de la culpabilité du prince avait pris fermement racine dans les cerveaux épais de certains de nos policiers officiels. Ils ont donc pris des informations en Russie, d'où on leur a répondu que le caractère, la position et l'extrême richesse du prince Semionicz le plaçaient au-dessus de tout soupçon.

Je crois pourtant que ces idiots n'ont pas cessé de le soupçonner. Ils ont écrit à son sujet à toutes les capitales de l'Europe – et pendant ce temps-là, ils permettaient au coupable de jouir tranquillement du fruit de son vol audacieux.

. . . .

Ici le lecteur est prié de se recueillir et de tâcher de trouver quel est le coupable.

. . . .

— Le coupable ! dis-je, qui donc a…

— Qui donc savait qu'à cet instant le jeune M. Schwarz avait de l'argent en sa possession ?

— Mais… le prince et son secrétaire… et vous venez de dire que…

— Quand je vis la police bafouiller lamentablement dans cette affaire si intéressante, je pris la peine de me livrer à quelques investigations. Oh ! c'était bien simple. Le fait qu'il fallait absolument être au courant : 1°) du déplacement du jeune Schwarz ; 2°) de l'achat des bijoux, me guida.

Quels étaient les gens prévenus ? le prince et son secrétaire. Mais ceux-là se trouvaient hors de cause… Pour avoir l'idée de ce vol audacieux, il fallait connaître, en outre, les soupçons qui s'étaient élevés d'abord dans l'esprit des deux bijoutiers associés. Ces soupçons préalables avaient décidé le jeune Allemand à livrer les billets au prétendu policier. Je sais à n'en pas douter que les divers employés de la maison ne sont pas encore au courant des hésitations préalables de leurs patrons et ils accusent ceux-ci de puérile négligence.

En outre, tous, sans exception, se trouvaient dans le magasin à l'heure où le vol s'accomplissait et tous continuent à mener une existence extrêmement modeste. Je les ai fait surveiller et j'en suis sûr.

L'après-midi du vol, une seule personne a quitté le magasin : M. Vassall. Il sortit pour aller, paraît-il, voir un dessinateur de bijoux art nouveau et il ne rentra que vers quatre heures trente-cinq. Cela me donna l'éveil. Je découvris aisément que M. Vassall n'était qu'un petit associé. Il n'avait que vingt pour cent sur les bénéfices.

— Alors vous voulez dire que…

— *Que dans tous les cas où un vol atteint deux personnes, la première chose à savoir c'est si l'une de ces personnes n'est pas, en réalité, beaucoup moins atteinte que l'autre*. Ce procédé m'a déjà mené, ne vous en souvenez-vous pas, à éclaircir le mys-

tère de Phillimore Terrace. Là comme ici je pus établir que l'une des deux parties en cause perdait très peu.

Poussant un peu plus loin mes faciles investigations, j'appris que M. Vassall, sans en avoir l'air, menait grand train. Il n'a pas de manies spécialement ruineuses, mais il fréquente les coulisses, suit les courses, fait partie de plusieurs cercles, et il s'arrête souvent autour des tables de baccara. Tout cela sans scandale et tout en étant un commerçant exact et travailleur. Il avait des dettes assez lourdes qui, depuis le vol, se sont trouvées peu à peu éteintes. Il tient un rang de plus en plus brillant et il a maintenant dans une banque de Londres un gros compte qui lui fut ouvert un an après l'affaire.

— Mais comment a-t-il pu accomplir ce vol ?

— Rien de plus simple : il avait vingt-quatre heures pour tout préparer… Mais, d'abord, prenez note de ce détail : M. Vassall est un acteur amateur de grand talent. Sans l'opposition systématique de sa famille, il serait maintenant un professionnel de la scène. On l'applaudit souvent, en divers salons de Liverpool.

La carte de visite m'a donné à supposer que cet escroc n'en était pas à son coup d'essai. En effet, on n'a pu retrouver l'imprimeur. L'associé de M. Winslow possédait, selon moi, une petite presse portative et cela à l'exemple de tous les grands escrocs internationaux qui ont besoin constamment de changer de nom et de personnalité et ne veulent laisser aucune trace à la police. Je sais où, à Londres, se confectionnent ces presses, véritables petites merveilles, assez coûteuses, d'ailleurs, mais grâce auxquelles, sans beaucoup d'expérience, il est possible d'obtenir de remarquables cartes.

La pelisse et l'uniforme, l'acteur amateur les avait sans doute dans sa garde-robe. Il a suffi d'ajouter à cela une barbe, une perruque et un peu de maquillage, pour ne pas être reconnu du jeune Schwarz. Celui-ci n'était en Angleterre que depuis à peine quinze jours. D'autre part, M. Vassall est des deux associés celui qui restait le moins au magasin, car il était chargé de faire les achats et de rendre visite aux fabricants. Donc M. Schwarz le connaissait relativement peu.

Bien grimé, déguisé par la perruque, la barbe, la pelisse et l'uniforme, parlant un mauvais anglais avec la facilité d'un acteur, rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas été reconnu du jeune employé… Je suis d'ailleurs sûr que, sans les soupçons idiots de son oncle contre le prince, M. Schwarz n'aurait pas cru si aisément à la malhonnêteté de celui-ci… Il serait vraiment bien utile aux commerçants anglais d'étudier un peu plus le Gotha.

Je ne peux m'empêcher de trouver le tour extrêmement bien joué ! C'était simple, clair, pratique. Ce M. Vassall est un artiste : je n'aurais pas mieux fait moi-même.

LE MYSTÈRE DE BRIGHTON

I

— Aimez-vous le bord de la mer ? demanda de son coin le bonhomme, tout en grignotant son dessert ordinaire : des raisins secs. Je ne parle pas d'Ostende ou de Trouville, mais de l'honnête plage anglaise avec des ménestrels chantant devant les portes, des excursionnistes à trois shillings l'aller et retour, et des appartements meublés, sales et coûteux, où l'on vous compte la lumière du hall un shilling le dimanche et douze sous les autres soirs. Aimez-vous ces petites plages ?

— Je préfère autre chose… n'importe quoi !

— Moi aussi. Pourtant j'ai bien aimé un de nos « petits trous pas chers » pendant une semaine, alors qu'Edward Skinner comparaissait devant le coroner sous une grave accusation.

Je ne sais si vous vous rappelez cette affaire, celle où M. Francis Morton, l'un des plus notables résidents de Brighton, disparut. Oui, disparut aussi complètement qu'une muscade sous le gobelet d'un escamoteur. Il était riche, heureusement marié, avait une belle demeure et de jolis enfants, et il disparut…

M. Francis Morton vivait avec sa femme dans l'une des grandes maisons du square de Sussex à Brighton.

Mme Morton était connue pour son « américanisme », ses dîners élégants et ses belles robes de Paris.

Elle appartenait à l'une de ces familles américaines multimillionnaires qui fournissent si aimablement de riches épouses aux gentlemen d'Angleterre. Elle avait épousé M. Francis Morton quelques années auparavant, par pur amour. Pourtant il n'était ni beau ni distingué : il avait simplement le type d'un honnête et solide industriel.

Les habitudes de M. Morton étaient très régulières : il partait à Londres chaque matin et revenait à la fin de l'après-midi « par le train des maris ». Aussi, ce fut, en sa demeure, une stupéfaction lorsque, le vendredi 17 mars, il ne rentra pas dîner. Hales, l'intendant, constata que Mme Morton semblait très anxieuse et qu'elle mangea peu. Le soir, toujours pas de M. Morton.

À dix heures et demie, un groom fut envoyé à la gare pour savoir si l'on avait vu son maître l'après-midi ou si un accident n'avait pas eu lieu sur la ligne. Le jeune homme interrogea plusieurs porteurs, le sous-chef de gare et deux policemen. Tous déclarèrent que M. Morton ne s'était pas rendu à Londres. À aucun instant, on ne l'avait vu à la gare. Nul accident n'était signalé sur la ligne.

Le matin du 18 parut, mais le facteur n'apporta aucune lettre de M. Morton. Mme Morton, en larmes, défigurée par une nuit sans sommeil, télégraphia à Londres, au portier de la grande maison de Cannon Street, où se trouvait le bureau de son mari. Deux heures plus tard, la réponse arrivait. « Pas vu M. Morton hier ni aujourd'hui. » L'après-midi, tout le monde dans Brighton était au courant de cette extraordinaire disparition.

Trois jours passèrent, et toujours aucun signe de M. Morton.

Ce gentleman était si connu dans Brighton qu'il fut facile d'établir nettement qu'il n'avait pas quitté cette ville balnéaire. En effet, personne ne l'avait vu à la gare, et, justement, le matin de sa disparition, une grande réunion de jeunes cyclistes de la ville avait eu lieu. Il lui eût été à peu près impossible de passer dans n'importe quel véhicule sur les routes, sans être aussitôt vu et reconnu.

D'abord, les journaux prirent plaisamment la chose. « Où est M. Morton ? » devint une question comique. On se la posait dans des restaurants et sur la plage. C'était quelque chose comme ce : « Avez-vous des homards ? » qui fut si à la mode à Paris, voici quelques années !

Un mari qui fait la fête, voilà tout ce qu'il y avait au fond de cette affaire, de l'avis du public.

Mais quand trois jours se furent écoulés sans que M. Morton réapparût, quand on vit sa femme tomber malade de chagrin, l'émotion remplaça la bonne gaieté. On commença à parler de crime – car on racontait que le gentleman disparu était parti pour Londres avec une grosse somme d'argent. Des rumeurs de scandale couraient – un scandale qui n'épargnait pas Mme Morton et son passé. Dans son désir de retrouver coûte que coûte son mari, elle avait révélé aux détectives chargés de l'affaire des choses très imprévues…

Mais le jeudi suivant, les journaux du soir publièrent l'information suivante :

« La police a perquisitionné aujourd'hui dans les diverses chambres de Russel's House, une maison meublée de l'avenue du Roi, et elle a eu la chance d'y découvrir

M. Morton, juste à temps pour le sauver. Notre distingué concitoyen a été volé et enfermé dans cette chambre, vendredi 17 dernier. Quand on enfonça la porte, il se trouvait dans un état effroyable d'inanition. Il était étroitement lié à un fauteuil, un châle épais lui entourait la tête, le bâillonnant et l'étouffant à la fois… Il était temps qu'on vînt à son secours !… M. Morton n'a même dû qu'à son excellent tempérament de pouvoir résister aux privations et aux horreurs de ces six jours d'emprisonnement.

« On l'a transporté à son domicile du square de Sussex, et nous sommes heureux de pouvoir dire que le docteur Mellish, qui le soigne, déclare qu'avec des soins attentifs il reviendra bientôt à la santé.

« Nos lecteurs apprendront avec plaisir que notre police, adroite et active comme d'habitude, a déjà découvert l'auteur de cette épouvantable séquestration. »

II

— Je ne sais vraiment pas, continua le bonhomme dans le coin, en ajoutant du soda à son habituel verre de lait, pourquoi cette affaire m'attira dès le début. Elle n'offrait rien d'extrêmement mystérieux : un simple cas de vol ! Mais j'en espérais, j'y sentais, quelque chose de plus subtil, si bien que je pris le train pour Brighton.

La police déclarait tenir une piste. Elle savait à qui la chambre meublée avait été louée. En réservant la chambre une quinzaine de jours auparavant, le locataire s'était inscrit sous le nom d'Edward Skinner.

Vingt-quatre heures après mon arrivée, on apprenait que cet Edward Skinner venait d'être arrêté à Londres, sous l'inculpation d'avoir séquestré M. Francis Morton et de lui avoir volé dix mille livres.

Mais ce qui ajouta soudain un intérêt sensationnel à l'affaire fut ceci : contrairement aux prévisions les plus élémentaires, M. Morton refusait de poursuivre !…

Naturellement, le ministère public, comme on dit en France, poursuivit, lui, et cita M. Morton comme témoin.

Ce gentleman ne gagna donc rien à refuser, mais vous comprenez comme la curiosité du public s'excita !

On se demandait pourquoi M. Morton voulait faire le silence sur toute cette affaire. Était-ce parce que le nom de sa femme avait été prononcé, ou bien se trouvait-il, comme certains l'affirmaient, accablé de terribles menaces ?

Je vous avoue que j'étais assez intrigué quand, le jour de l'audience, je pénétrai dans la salle.

L'accusé était d'un aspect banal : blond, rougeaud, le nez camus, légèrement chauve, il avait, comme M. Morton, l'air d'un brave homme d'affaires de la Cité.

Près du coroner, M. Reginald Pepys, on se montrait une femme très belle et de haute élégance, qui était Mme Morton. La partie féminine du public jasait tout bas sur sa beauté, son grand chapeau et la magnificence de ses bagues.

La police raconta comment on avait découvert M. Morton, dans la chambre de Russel's House, et arrêté M. Skinner à l'hôtel *Langham*, à Londres. L'accusé s'était laissé emmener très tranquillement, mais en protestant de

son innocence et en déclarant que, malgré ses quelques relations d'affaires avec M. Francis Morton, il ne connaissait rien de sa vie privée.

« L'accusé, déclara l'inspecteur Buckle, prétendit ne pas même savoir que M. Francis Morton vécût à Brighton, mais je peux prouver qu'il fut vu en compagnie de M. Morton à neuf heures trente, le matin de la séquestration. »

Contre-interrogé par M. Matthew Quiller, avocat de M. Skinner, l'inspecteur finit par admettre que l'accusé avait seulement dit ignorer que M. Morton fût un résident de Brighton, mais qu'il n'avait jamais nié l'y avoir rencontré.

Les témoins auxquels l'inspecteur faisait allusion étaient deux commerçants de Brighton qui connaissaient M. Morton de vue et l'avaient aperçu le vendredi 17 au matin, se promenant avec l'accusé.

M. Quiller ne posa aucune question aux témoins. On comprit que le prisonnier ne contredisait pas du tout leur affirmation.

L'inspecteur Hactick raconta comment on avait retrouvé enfin l'infortuné M. Morton, après six jours de recherches. Sur certains renseignements donnés par Mme Chapman, la propriétaire de Russel's House, le directeur de la Sûreté de Brighton envoya Hactick et quelques hommes à la maison meublée. La porte de la chambre habitée précédemment par M. Skinner étant fermée, ils l'enfoncèrent. M. Morton s'y trouvait presque sans connaissance dans un fauteuil, ligoté avec plusieurs mètres de corde. Un châle de laine épais entourait sa tête de manière à étouffer tous les cris du pauvre gentleman. Mais l'inspecteur déclara qu'à son avis M. Morton avait dû d'abord absorber quelque stupéfiant et

qu'ensuite, s'éveillant faible et malade dans ses liens, bâillonné, il n'avait pu se faire entendre ni se délier, quoique les cordes eussent été ajustées hâtivement. Le médecin légiste et le docteur Mellish dirent qu'ils avaient trouvé M. Morton sous l'influence certaine d'un anesthésique, et, aussi, terriblement épuisé par le manque de nourriture.

Le premier témoin important fut Mme Chapman, la propriétaire de Russel's House, aux renseignements de laquelle la police devait la découverte de M. Morton :

— L'accusé se présenta chez moi le 1er mars. Il voulait une chambre meublée peu coûteuse. Il la loua à la quinzaine et me prévint qu'il aurait souvent des absences de deux ou trois jours. Il me dit voyager pour une maison de thé. Je lui montrai une chambre au troisième étage, car il ne voulait pas payer plus de douze shillings par semaine. Comme je lui demandais des références, il me glissa trois pièces d'or dans la main et me dit en riant que le paiement d'un mois d'avance suffisait à cet égard. Il ajouta que s'il ne me plaisait pas, après ce laps de temps, j'en serais quitte pour lui donner ses huit jours.

— Vous n'avez pas songé à lui demander le nom de la maison pour laquelle il voyageait ?

— Mon Dieu non ! Il ne présentait pas mal et il m'avait payé un mois d'avance !… Le jour suivant, il apporta ses bagages et prit possession de la chambre. Il me parut travailler beaucoup. Il restait toujours à Brighton le samedi et le dimanche. Le 16, il m'apprit qu'il allait partir à Liverpool pour plusieurs jours. Il dormit à la maison cette nuit-là et s'en alla de bonne heure, le 17, emportant sa valise avec lui.

— À quelle heure partit-il ?

— Je ne peux pas le dire exactement, répondit Mme Chapman avec hésitation. Nous ne sommes pas en « saison » et la chambre de M. Skinner était la seule louée chez moi. L'été et l'automne, j'ai quatre domestiques mais en ce moment je n'en ai qu'une. Il me sembla entendre M. Skinner s'en aller vers neuf heures. Mais environ une heure plus tard, la bonne et moi nous nous trouvions au rez-de-chaussée quand nous entendîmes la porte d'entrée s'ouvrir et se fermer assez violemment, puis un pas dans le hall. « C'est M. Skinner, me dit Mary. – Oui, c'est lui : je le croyais parti depuis une heure, répliquai-je. – Il est sorti à ce moment-là, en effet, dit Mary. Il a même laissé sa chambre à coucher ouverte, si bien que j'ai pu la faire. – Allez voir si c'est lui, Mary. » Elle traversa le hall – mon appartement se trouve au-delà du hall –, monta l'escalier et revint me dire qu'en effet c'était bien M. Skinner. Il était allé droit à sa chambre sans d'ailleurs que Mary le vît, mais un autre gentleman se trouvait avec lui et on les entendait converser dans la chambre.

— Enfin vous ne pouvez dire à quelle heure l'accusé quitta définitivement la maison ?

— Hélas non ! car après cela je sortis et ne revins qu'à midi. Je montai alors au troisième étage et constatai que M. Skinner avait fermé sa porte et emporté la clé, mais comme Mary avait fait la chambre, je ne m'occupai plus de cela.

— Et, naturellement, vous n'entendîtes aucun bruit dans la chambre.

— Aucun, ni ce jour ni les suivants. Mais le jeudi matin, il nous sembla, à Mary et à moi, entendre dans la chambre de singuliers sons. Je pensai d'abord que c'était le volet qui

grinçait contre la vitre, mais en écoutant mieux nous entendîmes le bruit en question se renouveler : c'étaient certainement des gémissements. Terrifiée, j'envoyai Mary chercher la police.

Mary, la servante, confirma la déposition de sa maîtresse :

— Dame ! je crus ben que c'était lui. Je l'ons pas vu, mais j'ons monté à son étage et resté un moment derrière la porte, on entendait de grosses voix dans la chambre, des voix de messieurs !

— Je suppose que vous n'avez pas osé écouter, Mary ? demanda M. Pepys en souriant.

— Oh si, monsieur, répondit Mary innocemment, mais je n'ai pas saisi ce que les gentlemen ils disaient : l'un d'eux parlait fort et semblaient ben se disputer !

— M. Skinner était seul à posséder et la clé de sa chambre et la clé de la porte d'entrée, donc personne n'aurait pu pénétrer dans la maison sans sonner ?

— Oh non, monsieur !

L'affaire s'annonçait mal pour l'accusé. L'accusation, naturellement, était celle-ci : M. Skinner rencontre M. Morton, l'emmène chez lui, l'assaille, le met dans l'impossibilité de se défendre, le drogue, le lie et le bâillonne, et finalement le vole de tout l'argent qu'il possédait, c'est-à-dire, d'après certains documents que les magistrats verraient bientôt, de dix mille livres en billets de banque.

Mais le point très mystérieux de l'affaire, et que le magistrat cherchait à éclaircir discrètement, était celui-ci : Pourquoi donc M. Morton ne poursuivait-il pas cet individu qui, non seulement, l'avait volé, mais avait presque réussi à lui faire endurer une terrible mort ?

M. Morton était trop malade pour déposer personnellement et le docteur Mellish lui avait absolument interdit la fatigue et l'émotion de comparaître en personne devant le tribunal, mais sa déposition avait été prise légalement à son chevet et elle se trouvait entre les mains du magistrat. Les faits qu'elle révélait étaient remarquables et énigmatiques.

M. Pepys commença à lire la déclaration faite sous serment par M. Francis Morton :

« Je me trouvais contraint de payer une grosse somme d'argent à un homme que je ne connaissais pas et que je n'avais jamais vu. Cette affaire concernait ma femme, uniquement. Je n'étais qu'un simple intermédiaire mais il nous sembla qu'il valait mieux, en effet, que ce fut moi qui accomplisse les démarches nécessaires. Elle me laissa ignorer les demandes de l'individu en question aussi longtemps que cela fut possible. Quand elle se décida enfin à me les apprendre, nous pensâmes qu'il valait mieux payer. J'écrivis donc, sous la dictée de ma femme à cet individu, que j'étais prêt à lui remettre dix mille livres au lieu et à la date qu'il désignerait. Je reçus une réponse, portant le timbre de Brighton, qui m'avertissait qu'on m'attendait devant le magasin de draps Furnival, dans la rue de l'Ouest, à neuf heures trente du matin, le 17 mars. On me priait aussi d'apporter les dix mille livres en billets de banque.

« Le 16, ma femme me remit un chèque de dix mille livres que j'allai encaisser à Londres, à la banque Bertson,

dans le Strand. À neuf heures et demie, le lendemain matin, je me trouvai à l'endroit désigné. Un individu portant un pardessus gris, un chapeau melon et une cravate rouge m'aborda en disant mon nom et me demanda de venir jusque chez lui, dans l'avenue du Roi. Je le suivis. Nous n'échangeâmes pas un mot. Il s'arrêta devant une maison qui portait le nom de Russel's House, ouvrit la porte avec une clé qu'il sortit de sa poche et me pria de le suivre dans sa chambre, au troisième étage. Je remarquai qu'aussitôt que nous fûmes dans cette chambre il en verrouilla la porte. Cela ne pouvait m'inquiéter, puisque je n'avais rien de précieux sur moi, sauf les dix mille livres que j'étais prêt à lui remettre. Aucun de nous deux ne parla.

« Je lui donnai les billets, il les plia et, sans un mot, les mit dans son portefeuille. Je me dirigeai ensuite vers la porte. Je posais la main sur le bouton quand je me sentis saisi à la gorge par-derrière et en même temps un mouchoir saturé de chloroforme était appliqué sur mon nez et ma bouche. Je me défendis de mon mieux, mais malgré moi je respirai l'anesthésique et bientôt je perdis conscience.

« Il me semble toutefois me rappeler que l'homme me dit, tandis que je me défendais encore faiblement : "Quel idiot il faut que vous soyez, mon cher monsieur ! Croyez-vous vraiment que j'allais vous laisser tranquillement vous rendre au bureau de police ? Je connais les trucs qu'on emploie vis-à-vis d'un homme qui vend son silence ! On lui remet l'argent et ensuite on le fait arrêter pour chantage. Peut-être bien que c'est la police elle-même qui vous a conseillé de me remettre cette petite somme, mais cette fois-ci le truc est raté. Je peux être à Newhaven à temps pour le bateau de midi. Vous aurez à vous tenir tranquille jusqu'à ce que je sois de l'autre côté du continent, mon ami. D'ailleurs vous ne

souffrirez pas longtemps. À un moment donné, ma propriétaire vous entendra geindre, vous délivrera, et tout sera pour le mieux. Là, maintenant buvez ! Très bien !” Il m’entra de force quelque chose d’amer dans la gorge et bientôt je perdis complètement conscience.

« Quand je revins à moi, j’étais assis dans un fauteuil, ligoté et bâillonné, je n’avais même pas la force de crier, je me sentais affreusement malade et faible. »

M. Reginald Pepys avait achevé de lire et personne dans la grande salle comble et silencieuse ne dit un mot, même tout bas.

Tous les yeux étaient fixés sur la belle dame en robe admirable qui s’épongeait les yeux avec un mouchoir de dentelle.

L’extraordinaire récit fait par la victime même avait porté presque à son comble l’intérêt de l’affaire. Seule la déposition de Mme Morton pouvait encore y ajouter.

Appelée à la barre, elle s’y rendit lentement et gracieusement, mais son visage tourmenté indiquait combien elle avait ressenti les tortures endurées par son mari et aussi l’humiliation de voir leur nom sali par le scandale.

Adroitement questionnée par M. Reginald Pepys, elle dut reconnaître que l’homme en question avait été jadis mêlé à sa vie d’une façon susceptible de jeter le discrédit sur elle et sur ses enfants.

Le récit qu’elle fit en sanglotant dans son beau mouchoir de dentelle fut extrêmement pathétique :

À dix-sept ans, elle avait épousé secrètement un aventurier qui disait s'appeler le comte Armand de la Trémouille, une canaille de bas étage, d'ailleurs, car après lui avoir extorqué deux cents livres de son argent de poche et un certain nombre de bijoux, il l'avait quittée un beau jour en l'avertissant par une lettre qu'il partait en Europe sur le paquebot *Argentina* et qu'il ne reviendrait pas de quelque temps.

La pauvre petite aimait cette brute, puisque, la semaine suivante, quand elle apprit que l'*Argentina* avait fait naufrage et que probablement tous les passagers avaient péri, son chagrin fut vif. Heureusement son père, un opulent usinier de Chicago, ignorait tout de sa coupable histoire ! Quatre ans plus tard, elle le suivait à Londres et elle y épousait M. Francis Morton. Elle menait, depuis six ou sept ans, une vie complètement heureuse, quand, un jour, elle reçut une lettre rédigée à la machine à écrire et signée *Armand de la Trémouille*, lettre qui, après des protestations d'amour sans fin, racontait une émouvante histoire.

Le comte avait souffert des années sur une terre presque déserte où il avait pu aborder lors du naufrage de l'*Argentina*. Parvenu, après de longues privations, à atteindre des rivages plus hospitaliers, il lui avait fallu travailler longtemps pour gagner son passage. Enfin parvenu en Amérique, il avait pu retrouver trace de sa chère femme et il se disait prêt maintenant à lui faire oublier tout le passé et à la serrer dans ses bras.

Ce qui suivit fut conforme à ce que l'on pouvait attendre ! D'une part, une femme assez sotte, et de l'autre un froid coquin. Les résultats ne pouvaient qu'être tout à l'avantage de celui-ci !…

Pendant quelque temps son mari ignora tout.

Elle correspondit avec le comte de la Trémouille. Elle le suppliait, en souvenir du passé, de ne pas essayer de la revoir. Il se laissa d'ailleurs aisément mettre à la raison – grâce à plusieurs gros envois d'argent qu'il reçut par l'intermédiaire de la poste de Brighton !

Enfin, un jour, par hasard, M. Morton trouva une des anciennes lettres du comte de la Trémouille… Mme Morton se jeta aux pieds de son mari et lui avoua tout. M. Francis Morton envisagea l'affaire en *businessman*, froidement, pratiquement. Il aimait beaucoup sa belle et riche femme, il tenait à la garder et le comte de la Trémouille semblait disposé à la laisser tranquille moyennant un dédommagement. Mme Morton, d'autre part, qui avait l'absolue direction de sa fortune, était prête à payer ce qu'il faudrait pour arrêter le scandale. Elle s'imaginait qu'on pouvait la mettre en prison pour bigamie…

M. Francis Morton écrivit donc au comte de la Trémouille que sa femme consentait à lui payer la somme de dix mille livres, à condition qu'il disparût pour toujours. Toute nouvelle demande de sa part, on l'en prévenait, le mènerait devant les tribunaux, quelles que fussent les conséquences. M. Morton ajoutait même que l'affaire se dénouerait sans doute plus mal encore pour le maître chanteur et qu'il n'hésiterait pas, lui, le mari, à défendre à coups de revolver la tranquillité de son foyer – sûr qu'il était d'obtenir, après une exécution de ce genre, la complète indulgence du jury.

Le rendez-vous fut pris, et M. Morton quitta sa demeure à neuf heures du matin, le 17 mars, avec dix mille livres en poche.

Le magistrat et le public avaient suivi anxieusement ces paroles. La sympathie était unanime pour cette belle personne qui avait si courageusement recommencé sa vie après une faute de jeunesse et qui donnait à Brighton l'exemple de toutes les vertus conjugales.

Mais je ne me souviens pas d'avoir vu, dans aucune affaire, éclater une surprise pareille à celle que provoqua soudain une réponse de Mme Morton.

Le président, après avoir écouté son récit, lui demanda :

— Madame, voulez-vous maintenant regarder l'accusé et me dire si vous reconnaissez votre premier mari ?

Elle répondit tranquillement :

— Oh non ! En aucune façon ! Cet homme n'est pas le comte de la Trémouille.

III

En réponse à d'autres questions du magistrat, elle persista à déclarer qu'elle n'avait jamais vu l'accusé.

Peut-être n'avait-il été que l'intermédiaire…

Les lettres en question étaient toutes écrites à la machine, mais signées Armand de la Trémouille et la signature était *absolument identique* à celle des lettres reçues par elle du même individu des années auparavant et qu'elle avait conservées.

— Il ne vous est jamais venu à l'idée, demanda le magistrat avec un sourire, que ces lettres puissent provenir d'un faussaire ?

— Pardon, mais cela est impossible, répliqua-t-elle d'un ton net, car *personne* n'était au courant de mon union avec le comte de la Trémouille. Comment, si loin de l'endroit où a eu lieu ce mariage, aurait-on pu être aussi informé ? En outre, si quelqu'un avait connu le comte assez intimement pour imiter sa signature à s'y méprendre, et pour faire allusion à cent détails connus de nous deux seulement, pourquoi ce quelqu'un aurait-il attendu plus de dix ans avant de pratiquer ce chantage ?

Ce raisonnement était, en effet, très juste !

La première audience s'en tint là. Le docteur Mellish, sur la vive insistance du magistrat, déclara que son patient pourrait venir déposer le surlendemain à condition qu'on ne le gardât pas dans la salle d'audience plus d'une demi-heure.

… Vous vous imaginez aisément quelle fut l'affluence, le surlendemain !

Acteurs, auteurs dramatiques, romanciers, gens de loi, etc., s'étaient battus pour obtenir des places.

Mme Morton était absente quand l'accusé entra, absolument tranquille, et s'assit.

M. Morton, pâle, amaigri et les yeux cernés, appuyé au bras de son médecin, arriva bientôt. On lui donna un fauteuil, et le magistrat, après quelques mots de bienvenue, lui

demanda s'il avait quelque chose à ajouter à sa déposition écrite.

Sur la réponse négative de M. Morton, il ajouta :

— Veuillez regarder l'accusé et me dire si vous reconnaissez la personne qui vous conduisit à la chambre meublée et vous y laissa ligoté et bâillonné.

M. Morton se tourna vers le prisonnier, le regarda, lui fit un petit signe de reconnaissance, et répondit :

— Non, ce n'est certainement pas lui. Je connais ce gentleman, je l'ai rencontré parfois à Brighton et dans la Cité, mais ce n'est pas mon agresseur.

— Vous êtes sûr ? demanda le magistrat, tandis qu'un murmure de stupéfaction courait dans la foule.

— Je jure que ce n'est pas lui, déclara M. Morton.

— Vous jurez que ce n'est pas lui !… Comment donc est l'homme qui vous a attaqué ?

— Grand, mince, basané, brun avec de gros sourcils et une barbe courte, parlant anglais avec un très léger accent étranger.

Le prisonnier, gros, court et rougeaud, ne répondait en aucune façon à ce signalement. L'accusation chancelait…

Elle s'écroula tout à fait quand M. Matthew Quiller, l'avocat de M. Skinner, fit comparaître quatre témoins qui déclarèrent, sous serment, qu'à neuf heures quarante-cinq le matin du 17 mars, l'accusé se trouvait dans le train express de Brighton à Victoria. Cet alibi précis, venant après la dépo-

sition de M. Morton, eut pour résultat la mise en liberté immédiate de M. Edward Skinner.

. . . .

Ici le lecteur est prié d'interrompre sa lecture et de chercher lui-même le coupable.

. . . .

IV

Le bonhomme dans le coin sortit de sa poche sa ficelle qu'il n'avait pas encore tripotée.

Sans doute avait-il déjà raconté ailleurs quelque récit, car elle se trouvait pleine de nœuds. Il se mit tranquillement à en défaire un : cela signifiait que j'allais bientôt connaître le mot de l'affaire.

— Eh bien, que pensez-vous de tout cela ? me demanda-t-il.

— J'hésite. Il me semble que le fond de l'histoire du prétendu M. Armand de la Trémouille peut être vrai. Sans doute, n'ayant pas péri sur l'*Argentina*, a-t-il pu revenir chez lui faire chanter sa première femme et duper tout le monde.

— Ne voyez-vous pas qu'il y a deux points très forts contre cette théorie ? demanda le bonhomme entre ses dents – qu'il joignait à ses longs doigts maigres pour venir à bout d'un nœud rétif.

— Quels points ?… Je ne les vois pas.

— Tout d'abord, si le maître chanteur avait été le comte de la Trémouille revenu à la vie, pourquoi se serait-il contenté de dix mille livres, alors qu'il pouvait exiger beaucoup plus d'une personne qui, après tout, était son épouse légitime, qui est extrêmement riche et qui pouvait lui assurer une forte rente pour le restant de ses jours… Cet aventurier était certainement un séducteur professionnel, un beau gars sachant décider les femmes à tout !

Tous les amis de M. Morton savent que sa femme tient serrés les cordons de sa bourse. Pourtant elle déclara elle-même que lors de son premier mariage elle faisait pour ce la Trémouille les plus gros sacrifices d'argent qu'il lui était possible de faire !… Et puis celui-ci, conscient de son pouvoir, ne se serait pas tenu à distance, il aurait fait en sorte de rencontrer Mme Morton, de lui faire les yeux doux, d'essayer de la reprendre, corps, âme et biens… Rappelez-vous qu'elle avait l'absolue direction de sa fortune !…

Il est même probable qu'elle n'eût pas revu sans émotion cet homme qui avait été son premier amour – d'autant plus que M. Morton, je vous l'ai dit, est tout le contraire d'un don Juan, avec sa figure et son aspect de gros commerçant de la Cité !… Il fût peut-être arrivé pire… En tout cas, Mme Morton se fût trouvée mal défendue contre ce retour du passé… Et puis, pourquoi écrire ces lettres à la machine ?

— Probablement pour une raison sans importance… Peut-être parce que la Trémouille exerçait l'emploi de sténodactylographe ?

— La police ne s'est pas souciée de cela. Mon expérience personnelle me permet d'affirmer que lorsque, dans

des affaires de ce genre, figurent des lettres écrites à la machine, elles sont presque toujours des faux. Il est très facile d'imiter une signature et extrêmement difficile d'imiter une écriture…

— Alors, vous pensez que…

— Ce que vous penserez vous-même en suivant la ligne déductive formée par les points certains de l'affaire :

D'abord, M. Morton disparaît et est retrouvé comme vous le savez. Un homme appelé Skinner est accusé. M. Morton, quoique capable de mettre M. Skinner aussitôt hors de cause, en déclarant, comme il l'a fait ensuite, qu'il ne ressemble même pas à son assaillant, se contente de refuser de poursuivre. Pourquoi ?

— Il était souffrant, tenu dans l'ignorance de ce qui se passait exactement. Ou peut-être voulait-il éviter tout scandale, à cause de ses enfants et de sa femme ?

— Il se portait pourtant assez bien pour refuser de poursuivre et pour déposer par écrit, dans son lit. Il ne pouvait non plus ignorer que le gouvernement poursuivrait directement… Il me semble qu'il a un peu « fait le malade » ! Et puis, comment se fait-il que *personne* ne l'ait vu en compagnie de l'étranger basané ?

— On ne l'a vu qu'en compagnie de M. Skinner.

— Oui, à neuf heures vingt, dans la rue de l'Ouest, ce qui donnait largement le temps à M. Edward Skinner de prendre le train de neuf heures quarante-cinq, après avoir reçu les dix mille livres et donné en échange les clés de Russel's House.

— Impossible !

— Impossible ! protesta le vieil homme en se débattant de plus en plus violemment avec les nœuds de sa cordelette. La police a déclaré que les liens avaient été serrés « hâtivement »… Comme si un véritable bandit n'avait pas pu ficeler mon M. Morton comme un saucisson et d'une façon digne d'exciter l'admiration des détectives !… Tenez, ce fut cet adverbe « hâtivement » qui, dès le début de l'audience, me donna la clé de tout !…

Au contraire, il est extrêmement facile à n'importe qui de s'asseoir dans un fauteuil, de se lier et de se bâillonner d'une façon vraisemblable, mais qui, tout de même, semblera « hâtive » à la police.

— Mais pourquoi un homme dans la position de M. Morton aurait-il joué cette extravagante comédie ?

— Le motif est très simple. Quelle est la « position » de M. Morton ? Il est le mari d'une femme plusieurs fois millionnaire, mais sans son consentement il ne peut obtenir un penny de cette fortune. Elle, après la terrible épreuve de son premier mariage, a évidemment épousé un homme qui n'est pas très séduisant par peur d'être encore exploitée. Elle entretient la maison sur un pied brillant, mais elle ne fournit à son mari que très peu d'argent de poche. Il sent là, près de lui, rageusement, une fortune à laquelle il ne peut toucher, et si les policiers avaient observé d'un peu plus près sa vie privée à Londres, surtout depuis cette affaire, ils auraient sans doute reconnu au brave commerçant des goûts dispendieux et peu avouables…

Un jour, il découvre dans quelque vieux secrétaire la correspondance du « comte Armand de la Trémouille ». Il n'est pas long à voir quel parti il en peut tirer. Il dresse ses plans. Il écrit à la machine une lettre, et il imite la signature.

Le poisson mord à l'hameçon. Le bon mari trouve à la poste restante diverses sommes d'argent. Il recommence. Grâce aux détails que lui fournit l'ancienne correspondance, et auxquels il fait allusion, il sait rendre ses lettres vraisemblables.

Ces succès le rendent audacieux, alors il cherche un complice, un homme adroit et sans scrupules, et trouve M. Edward Skinner. Il se décide à frapper un grand coup.

Le plan est vraiment simple. M. Skinner loue la chambre de Russel's House et étudie les habitudes de la propriétaire et de sa domestique. Puis, pour détourner l'attention de la police vers lui, il fait quelques pas dans la rue de l'Ouest avec M. Morton, lui donne les clés et reçoit l'argent qu'il mettra en lieu sûr. Ensuite il se précipite à la gare, afin d'avoir un alibi.

Pendant ce temps, M. Morton se rend à Russel's House. Grâce aux indications très précises de son complice, il gagne sans encombre la chambre. Il y parle à voix haute, imitant une conversation… et vous savez le reste.

— Mais son état de faiblesse était ensuite très réel.

— Eh ! cela ne fut pas le moins adroit de l'affaire. Après avoir attendu vingt-quatre heures (il savait qu'on ne pouvait venir le chercher là plus tôt), il a lui-même pris une forte dose d'opium ou de chloral. Du *bromidia*, sans doute, cette affreuse et puissante drogue que les pharmaciens ont le tort de vendre sans ordonnance. Peut-être, sur un estomac aussi à jeun, la drogue a-t-elle produit un effet un peu plus violent qu'il ne l'eût souhaité, peut-être a-t-il failli y rester et eut-il juste la chance de pouvoir tout de même gémir assez fort

pour être entendu. On ne sait. En tout cas, cette idée de drogue était des plus heureuses.

… Il continue maintenant à jouer son rôle à merveille. Sous le prétexte que sa femme, quoique incondamnable pour bigamie par la loi anglaise, a tout de même un premier mari vivant, il habite dans un appartement de Londres et ne visite Mme Morton que l'après-midi. Mais bientôt il retournera dans la belle villa de Brighton, et je vous garantis qu'on n'entendra plus jamais parler du comte de la Trémouille !…

Le bonhomme était déjà parti.

Vainement cherchai-je une autre solution à ce que la police appelle encore « le mystère de Brighton ».

LE MYSTÈRE D'ÉDIMBOURG

I

Ce jour-là le bonhomme se tenait dans son coin, silencieux et mélancolique. Il regardait dans le vague et répondit peu à mon salut.

Pour le décider à parler, je lui dis soudain quelle admiration j'avais pour sa façon simple, précise, irréfutable, d'éclaircir des faits qui, jusqu'alors, avaient paru incompréhensibles.

Il sembla s'éveiller un peu, mais continua de se taire.

J'avais près de moi un paquet de livres noués par une ficelle rouge. Je l'ouvris et je fis tomber, comme par hasard, la ficelle sur la table du bonhomme.

Quand je le regardai, après avoir discrètement feuilleté un volume, les longs doigts maigres s'occupaient déjà à accumuler nœud sur nœud au long de la ficelle, et il avait son air ordinaire, humble et ironique.

— Vous souvenez-vous du mystère d'Édimbourg ? demanda-t-il.

— Oui, mais pas dans tous les détails.

— Les voici.

Il s'accouda et commença à me narrer l'affaire.

Exposer un fait nettement, minutieusement, lui plaisait autant que d'en donner la solution, de même qu'il éprouvait certes autant de plaisir à faire des nœuds sur sa ficelle qu'à les défaire.

— Avez-vous été à Édimbourg ? Si oui, vous avez sans doute entendu parler de la Banque Graham, dont le directeur, M. Andrew Graham, est certainement une des plus hautes notabilités de la moderne Athènes.

Il sortit de son portefeuille deux photographies et les plaça devant moi.

— La première, dit-il, est celle de M. Henry Graham, le fils aîné de la maison, un jeune Écossais, typique, comme vous voyez, et celle-ci vous montre M. David Graham, le plus jeune.

Je vis un jeune visage triste et délicat, aux traits irréguliers, aux yeux anormalement saillants et larges.

— Il était vilainement déformé, commenta le bonhomme et, comme tel, un objet de pitié et même de répugnance. On racontait aussi que son esprit était loin d'être sain.

L'existence du pauvre être manquait vraiment de gaieté. Il avait perdu sa mère tout enfant et son père semblait avoir une invincible antipathie pour lui. Tout le monde connaissait la situation presque misérable de M. David Graham dans la maison familiale – et aussi l'immense affection qu'avait pour lui sa tante et marraine, Lady Donaldson, une sœur de M. Graham. Cette bonne dame tenait de son mari, le regretté Sir George Donaldson, le grand dessinateur, une fortune considérable. Elle était assez excentrique et venait de stupé-

fier toute sa famille – de rigides presbytériens – en annonçant son intention d'embrasser la religion catholique romaine et de se retirer au couvent de Sainte-Augustine, à Newton Abbot, dans le Devonshire.

Elle avait tous les droits sur la fortune que son mari lui avait léguée et aurait même pu la donner au couvent. Mais telle n'était pas son intention. Je vous ai dit combien elle aimait son filleul et neveu contrefait, David. Or son idée fixe était de ne pas se retirer du monde avant d'avoir marié le pauvre jeune homme. Cette idée semblait à tout son entourage une excentricité de plus.

Il se trouva que David Graham, laid, contrefait et à moitié toqué comme il était, se mit à adorer désespérément la magnifique Miss Edith Crawford, fille d'un médecin décédé. Cette jeune personne ayant mal accueilli cette flamme, David Graham en devint de plus en plus morose. Il dépérissait. Il ne mangeait plus et restait des journées entières sans parler.

Lady Donaldson résolut alors de décider coûte que coûte Miss Crawford à épouser son malheureux neveu.

Le 2 octobre, à un dîner de famille donné par M. Graham dans sa belle maison de Charlotte Square, Lady Donaldson annonça que, de son vivant, dès à présent, elle donnait à son neveu David Graham, en or, obligations, actions et billets de banque, la somme de cent mille livres et aussi ses magnifiques diamants, valant cinquante mille livres et qui seraient portés par la femme de David.

Keith Mac Finlay, l'avoué bien connu, reçut ordre, dès le lendemain, de préparer l'acte. La bonne tante promit d'y ajouter sa signature le jour du mariage de son filleul. La se-

maine suivante, le *Scotsman* contenait le paragraphe ci-dessous :

« On assistera prochainement à la célébration du mariage de David, fils cadet d'Andrew Graham esq., de Charlotte Square, à Édimbourg, et Edith-Lillian, fille unique de feu le docteur Canneth Crawford, de Prince's Gardens. »

Les commentaires sur ce mariage ne furent pas très favorables aux deux familles qu'il concernait. La race écossaise n'est pas particulièrement sentimentale, mais cette union ressemblait tellement à un marché que l'esprit chevaleresque du pays se hérissait. Les trois personnes en cause se disaient, naturellement, des plus heureuses. David Graham paraissait transformé. Il était gai, gentil, affectueux, et semblait même avoir recouvré toute sa raison dans ce bonheur immense et imprévu. Miss Edith Crawford préparait son trousseau et parlait des diamants avec ses amies. Quant à Lady Donaldson, elle attendait impatiemment la célébration du mariage – le plus cher désir de son cœur ! – pour se retirer du monde.

L'acte de donation était prêt et la signature finale y serait apposée le jour du mariage, c'est-à-dire le 7 novembre.

Lady Donaldson vint alors passer quelques jours dans la maison de son frère. M. Graham donna un grand bal le 23 octobre et Lady Donaldson insista pour que la future femme de David y portât les magnifiques diamants qui devaient bientôt être à elle.

Ils étaient en vérité superbes et convenaient merveilleusement à la hautaine beauté de Miss Crawford. Le bal fut un

grand succès : la ville ne cessa d'en parler toute la journée suivante.

… Or Édimbourg, en dépliant les journaux du lendemain soir, apprit avec horreur et stupéfaction qu'on avait trouvé Lady Donaldson assassinée dans sa chambre, le matin, et que les diamants avaient disparu !

Mais la belle petite cité n'en avait pas fini avec les nouvelles sensationnelles !

Quelques jours plus tard, les gazettes annonçaient une imminente arrestation qui étonnerait tout le monde.

Le soir on apprenait que cette sensationnelle arrestation était celle de Miss Edith Crawford, accusée de meurtre et de vol.

On l'avait arrêtée à Londres, à l'hôtel *Midland*, et conduite à Édimbourg.

II

Quand Edith Crawford parut devant les tribunaux, protestant de son innocence et défendue par James Fenwick, l'un des plus grands avocats de l'Écosse, l'opinion du public était complètement contre elle.

Il n'y avait qu'une infime minorité pour s'étonner qu'une jeune fille née et élevée dans le meilleur des milieux pût avoir conçu et exécuté un crime si affreux.

Car le grand public, toujours emballé et illogique comme un enfant, disait que puisque Miss Crawford avait accepté

d'épouser un arriéré, un contrefait, à cause des cent mille livres qu'il possédait, elle pouvait aussi bien avoir assassiné et volé une vieille femme pour cinquante mille livres de bijoux, c'est-à-dire pour une jolie fortune et qui ne s'accompagnait pas, celle-là, d'un mari infirme.

Et puis, peut-être la grande sympathie qui s'était élevée pour David Graham dans l'esprit public causait-elle ces préventions vis-à-vis de l'accusée. Le pauvre garçon perdait par ce meurtre la personne qui l'aimait le plus au monde – peut-être la seule personne qui l'aimât ! – et il perdait aussi l'opulence que Lady Donaldson voulait lui donner.

L'acte de donation n'avait pas été signé et la grande fortune de la vieille dame, au lieu d'enrichir son neveu favori, allait revenir – puisqu'elle n'avait pas fait de testament – à ses héritiers légaux. Et pour comble d'infortune, David Graham voyait accuser de cet horrible crime la jeune fille qu'il adorait !…

L'affaire m'intéressa énormément, poursuivit le vieil homme, et je m'empressai de partir pour Édimbourg afin de voir de près les acteurs de cet horrible drame. Je réussis à m'assurer une bonne place et j'étais déjà confortablement assis quand l'accusée fit son entrée. Elle était très convenablement vêtue de noir et son maintien sembla parfait. M. James Fenwick, son éminent avocat, lui serra les mains chaudement et je pus l'entendre lui dire des paroles de réconfort.

Le procès dura six jours pleins pendant lesquels plus de quarante témoins parlèrent. Les plus intéressants furent certainement les deux médecins, la femme de chambre Blanche, le bijoutier Campbel et David Graham.

Les deux médecins parlèrent peu. La pauvre Lady Donaldson avait été trouvée étranglée : un mouchoir de soie lui enserrait étroitement le cou. D'autre part, à l'autopsie, une lésion au cœur avait été constatée, une lésion que la terreur peut suffire à produire chez un être âgé et nerveux.

Ensuite, Blanche, la femme de confiance de Lady Donaldson, parut à la barre :

« Le soir du 23, avant le bal, j'aidai Miss Crawford à ajuster la tiare de diamants sur ses cheveux et ma maîtresse lui mit elle-même les deux colliers : il y avait aussi d'admirables broches, des bracelets et des boucles d'oreilles.

« À quatre heures du matin, le bal terminé, Miss Crawford rapporta les bijoux dans la chambre de ma maîtresse qui était déjà dans son lit, et j'avais éteint l'électricité car j'étais sur le point de monter me coucher aussi. Une seule bougie se trouvait dans la chambre, près du lit. Miss Crawford enleva tous les diamants et demanda à Lady Donaldson la clé du coffre-fort pour les y remettre. Ma maîtresse lui donna la clé et me dit : "Montez donc vous coucher, Blanche, vous devez être affreusement fatiguée." Je ne me fis pas prier, car je pouvais à peine me tenir debout. Je souhaitai une bonne nuit à ma maîtresse et aussi à Miss Crawford, qui était occupée à mettre les bijoux dans le coffre-fort. Comme je sortais de la chambre, j'entendis Lady Donaldson dire : "Avez-vous tout bien rangé, ma chérie ?" et Miss Crawford répondre : "Oui, tout est en ordre." »

En réponse à une question de l'avocat, M. James Fenwick, Blanche dit que Lady Donaldson portait toujours la clé de son coffre-fort à un ruban attaché autour de son cou et

qu'elle ne s'était pas départie de cette habitude pendant les jours qui avaient précédé sa mort.

« Le soir du lendemain 24, continua-t-elle, Lady Donaldson paraissait encore fatiguée, elle monta dans sa chambre aussitôt après dîner, tandis que toute la famille restait dans la salle à manger. Elle mit une robe de chambre et s'assit dans un fauteuil avec un livre. Elle me dit qu'elle se sentait étrangement nerveuse et mal à l'aise, et cela sans raison.

« Pourtant, elle n'accepta pas mon offre de rester avec elle… Je crus utile d'avertir M. David Graham que sa marraine ne semblait pas en très bonne santé. Elle aimait tant M. David ! Cela la rendait toujours heureuse de l'avoir près d'elle. Je me rendis ensuite dans ma chambre. À huit heures et demie, M. David Graham vint me dire : "Votre maîtresse ne me paraît pas bien ce soir, allez donc dans une heure écouter à sa porte, et, si elle n'est pas encore couchée, j'irai lui tenir compagnie."

« À environ dix heures, je fis ce que M. David m'avait conseillé et j'écoutai à la porte. Je n'entendis rien, la chambre était silencieuse. Pensant que ma maîtresse dormait, je remontai chez moi. Le matin, à huit heures, en apportant le thé dans la chambre, je vis Lady Donaldson étendue sur le plancher, sa pauvre chère figure violette et convulsée… Je me mis à crier, et les autres domestiques accoururent… Alors M. Graham envoya chercher le médecin et la police. »

La pauvre femme de chambre déposait avec beaucoup d'émotion. Sir James Fenwick lui posa quelques questions, mais elle n'avait plus grand-chose à dire.

— Quand vous avez écouté à la porte, à dix heures, avez-vous essayé de l'ouvrir ?

— Oui, mais elle était fermée.

— Lady Donaldson fermait-elle d'ordinaire sa chambre à coucher le soir ?

— Presque toujours.

— Bien. Et le lendemain matin, quand vous avez apporté le thé ?…

— La porte était ouverte, je suis entrée directement.

— Vous en êtes absolument certaine ?

— Je le jure !

Après cela, nous apprîmes par divers témoins que Miss Crawford était venue à Charlotte Square, à l'heure du thé, dans l'après-midi du 24 et qu'elle avait annoncé à tout le monde son intention d'aller par le train de nuit à Londres pour y faire quelques achats. MM. Henry et David Graham essayèrent vainement de la garder à dîner. Elle aurait pu prendre le train de neuf heures six à la gare de Calédonie. Elle refusa, objectant qu'elle préférait partir de la gare de Waverley, plus proche de son logis.

Mais les témoins déclarèrent avoir vu l'accusée près de Charlotte Square beaucoup plus tard dans la soirée. Elle portait un sac qui semblait lourd et se dirigeait vers la gare de Calédonie !

… Le moment le plus émouvant fut celui où, le second jour, David Graham, hagard, les vêtements en désordre, l'air malade, comparut à la barre.

Un murmure de sympathie passa dans l'audience à sa vue, car il était une deuxième et peut-être plus pitoyable victime de la tragédie de Charlotte Square.

Il raconta ainsi son dernier entretien avec Lady Donaldson :

— Blanche vint me dire qu'elle semblait fatiguée et anxieuse. Je montai donc pour bavarder avec elle. Bientôt elle s'égaya et…

À cet instant l'infortuné jeune homme hésita visiblement et il ne put continuer que grâce à un effort.

— … et elle parla de mon mariage, et de la donation qu'elle allait me faire. Elle dit que les diamants seraient pour ma femme et après cela pour ma fille, si j'en avais une. Elle se plaignit aussi que Mac Finlay eût préparé un acte aussi compliqué et elle ajouta que c'était grand dommage que ces cent mille livres n'aient pu simplement passer de ses mains dans les miennes sans tant d'histoires. Je restai à causer avec elle environ une demi-heure. Alors, comme elle semblait disposée à se coucher, je la quittai, mais je dis à la femme de chambre de venir écouter à la porte une heure plus tard.

Le coroner se leva. Un grand silence s'étendit sur l'assemblée : on aurait dit que la question qui allait être posée voltigeait déjà dans l'air, et que chaque oreille en avait entendu les mots avant qu'ils fussent prononcés.

— Vous avez été fiancé à Miss Crawford, n'est-ce pas ?

On devina plutôt qu'on n'entendit l'imperceptible « oui » qui échappa des lèvres livides de David Graham.

— À la suite de quelles circonstances cet engagement fut-il rompu ?

Sir James Fenwick se levait pour protester, mais David Graham avait déjà dit :

— Je ne puis répondre à cette question.

— Je la poserai alors sous une forme différente, dit le coroner, sous une forme qui la fera accepter et de vous et de mon savant ami Sir James Fenwick : *Avez-vous ou n'avez-vous pas reçu, le 27 octobre, une lettre de l'accusée dans laquelle elle se dégageait de sa promesse de mariage ?*

Cette fois encore, David Graham ne voulut pas parler et certainement il ne donna aucune réponse perceptible, mais tout le monde lut, dans la contenance désolée et les grands yeux pleins de douleur, le sinistre « oui » que n'avaient pas prononcé les lèvres tremblantes.

III

Les quelques sympathies conservées jusqu'alors par la jeune fille dans une partie du public furent certainement refroidies par cette déposition de M. David Graham.

Qu'Edith Crawford fut coupable ou non de meurtre, la brutale simplicité avec laquelle elle avait accepté un fiancé infirme mais riche pour le « balancer » ensuite, lorsqu'il était

devenu pauvre, ne pouvait que lui valoir l'animosité unanime !

C'était M. Graham aîné qui avait mis la police au courant de la lettre de rupture. Cette information avait aussitôt dirigé les recherches vers Miss Crawford et les preuves ne devaient pas tarder.

… Ce fut encore une déposition sensationnelle que celle de M. Campbel, bijoutier de la rue Pitt.

Il déclara que le 25 octobre une dame était venue dans son magasin lui offrir, en achat, une paire de boucles d'oreilles. Ses affaires ayant mal marché depuis quelque temps, il refusa quoique le prix demandé fût extraordinairement bas, en comparaison de la beauté des pierres. Ce fut même à cause du désir manifesté par cette dame de vendre à tout prix qu'il l'avait regardée avec une attention spéciale. Il était prêt à jurer que l'accusée et la dame qui avait voulu lui vendre des boucles d'oreilles ne faisaient qu'une seule et même personne.

À ce moment, l'accusée parut à tous absolument destinée à finir sur la potence !… Elle seule resta calme.

Depuis deux jours, de nombreux témoins déclaraient que le vieux docteur Crawford, en mourant, avait laissé sa fille sans le sou, et que celle-ci, orpheline, avait été élevée par ses tantes pour devenir gouvernante. Personne ne lui avait jamais connu de boucles d'oreilles en diamant !

L'accusation semblait avoir là une base extrêmement solide, mais Sir James Fenwick, qui, pendant tout le jour, avait

semblé se désintéresser de l'audience, se leva, et je vis de suite qu'il allait combattre sérieusement.

Exceptionnellement grand et maigre, le nez pareil à un bec, il est vraiment impressionnant quand il entreprend un témoin.

Et il entreprit celui-là fortement, je vous assure ! En une minute, le petit bijoutier, tout à l'heure si solennellement pénétré de son importance, « n'existait plus ».

— M. Campbel a-t-il inscrit sur ses livres quelque note relative à la visite de cette dame, le jour même de cette visite ?

— Non.

— Le lendemain ?… le surlendemain ?

— Non.

— A-t-il quelques moyens spéciaux de désigner le jour où cette visite eut lieu ?

— Non… mais…

— Quels documents peut-il produire au sujet de cette visite ?

M. Campbel n'en offrit aucun !

En fait, après environ vingt minutes de contre-interrogatoire, il dut reconnaître n'avoir accordé, après tout, que peu d'attention à cette dame, et que certainement cette visite ne lui avait nullement fait penser au meurtre de Lady Donaldson, mais qu'ensuite, ayant lu dans les journaux

l'arrestation d'une jeune fille, son employé et lui s'étaient rappelés qu'une personne leur avait offert d'acheter de belles boucles d'oreilles un jour qui *devait* être le lendemain du meurtre.

Des murmures coururent dans l'assemblée. L'avocat avait complètement réussi à discréditer cette déposition. M. Campbel quitta la salle déconcerté et rouge de colère. Sir James Fenwick se rassit, pareil, comme le fit remarquer gaiement un journaliste, à « un vautour décharné attendant une nouvelle proie ».

Celle-ci se présenta en la personne de M. Macdarlane, l'employé de M. Campbel, qui avait fait à la police la même déclaration que son patron.

Le pauvre homme arrivait nullement préparé aux pièges de l'avocat, et il y tomba la tête la première. Il s'empêtra dans ses souvenirs incertains, balbutia, et il quitta la barre sans avoir du tout pu indiquer à quelle date la dame aux boucles d'oreilles s'était présentée au magasin.

— À moi, continua le bonhomme dans le coin, l'adroit contre-interrogatoire de Sir James Fenwick me semblait très à côté de la question. M. Campbel et son clerc étaient prêts à jurer que la dame aux boucles d'oreilles et l'accusée ne faisaient qu'une. Leur incertitude au sujet de la date, la façon embarrassée dont ils avaient répondu aux questions sarcastiques de l'avocat, ne changeaient rien à la conviction qu'ils avaient tout d'abord exprimée. À ce moment, je compris tout le plan de la défense !

Quand M. Macdarlane, cette seconde victime de la causticité de l'éminent avocat, quitta la barre, je pouvais lire,

claire comme dans un livre, toute l'histoire de ce crime. Je voyais les recherches et les erreurs commencées par la police et continuées par le coroner.

Sir James Fenwick plaçait un doigt sur chacune, démolissant, comme un enfant qui souffle sur un château de cartes, tout l'échafaudage établi par l'accusation.

En ce qui concerne les dépositions de MM. Campbel et Macdarlane, la défense produisit différents témoins qui déclarèrent que le 25, le lendemain du meurtre, l'accusée se trouvait à Londres, et que, le jour précédent, la boutique de M. Campbel se trouvait fermée avant l'heure approximative à laquelle Lady Donaldson avait été assassinée.

Certainement, le bijoutier et son employé avaient vu quelque autre dame ! Leur imagination aidant, cette dame quelconque était devenue l'accusée ! Sir James Fenwick sut faire remarquer cela avec autant de logique que d'esprit…

Puis vint la grande question de temps. M. David Graham avait été le dernier à voir Lady Donaldson vivante : il lui parlait encore à *huit heures trente du soir*. Or deux porteurs de la gare de Calédonie vinrent affirmer que Miss Crawford se trouvait dans une voiture de première classe au train de *neuf heures six*, quelques minutes avant le départ.

Est-il concevable, donc, arguait Sir James Fenwick, que dans l'espace d'*une demi-heure* l'accusée – une jeune fille ! – ait pu :

1°) Pénétrer secrètement dans la maison à une heure où toute la famille et toute la domesticité étaient encore debout, et cela sans attirer l'attention de personne ?

2°) Étrangler Lady Donaldson ?

3°) Forcer le coffre-fort, prendre la fuite avec les bijoux, se rendre à pied – on l'a rencontrée ! – à la gare, qui est fort éloignée, et s'installer dans un compartiment ?

Même un homme, même un bandit expérimenté, n'eût pu faire cela.

— Quant à l'engagement rompu, conclut l'éminent avocat en souriant, on peut y voir un certain manque de cœur, mais le manque de cœur n'est pas, aux yeux de la loi, un crime. D'ailleurs, à l'instant où l'accusée avait écrit cette lettre, elle ignorait absolument la tragédie d'Édimbourg. Elle se trouvait, en effet, à Londres et les journaux de la capitale racontaient très brièvement le crime. L'accusée les avait à peine parcourus, très occupée qu'elle était à faire des achats. Elle ne savait rien de la nouvelle situation de David Graham.

Cette rupture d'engagement ne prouvait en aucune façon que Miss Crawford eût tué Lady Donaldson et volé les bijoux.

— Il m'est impossible, continua le bonhomme dans le coin, de vous donner une idée, même approximative, de l'éloquence de l'avocat. Chacun se sentait peu à peu convaincu qu'il n'y avait absolument aucune preuve contre l'accusée.

Après quarante minutes de délibération, le jury revint avec un verdict d'acquittement « faute de preuve ».

… Certainement, en l'esprit de beaucoup, la conviction demeura que Miss Crawford s'était parfaitement débarrassée de Lady Donaldson pour lui prendre les diamants et que,

malgré les contradictions du solennel petit bijoutier, elle était fort bien venue lui offrir d'acheter certains de ces diamants.

Mais il n'y avait de cela aucune preuve nette, certaine. Le bénéfice du doute lui revenait.

. . . .

Ici le lecteur est prié de se recueillir et d'essayer de solutionner cette énigme.

. . . .

IV

Le bonhomme se tut quelques instants. Je ne le harcelai pas avec les questions que j'avais tant envie de lui poser.

Mais bientôt je le vis qui commençait, comme d'habitude, à dénouer les nœuds compliqués qu'il avait accumulés sur sa chère ficelle pendant le récit.

— Je penche fort pour la culpabilité d'Edith Crawford, commençai-je, mais elle n'a pas, selon moi, commis cette horrible action elle-même. Quelqu'un, dans la maison de Charlotte Square, a pu être son ou sa complice et tuer Lady Donaldson tandis que Miss Crawford attendait les bijoux dehors.

« M. David Graham quitte sa marraine à huit heures et demie du soir. Si le complice est un des domestiques de la maison, il – ou elle – a largement le temps nécessaire pour

l'assassinat et le vol et Edith Crawford peut prendre le train à neuf heures six à la gare de Calédonie.

— Qui donc, selon vous, demanda le bonhomme en inclinant de côté sa drôle de petite tête d'oiseau déplumé, qui donc a proposé des boucles d'oreilles à M. Campbel ?

— Edith Crawford, naturellement, répliquai-je, le bijoutier et l'employé l'ont tous deux reconnue.

— Quand essaya-t-elle de vendre les boucles d'oreilles ?

— Ah ! voilà ce qui me stupéfie ! Le 25 elle était à Londres, et certainement elle ne serait pas revenue « laver » ces bijoux à Édimbourg où cette opération comportait beaucoup plus de risques ! D'autre part, le jour de son départ pour Londres, Lady Donaldson vivait encore. Alors ?

Le bonhomme sourit et répliqua sur un ton d'impertinente vanité :

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait que Lady Donaldson ait été vivante ?

— Mais cela fait… cela fait tout !

— Croyez-vous ?… Vraiment mon enseignement ne semble pas avoir beaucoup amélioré votre façon de raisonner ! Vous déduisez aussi mal que la police !… Lady Donaldson a été volée et tuée, et vous en concluez aussitôt qu'elle fut volée et tuée par la même personne.

— Mais…

— Il n'y a pas de mais. Voyez comme tout cela est simple : Miss Edith Crawford porte les diamants une nuit, puis elle les retire dans la chambre de Lady Donaldson. Rap-

pelez-vous les paroles que prête à celle-ci la femme de chambre : « Avez-vous bien tout rangé, ma chérie ? » Qu'est-ce que cela signifiait ? Que Lady Donaldson ne pouvait pas voir si Miss Edith Crawford remettait vraiment les diamants dans le coffre-fort. Elle ne *pouvait pas* le voir, puisqu'elle posait cette question.

— Alors vous prétendez…

— Je ne prétends pas, j'établis des faits indéniables. Miss Edith Crawford, qui voulait voler les bijoux, choisit là une excellente occasion. Pourquoi aurait-elle attendu ? Lady Donaldson était couchée et Blanche, qui s'en allait, lui tournait le dos.

Le lendemain, c'est-à-dire le 25, elle propose sans succès une paire de boucles d'oreilles à M. Campbel. Elle se décide alors à aller à Londres, où l'opération sera plus facile. La police ne s'est pas assez occupée de ses faits et gestes pendant ce séjour en notre capitale. On s'est borné à présenter aux grands bijoutiers de Londres sa photographie et à demander : « Cette dame est-elle venue vous proposer des diamants ? » Eh bien, quoique je ne possède pas les puissants moyens d'investigation de Scotland Yard, mon humble et rapide enquête m'a appris que le 27 octobre, trois jours avant son arrestation, Miss Crawford passa en Belgique et revint à Londres dans la même journée. Les diamants de Lady Donaldson, dessertis, furent certainement l'objet d'une vente où vendeur et acheteur trouvèrent leur compte ! D'ailleurs, ce renseignement n'était *pas nécessaire* pour tout comprendre, loin de là ! Il a confirmé mes déductions, voilà tout. Et Miss Edith eût pu tout aussi bien bazarder les bijoux à Londres !

— Mais alors quel est l'assassin et quel mobile le guida ?

— Ce fut un meurtre brutal et audacieux, souvenez-vous. Eh bien, cherchez donc celui qui, sans être le voleur, avait pourtant le plus violent motif de protéger ce voleur et qui ne pouvait en aucune façon être un complice ?… Pensez à une singulière nature, infirme physiquement et moralement – vous savez comme ces natures-là *ressentent* tout intensément… mille fois plus intensément que les gens ordinaires !… Croyez-vous qu'un homme assez malheureux pour avoir une telle nature hésiterait un instant devant un crime, même le plus audacieux, pour sauver un être adoré ?…

Je ne prétends pas que David Graham ait eu l'intention d'assassiner Lady Donaldson. Certes non !

Blanche lui dit que celle-ci semblait étrangement bouleversée. Il monte dans sa chambre. Elle vient de découvrir le vol et suspecte naturellement Edith Crawford, rassemble divers indices, et, vite en fureur comme toutes les personnes un peu excentriques, elle parle de poursuites, de scandale, de prison…

Et lui, affolé, la saisit à la gorge… Je crois que l'infirme voulait, dans sa naïveté de malade, simplement *effrayer* sa tante. Il serra trop… Et sa stupeur dut être atroce quand il s'aperçut qu'il l'avait tuée… D'ailleurs, cela est encore sans importance.

Rappelez-vous aussi que l'assassin est entré dans une maison pleine de monde et en est sorti comme par miracle. Personne ne l'a vu, personne ne l'a entendu !

Qui donc ferma et rouvrit la porte de Lady Donaldson ? Qui donc commit le crime ? Quelqu'un qui, étant de la maison, n'avait ni à entrer ni à sortir, et qui ne laissa nulle trace, quelqu'un qu'on ne pouvait soupçonner, quelqu'un qui tua

sans la plus légère préméditation et même sans motif, car sa tante n'eût certainement pas porté plainte…

Il tua sa vieille tante qu'il adorait, pour Edith Crawford.

Et dites-moi si ce meurtre ne vous semble pas aussi héroïque qu'horrible ?

Et le voyez-vous, le malheureux, maintenant, privé des deux seuls êtres qu'il aimait : 1°) ayant tué l'un ; 2°) lâchement quitté par l'autre, une voleuse !…

LE MYSTÈRE DE DUBLIN

I

— J'ai toujours trouvé prodigieusement intéressante cette histoire de testament apocryphe !… Regardez ces photographies : voici le vieux Brooks, le millionnaire Brooks, comme on l'appelait, et voilà ses deux fils, Percival et Murray, dit le bonhomme dans le coin, ce matin-là.

« Ce fut un cas curieux. Personnellement, je ne m'étonne pas que la police ait tant bafouillé !… Si un seul membre de cet estimable corps était aussi intelligent que l'auteur de ce faux testament, il y aurait bien peu de crimes impunis en notre pays !… Et ce serait dommage, car de quoi causerions-nous, en déjeunant ?

— C'est pour cela que j'essaye toujours de vous persuader d'accorder à notre pauvre police ignorante le bénéfice de votre coup d'œil et de votre sagacité, dis-je poliment.

— Elle y trouverait grand bénéfice, répondit-il avec calme. Mais je suis un amateur trop délicat ! Le crime ne m'intéresse que quand il ressemble à un jeu d'échecs et que tous les mouvements savants et compliqués des pièces tendent vers un seul but : mettre en échec la police du pays. Confessez que dans le meurtre de Dublin cette intéressante police fut complètement ridicule.

— En effet.

— Le public aussi, d'ailleurs. Il y eut même en cette affaire non seulement un crime, mais deux crimes qui déroutèrent également les recherches : le meurtre de Patrick Wethered, l'avoué, et le testament apocryphe du millionnaire Brooks.

… Rares sont les millionnaires en Irlande ! Rien d'étonnant donc que le vieux Brooks y ait été célèbre, puisque sa maison de commerce valait environ deux millions de livres.

Son fils cadet, Murray, un homme de brillante éducation et de manières extrêmement raffinées, était le préféré de son père et le « chouchou » de la société de Dublin. Beau garçon, danseur splendide, cavalier parfait, remarquable à tous égards, il représentait un parti superbe. Plus d'une demeure aristocratique recherchait en lui et l'homme élégant et le fils favori du millionnaire.

Naturellement, la plus grande partie de la fortune personnelle du vieillard et de la maison devait, selon l'usage anglais, revenir à Percival Brooks, le fils aîné. Lui aussi était beau garçon, davantage même que son frère, et lui aussi montait à cheval, dansait et parlait bien, mais depuis des années les mères de famille ne fondaient plus d'espoir sur lui… La liaison du jeune homme avec Maisie Fortescue, une personne extrêmement séduisante mais d'antécédents douteux et qui avait étonné les music-halls de Londres et de Dublin avec ses danses extravagantes, était trop connue et trop ancienne pour ne pas décourager les mamans.

Pourtant on doutait fort que Percival Brooks épousât jamais Maisie Fortescue. Le vieux Brooks n'était pas commode et Percival se serait mal trouvé d'introduire dans la famille une épouse de ce genre. Les choses en étaient là

quand, avec grande consternation, la société de Dublin apprit un jour – le 1er décembre – que le vieux Brooks venait de mourir chez lui après quelques heures de maladie. Le pauvre homme avait activement travaillé ce jour-là comme tous les autres. On parlait d'une attaque d'apoplexie.

Les journaux du 2 décembre n'eurent pas à annoncer que cette regrettable nouvelle ! En effet, le jour même où mourait le millionnaire irlandais, M. Patrick Wethered, son vieil avoué, était assassiné dans Phœnix Park, à cinq heures de l'après-midi, à l'instant où il retournait chez lui, arrivant de chez son client.

M. Patrick Wethered était extrêmement connu et aimé : sa mort tragique consterna Dublin. Le pauvre vieillard, assommé par un terrible coup de canne sur la nuque, avait été ensuite volé.

Ni son argent, ni sa montre, ni son portefeuille ne furent retrouvés. Pourtant, en quittant son domicile, à deux heures, ce même après-midi, il les avait sur lui.

Dublin n'avait pas encore épuisé toutes les émotions que cette semaine lui réservait. Dès le magnifique enterrement du vieux M. Brooks, on ouvrit son testament et cette nouvelle stupéfiante se répandit dans la ville : toute la fortune, et aussi la maison de commerce, allaient à Percival Brooks, le fils aîné ! Le plus jeune, Murray, qui avait consacré les meilleures années de sa vie à être pour son père un ami et un compagnon, tandis que Percival courait les danseuses et les courses, Murray, le favori du vieux millionnaire, n'avait qu'une misérable rente de trois cents livres par an et aucune part dans la maison !

Certes, quelque chose, que le public et la société de Dublin cherchèrent à deviner, était certainement survenu dans le castel des Brooks !

Les mères et les rougissantes jeunes filles se demandaient déjà comment éviter le jeune Murray Brooks qui, après avoir été un superbe parti, devenait ainsi un fiancé impossible.

Tout cela aboutit à un gigantesque scandale, de quoi alimenter pendant des mois les bavardages de tous les salons de Dublin…

En effet, on annonça bientôt que M. Murray Brooks venait de déposer une action judiciaire tendant à ce qu'un testament fait par son père, en 1891, fût déclaré seul valable. Il soutenait que le plus récent, écrit le jour même de la mort de son père, celui qui établissait son frère comme héritier presque universel, était apocryphe !

II

Les faits qui peu à peu parvinrent à la connaissance du public étaient assez confus.

Les amis de M. Brooks n'avaient pas compris que le vieillard eût laissé relativement sans ressources, ou presque, celui de ses fils qu'il préférait. Percival avait toujours été « une épine dans la chair » du vieux commerçant. Les courses, le jeu, les théâtres, les music-halls, constituaient pour le brave commerçant des péchés mortels que son fils commettait quotidiennement.

Toute la domesticité se rappelait les nombreuses et violentes querelles qui s'étaient élevées à ce sujet entre le père et le fils.

Bien des gens affirmaient hautement que M. Brooks aurait plutôt légué son argent à des institutions charitables que de risquer de le laisser aller à des étoiles de music-halls. Mais que ne disait-on pas !

L'affaire vint devant les tribunaux au printemps.

À ce moment, Percival Brooks avait « acheté une conduite » : plus de courses, plus de jeu, presque plus de coulisses. Il dirigeait la grande maison de commerce de son père avec beaucoup d'énergie et d'intelligence.

Murray, on le comprendra aisément, n'habitait pas dans la vieille maison familiale. Il avait pris pension chez M. Wilson Hibbert, l'ex-associé de ce pauvre M. Patrick Wethered, l'avoué assassiné : c'étaient d'aimables gens qui vivaient dans un gracieux cottage faubourien. Tout de même, le malheureux Murray ressentait avec amertume le changement. Après avoir vécu dans un somptueux castel, il est pénible d'habiter une petite chambre, fût-elle poétique, et de s'asseoir à une humble table.

On critiquait assez vivement M. Percival Brooks qui, malgré ses cent mille livres de revenus annuels, s'en tenait à la lettre stricte du testament de son père et ne payait à Murray que ses pauvres trois cents livres annuelles : les miettes d'un somptueux festin !

L'issue de ce procès fut donc attendue avec le plus grand intérêt.

Sur ces entrefaites, la police, qui tout d'abord avait été très loquace au sujet du meurtre de M. Patrick Wethered, soudain se mit, énigmatiquement, à se taire. Cette réticence provoqua un malaise dans l'esprit public.

Bientôt l'*Irish Times* publia le paragraphe suivant :

« Nous apprenons de source certaine que l'horrible meurtre de notre concitoyen M. Wethered ne restera vraisemblablement pas impuni. La police essaye en vain de cacher qu'elle suit une piste aussi importante que sensationnelle et que sans doute une arrestation extrêmement imprévue aura lieu dans la salle même du tribunal, au cours d'un procès imminent. »

— Vous pensez si on s'entassa dans la salle, le jour de ce procès !

Moi-même je m'étais rendu à Dublin et je parvins à m'assurer une place convenable. J'examinai avec attention les deux frères Brooks, deux beaux garçons, en deuil, et qui s'efforçaient de paraître élégamment indifférents.

M. Percival avait pour avocat M. Henry Oranmore, une des lumières du barreau irlandais, et M. Murray était assisté par le fils de M. Wilson Hibbert, un jeune avocat de grand talent.

Le testament dont le frère cadet réclamait l'exécution datait de 1891. Il avait été fait par M. Brooks au cours d'une très grave maladie. Or, par ce testament, déposé à cette époque entre les mains de MM. Wethered et Hibbert, avoués du décédé, M. Brooks divisait sa fortune personnelle *également* entre ses deux fils, mais il donnait sa maison de com-

merce à son cadet. Celui-ci devant d'ailleurs, à ce propos, faire une rente de deux mille livres par an à son frère.

Vous voyez que M. Murray Brooks avait plutôt intérêt à faire annuler le second testament !…

M. Walter Hibbert prit la parole : il saurait prouver, déclara-t-il, que le testament du 1er décembre 1900 ne pouvait, en aucune façon, avoir été fait par M. Brooks, car il se trouvait en contradiction absolue avec les intentions bien connues de celui-ci, et que si M. Brooks avait fait, le jour en question, un nouveau testament, en tout cas cet écrit n'était pas celui que produisait M. Percival Brooks. Ce testament-là *était un faux du commencement à la fin*. Divers témoins viendraient donner des preuves irréfutables de tout cela.

M. Henry Oranmore répondit avec une courtoise fermeté qu'il serait établi par d'autres témoignages que M. Brooks avait certainement fait un testament le jour en question et que les intentions qui avaient pu être autrefois les siennes s'étaient aussi certainement trouvées modifiées. Il suffisait pour s'en convaincre de lire le testament produit par M. Percival Brooks et qui avait été trouvé sous l'oreiller de son père après la mort de celui-ci. Ce testament, dûment signé par le testataire et divers témoins, était indiscutablement légal.

Le premier témoin à comparaître fut John O'Neill, intendant de la famille Brooks depuis trente ans.

« J'étais en train de ranger la vaisselle du déjeuner quand j'entendis la voix de mon maître dans le cabinet de travail voisin. Mon Dieu, qu'il était donc en colère ! J'entendis des mots comme « misérable, honte, menteur » et encore trois ou quatre autres que je ne saurais répéter. Tout

d'abord, je ne m'en souciai pas, ayant depuis longtemps l'habitude d'entendre mon pauvre cher maître se quereller avec M. Percival. Je descendis à l'office emportant une partie de la vaisselle et des couverts. Je m'étais à peine mis à nettoyer l'argenterie quand la sonnette du cabinet de travail résonna violemment et j'entendis la voix de M. Percival qui me criait : "Vite, John, votre maître n'est pas bien. Faites prévenir le docteur Mulligan et montez m'aider."

« J'envoyai un des grooms chercher le docteur, continua John très impressionné, et je montai voir M. Brooks. Je le trouvai étendu sur le parquet du cabinet de travail, la tête reposant dans les bras de M. Percival. "Mon père vient de tomber sans connaissance, dit mon jeune maître, qui était très pâle et bouleversé, aidez-moi à le porter dans sa chambre avant l'arrivée du docteur Mulligan."

« Bientôt M. Brooks fut dans son lit et le docteur arriva. Quand je le reconduisis, celui-ci me prévint que la fin n'était pas éloignée. Mon pauvre maître, quelques minutes après, m'ordonna d'envoyer chercher M. Wethered, son avoué. "Je n'ai que quelques heures à vivre, John, me dit-il, il y a quelque chose de cassé dans mon cœur, le docteur me l'a dit. Un homme ne devrait pas se marier et avoir des enfants, car tôt ou tard ils lui brisent le cœur." J'étais bouleversé, je ne pouvais parler. J'envoyai aussitôt un mot à M. Wethered, qui arriva exactement à trois heures de l'après-midi. Je fis aussi avertir M. Murray, qui était à la maison de commerce. L'avoué était depuis une heure avec mon maître quand, soudain, il ouvrit la porte et m'appela. Il me dit que M. Brooks désirait qu'un des autres domestiques et moi nous servions de témoins et signions un papier qui se trouvait sur la table, près de son lit. Je fis venir Pat Mooney, le valet de pied. Alors M. Wethered me donna la plume, me dit de signer

comme témoin et dit la même chose à Pat. Ensuite on nous pria de nous retirer. »

John était présent, le lendemain, quand les employés des pompes funèbres trouvèrent un papier sous l'oreiller. Il reconnut le papier comme étant celui qu'il avait signé la veille et le remit à M. Percival.

En réponse à une question de M. Walter Hibbert, John répéta avec force qu'il avait pris le papier des mains de l'employé des pompes funèbres et qu'il l'avait porté aussitôt à M. Percival dans la chambre de celui-ci.

— Je lui remis le papier, il le regarda rapidement et sembla très étonné, mais il ne fit aucune observation.

— Comment avez-vous pu reconnaître et comment pouvez-vous affirmer que ce papier était bien celui que votre maître et vous-même aviez signé la veille ? demanda M. Hibbert au milieu d'un grand silence.

J'observais très attentivement la figure du témoin.

— Dame, cela me parut tout à fait le même papier ! répondit-il.

— Avez-vous lu ce qu'il y avait d'écrit ?

— Non, monsieur, certainement non !

— Et la veille ?

— Non plus, monsieur, je n'avais vu que la signature de mon maître.

— Alors, c'est seulement l'aspect extérieur du papier qui a créé en vous cette opinion ?

— Oui, cela m'a paru absolument le même papier.

— Vous voyez, continua mon interlocuteur en se penchant avec animation par-dessus l'étroite table de marbre, la thèse de l'avocat de Murray était celle-ci : Le testament fait par le vieux Brooks et placé par lui-même sous son oreiller avait été détruit par Percival et remplacé par un autre, apocryphe, celui-là.

Bien entendu, cet autre testament attribuait tous les millions paternels à Percival. Une accusation vraiment audacieuse et terrible contre ce gentleman qui, en dépit de ses nombreux défauts, occupait une place si importante dans la haute société irlandaise !

L'assistance n'en revenait pas d'entendre de telles choses. Aux commentaires qui se murmurèrent autour de moi, je pus juger que le public ne partageait pas l'opinion de M. Murray Brooks.

Mais M. Walter Hibbert tenait encore quelque chose de sensationnel en réserve. Il fit montrer au témoin le testament produit par M. Percival Brooks et demanda s'il le reconnaissait.

— Certainement, monsieur, dit John sans la moindre hésitation, c'est celui que le croque-mort trouva sous l'oreiller de mon pauvre maître et que j'ai porté aussitôt à M. Percival.

— Maintenant, voulez-vous nous dire si c'est bien là votre signature ?

John regarda en hésitant, et dit : « Excusez-moi, monsieur. » Il sortit de sa poche une paire de lunettes qu'il ajusta soigneusement sur son nez, puis il examina le document à nouveau.

Les sourcils froncés, il répondit :

— Cela n'a pas l'air de mon écriture, monsieur, ou plutôt cela a l'air de mon écriture, mais ce n'est pas du tout mon écriture.

À ce moment, la physionomie de M. Percival Brooks me révéla tous les événements de cette affaire, la maladie de M. Brooks, le testament et même l'assassinat de M. Patrick Wethered !…

Ce qui me stupéfia, ce fut qu'aucun des savants avocats n'aperçut ce que je voyais si clairement et que tous deux continuèrent à discourir, à arguer, à contre-interroger pendant près d'une semaine, jusqu'à ce que l'on parvînt à cette conclusion inévitable, à savoir que le testament était un faux, un faux évident, grossier, idiot, puisque John O'Neill et Pat Mooney, les deux témoins, reniaient absolument leur prétendue signature.

Le seul morceau de calligraphie réussi par le faussaire était la signature du vieux M. Brooks.

L'avoué, M. Wethered, voyant que celui-ci agonisait, avait employé pour le testament une de ces feuilles imprimées que l'on trouve chez tous les papetiers. Cela avait certainement beaucoup aidé le faussaire.

M. Percival Brooks protestait de toutes ses forces contre l'accusation véhémente portée contre lui.

Oui, l'intendant lui avait apporté le document en question le lendemain de la mort de son père. Oui, en y jetant un coup d'œil, il avait été très surpris de se trouver de cette façon en présence du testament de son père, mais sa surprise n'avait pas d'autre cause, car depuis longtemps il connaissait les intentions paternelles. Seulement il croyait que le mourant avait confié son testament aux soins de M. Wethered.

— Je n'ai pas examiné minutieusement les signatures, conclut-il d'une voix forte et calme. Vous comprenez aisément que je ne pensais guère qu'il pût s'agir d'un faux ! D'autre part, la signature de mon père, si elle n'est pas la sienne – opinion à laquelle je suis loin de me rallier –, est en tout cas merveilleusement imitée. Quant aux signatures des deux autres témoins, je ne les avais jamais vues auparavant !… Je portai le testament à MM. Barkston et Maud, avoués, et ils m'assurèrent qu'il était parfaitement en règle.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas confié aux avoués de votre père ?

— Pour la raison très simple qu'à l'instant où ce testament me parvint, je venais de lire que M. Patrick Wethered avait été assassiné la veille… Et M. Hibbert, son associé, ne m'était pas personnellement connu.

Des experts en écriture furent ensuite entendus, pour la forme, au sujet de la signature du défunt.

La conclusion n'était pas douteuse : le testament de décembre 1900 fut annulé et celui de 1891 reprit toute sa vigueur.

Aussitôt après l'audience, un détective arrêta M. Percival Brooks pour crime de faux et usage de faux…

III

Il comparut deux jours après, l'air parfaitement tranquille, dédaigneux même, en homme conscient de son innocence et qui se fie à la justice comme si elle ne se trompait jamais.

Le fils du millionnaire, possesseur lui-même d'une fortune encore considérable, grâce au premier testament, avait vraiment une belle allure à la barre, ce mémorable jour de mai 1901.

On en revint naturellement aux derniers moments de M. Brooks et au testament trouvé sous son oreiller. Selon l'accusation, ce testament se trouvait si nettement en faveur de l'accusé que seul le bénéficiaire de ce faux avait pu le faire !

Un peu pâle et un pli de colère entre ses grands yeux irlandais, M. Percival Brooks écouta sans mot dire.

Son avocat était froid comme un concombre. Avez-vous jamais vu M. Oranmore ? C'est un personnage digne de Dickens. Sa grosse face de curé toute rasée, son nez retroussé, ses petits yeux et ses immenses mains pas toujours très propres ont souvent tenté les caricaturistes.

Il apparut bientôt que sa défense s'appuierait sur deux points.

Le premier était la question de temps : John O'Neill, contre-interrogé par lui, déclara sans hésitation avoir remis le testament à M. Percival Brooks à onze heures du matin.

Aussitôt, l'éminent avocat fit comparaître les avoués dans les mains desquels l'accusé avait déposé le testament.

M. Barkston, l'avoué bien connu de la rue du Roi, déclara positivement que M. Percival Brooks se trouvait dans son bureau à midi moins un quart. Son associé, M. Maud, et deux de leurs clercs firent la même déposition.

M. Oranmore, avec grande logique, plaida alors qu'il était impossible *qu'en trois quarts d'heure* M. Percival Brooks ait pu aller chez un papetier acheter une formule de testament, imiter l'écriture de M. Wethered, la signature de son père, celles de John O'Neill et de Pat Mooney, et faire le trajet qui, à lui seul, demande bien vingt minutes.

Un faux de cette importance exige non seulement une grande préparation, mais beaucoup de temps pour son exécution. Même le faussaire professionnel le plus entraîné eût été incapable d'accomplir ce qu'on reprochait à M. Percival Brooks.

Pourtant le juge restait indécis. L'adroit avocat avait ébranlé, mais non détruit, sa croyance en la culpabilité du prisonnier.

Il restait un autre point, le plus frappant, celui que M. Oranmore, avec l'habileté d'un auteur dramatique, avait réservé pour la chute du rideau.

Il demanda la comparution de Mary Sullivan, une des femmes de chambre du castel de la famille Brooks.

Elle était venue dans la chambre de son maître, le 1er décembre, porter de l'eau chaude que le garde-malade avait demandée. Au moment où elle allait frapper à la porte, M. Wethered l'ouvrait pour sortir. Mary s'arrêta, son plateau dans les mains, et elle entendit nettement M. Wethered dire à haute voix, en se retournant vers le lit : « Maintenant, ne vous agitez pas, ne soyez pas anxieux, tout va bien, votre testament est dans ma poche et parfaitement en règle. Sans votre volonté, aucun mot ne peut y être changé. »

Témoignage frappant !… Mais, tout de même, cette femme de chambre rapportait les paroles dites à un mort par un autre mort !

Certes, s'il n'y en avait pas eu d'autres, la déposition de Mary Sullivan aurait compté pour peu – mais il y avait eu déjà celle de M. Barkston, et il y eut celle du docteur Mulligan.

Ce médecin était âgé, d'un caractère irréprochable, et à la tête de sa profession à Dublin. Son témoignage corrobora celui de Mary Sullivan :

« Je me suis rendu chez M. Brooks, le 1er décembre à quatre heures et demie. Son avoué venait de le quitter. Quoique extrêmement faible, il était calme et possédait toute sa connaissance. Je diagnostiquai aisément une grave lésion du cœur : la mort ne devait pas tarder. Il me dit : “Je suis bien tranquille, maintenant, docteur, j'ai fait mon testament ; *M. Wethered l'a dans sa poche*, et il est à l'abri de ce…” Les mots moururent sur ses lèvres. Il entrait dans le coma. Je ne crois même pas qu'il ait ensuite reconnu ses fils. »

IV

— Vous voyez, conclut le bonhomme, que l'accusation s'écroulait. M. Oranmore ne lui laissait pas un seul appui : le testament était un faux, oui ; un faux en faveur de M. Percival Brooks, oui. Mais non seulement rien ne *prouvait* que celui-ci fût au courant de ce faux et qu'il y eût collaboré, mais rien ne permettait même de le *soupçonner* ! Le témoignage du docteur Mulligan et de Mary Sullivan était irréfutable. Ces deux témoins affirmaient que le testament du vieux Brooks était dans la poche de M. Wethered qui sort du castel à quatre heures un quart, et qu'on trouve mort dans Phœnix Park vers cinq heures.

M. Percival Brooks, lui, n'est pas sorti une seconde pendant l'après-midi et la soirée (différents témoins secondaires auxquels je n'ai pas fait allusion l'avaient établi). Aucun moyen n'avait pu lui mettre dans les mains le testament authentique.

Puisque le testament était apocryphe, où se trouvait l'autre, le vrai, celui que M. Wethered portait dans sa poche ?

. . . .

Ici le lecteur est prié de se recueillir et de chercher le mot de cette énigme judiciaire.

. . . .

— Volé, naturellement, par les assassins, dis-je. Sans doute l'ont-ils tout bonnement détruit, car il ne pouvait leur être d'aucune utilité.

— Alors, vous croyez qu'il n'y avait là qu'une simple coïncidence ? Moi, j'y vois autre chose. Écoutez bien, continua le bonhomme en défaisant les nœuds de sa chère ficelle, fébrilement, car il en avait accumulé une si grande quantité pendant le récit qu'elle ne formait plus qu'une petite boule. Représentez-vous ce vieillard multimillionnaire et ses deux fils : l'un qui est son favori et l'autre avec qui il se dispute continuellement. Un jour, voici encore une querelle mais plus violente qu'aucune des précédentes, si bien que le père est atteint d'une soudaine et terrible lésion au cœur. Avant de mourir, il fait un nouveau testament, mais ce testament tel qu'on le produit n'est qu'un faux. Et tout le monde, police et public, en concluent aussitôt que M. Percival Brooks ne peut pas ne pas être le faussaire puisqu'il bénéficie de ce faux !

— Cherchez à qui le crime profite est un de vos axiomes, répétai-je.

— Que voulez-vous dire ?

— Que M. Percival Brooks héritait de deux millions de livres.

— À ce moment, oui, mais il y avait eu un premier testament et le second, l'apocryphe, était si grossièrement exécuté, les signatures y étaient de si évidentes imitations qu'il devait certainement apparaître tôt ou tard comme un faux. Cela ne vous a-t-il pas frappée ?

— Si, mais…

— Il n'y a pas de mais. Tout cela, dès le début, me fut aussi clair que le jour. La querelle qui brisa le cœur du vieillard n'était pas une querelle, il eut simplement un accès de

fureur en présence de M. Percival, mais *à propos de son second fils*, en qui il croyait tant !

M. Percival Brooks n'avait jamais déçu le vieillard : ses fautes étaient connues de tous et il ne s'en cachait pas. Murray, lui, menait une vie tranquille, cajolait et adulait son père, mais, comme beaucoup d'hypocrites, il finit par être démasqué. Qui sait quelle honteuse affaire, quelle grosse faute contre l'honneur, soudain révélée au vieux Brooks, lui apprit la vie en partie double menée depuis longtemps par son fils préféré et lui valut cette crise de colère dont il mourut ?

Peut-être, depuis un certain temps, savait-il déjà, dans une certaine mesure, à quoi s'en tenir, sur la moralité et la sincérité de Murray et apprit-il seulement le 1er décembre quelque chose qui porta son indignation à son comble.

J'opine certainement en faveur de cette dernière supposition…

Murray devait savoir, à n'en pas douter, qu'il aurait juste de quoi vivre après la mort de son père. Il apprend l'attaque de celui-ci et que M. Wethered vient d'être appelé à son chevet. Pour quoi faire ? un testament, cela va sans dire, et tout en faveur de Percival !…

Il n'hésite pas. Il attend ce pauvre M. Wethered dans Phœnix Park, un endroit exquis mais très peu fréquenté et que l'on doit forcément traverser pour aller du castel chez l'avoué. Il le tue d'un coup de canne plombée sur la nuque et le dépouille de son argent et de ses bijoux pour faire croire à une agression banale.

Le voici en possession du vrai testament. Va-t-il brûler ce papier ? Non ! car diverses personnes peuvent en con-

naître l'existence (ainsi d'ailleurs que l'expérience l'a montré !). Donc un testament doit être découvert après la mort du vieillard.

Que va-t-il faire ? Il se sent incapable d'exécuter un faux vraisemblable. Il lui faudrait pour cela des mois d'exercice. Il se contente donc de recopier, sans y changer un mot, le testament fait quelques heures plus tôt. Il transforme le document authentique en un *faux* grossier.

Le reste alla tout seul, car si la conception de ce crime supposait de merveilleuses facultés, son exécution était aisée. Le criminel avait plusieurs heures devant lui. Glisser, la nuit, ce papier sous l'oreiller du mort était tout simple. Vous connaissez la fin.

— Et qu'advint-il de M. Percival Brooks ?

— Il fut acquitté. Quant à Murray, son crime ne lui porta pas chance. Deux mois après ce procès il mourut, ayant oublié de faire son testament. Son frère rentra en possession de l'héritage complet. Le jugement du bon Dieu semble quelquefois donner, par ironie, une prompte leçon à la justice des hommes ! conclut le bonhomme, qui ricanait.

Et il me dit : « Au revoir ! » avec bien moins de déférence que d'ordinaire – comme si, lui, le vieux maniaque, il avait été le bon Dieu !

LE MEURTRE DE BIRMINGHAM

I

Ce déjeuner-là, je causais avec le bonhomme des appointements des avocats et des avoués.

Avec une mémoire prodigieuse, il me citait certains cas qui avaient procuré aux gens de loi des bénéfices absolument inouïs.

— Hélas, depuis quelques années, ces mines d'or semblent en baisse, ajouta-t-il. Le Klondike s'épuise ! Pourtant la plupart des affaires sont encore d'un bon rapport pour ceux qui s'en occupent. Tenez, le cas Brockelsby ! Je vous assure que beaucoup d'argent fut dépensé à propos de cette bulle de savon, avant qu'elle n'éclatât d'une façon aussi imprévue.

— Je me souviens ! les billets de banque ont dû danser, en effet, avant l'événement terrible qui termina la querelle.

— Nul avocat de bonne réputation n'aurait consenti à plaider cette affaire. Mais maître Timothée Beddingfield, de Birmingham, est un gentleman qui eut… mettons… des malheurs ! Il appartient encore au barreau, mais vraiment je ne crois pas qu'il doive être encore bien utile dans un procès.

Après tout, il n'est que juste de dire que nos vieilles baronnies ont des histoires si embrouillées et des archives si

extraordinaires qu'une réclamation vaut toujours la peine d'être lancée – on ne sait jamais si elle n'est pas juste !

On s'est d'abord tordu de rire devant les prétentions de Robert Ingram de Genneville aux titre et baronnie de Genneville.

Pourtant, ce n'était pas une cause perdue d'avance !…

Cela parut un peu comme un conte de fées, cette réclamation basée sur la prétendue validité d'un document vieux de quatre cents ans. Car c'est il y a quatre siècles qu'un brave baron, plus musclé qu'intelligent, fut un jour extrêmement embarrassé.

Voici pourquoi : sa femme venait de lui donner deux jumeaux et il arriva que, par une étourderie inconcevable, les femmes de chambre, très occupées à soigner la mère, placèrent les deux enfants dans le même berceau et qu'ensuite personne, pas même la mère, ne put dire lequel était apparu le premier en ce monde.

Après des années de réflexion, le baron de Genneville, se sentant près du tombeau, eut recours, pour résoudre la difficulté, à son roi.

En effet, lequel des deux jumeaux était l'aîné ? Impossible de le savoir. Impossible, par conséquent, de désigner celui qui hériterait du titre et de l'argent[14].

Avec l'assentiment du roi, le baron de Genneville dressa un acte suivant lequel ses deux fils partageraient ses titres et

---

[14] Rappelons que le droit d'aînesse existe en Angleterre.

revenus après sa mort, mais selon lequel aussi le premier enfant mâle né de l'un ou de l'autre serait le seul et définitif héritier du tout.

Ce document ajoutait que si, dans le futur, un lord de Genneville avait deux jumeaux et que chacun de ceux-ci possédât des droits à être considéré comme l'aîné, la succession serait soumise à la même règle.

Par la suite, un lord de Genneville fut créé comte de Brockelsby par un roi de la dynastie des Stuarts, mais pendant quatre siècles cette extraordinaire clause de testament n'eut pas lieu d'être appliquée, les comtesses de Brockelsby ne montrant aucune prédilection pour les jumeaux.

Mais en 1878, la châtelaine de Brockelsby donna deux fils à son mari. Cette fois, les jumeaux ne se trouvèrent pas mélangés : l'un d'eux fut nommé vicomte Tirlemont[15] et considéré comme l'aîné, c'est-à-dire l'héritier, et l'autre, né deux heures plus tard, devint ce brillant officier bien connu de la société anglaise, Robert Ingram de Genneville.

Ce fut certainement un mauvais jour pour ce dernier que celui où il prêta l'oreille aux conseils de Timothée Beddingfield.

De génération en génération, les Beddingfield étaient avoués des comtes de Brockelsby, mais Timothée, à la suite de certaines « irrégularités », avait perdu la confiance de son

---

[15] Je n'essaierai pas d'expliquer ici le protocole suivi en Angleterre pour la répartition des titres et des noms dans les familles nobles. Rien de plus archaïque et compliqué.

client, le dernier comte. Il avait toujours son étude à Birmingham et connaissait toutes les traditions de la vieille famille – notamment l'histoire que je vous ai contée.

Fut-il poussé par un sentiment de vengeance ou simplement voulut-il se faire de la réclame, ou encore croyait-il au succès de la tentative, je l'ignore. En tout cas, il conseilla à Robert Ingram de Genneville (qui avait plus de dettes et des goûts plus dispendieux que ne peut se le permettre un cadet de famille) de réclamer, à la mort de son père, le partage du titre et des revenus de l'ancienne baronnie de Genneville. Cette réclamation s'appuyait sur les documents du XVe siècle.

Les prétentions de Robert de Genneville étaient évidemment inconcevables puisque la plus grande partie de la petite ville d'Edgbaston est bâtie sur des terrains qui appartenaient jadis à la vieille baronnie ! Mais ce pouvait être un radeau sur un océan de dettes et de difficultés et Beddingfield n'eut pas grand mal à décider Robert à lancer une action judiciaire aussitôt.

L'attitude du jeune comte de Brockelsby fut celle d'un homme absolument sûr de sa situation légale : il avait en sa possession et le document et le titre nobiliaire. C'était à son adversaire à le forcer à produire l'un et à partager l'autre.

Robert reçut alors le conseil de se marier, afin – rappelez-vous la vieille ordonnance royale ! – d'avoir, si possible, le premier héritier mâle de la génération suivante, puisque le jeune comte était lui-même célibataire.

Ses amis lui trouvèrent une fiancée convenable en la personne de Miss Mabel Brandon, fille d'un riche manufactu-

rier de Birmingham, et le mariage fut fixé au jeudi 15 septembre.

Le 13, Robert de Genneville arriva à Birmingham et descendit à l'hôtel *Bruce*, dans la rue Nelson. Tout était prêt pour la noce.

Mais le 14, à huit heures du matin, *on le découvrit assassiné dans sa chambre à coucher !…*

Ce dénouement horrible du procès de Genneville provoqua le plus intense émoi parmi les amis et relations des deux adversaires. Les employés de l'hôtel *Bruce* éprouvèrent de réelles difficultés à repousser la foule qui, avide de détails, encombrait le hall.

D'ailleurs, si ces détails étaient épouvantables, ils étaient peu nombreux : les cris de la femme de chambre, qui venait d'entrer dans la chambre de Robert, à huit heures du matin, avaient attiré les autres domestiques, puis le manager et son secrétaire. Bientôt, la police arrivait… On aurait dit que le jeune homme avait été victime d'un meurtrier maniaque, tant on s'était acharné sur son corps : la tête et le corps avaient subi les coups innombrables et extrêmement violents de quelque canne pesante ou peut-être d'un tisonnier.

On se demandait quelle haine atroce avait causé un pareil acharnement ! Il serait impossible de décrire l'aspect effroyable et de la chambre et du cadavre, tels que la police et le médecin légiste les trouvèrent.

L'assassinat datait de la veille au soir. En effet, la victime portait un habit de soirée et toutes les lampes électriques de la chambre brûlaient encore. Le vol était le motif de l'assassinat, car les tiroirs des armoires, les valises et les

sacs à main avaient été bouleversés. On retrouva par terre un portefeuille déchiré qui contenait seulement quelques lettres adressées à Robert de Genneville.

Le comte de Brockelsby, prévenu par télégraphe, arriva aussitôt du château de Brockelsby, qui se trouve à environ sept milles de Birmingham. Cet horrible assassinat parut l'impressionner très vivement, et il promit à la police une grosse récompense si elle découvrait l'assassin.

II

Le comte de Brockelsby, dans la salle de l'enquête, attirait vivement l'attention. Le deuil sévère de ses vêtements contrastait avec son teint rougeaud et ses cheveux clairs.

Il avait déjà accompli le terrible devoir de reconnaître le cadavre de son frère, devoir non seulement pénible, mais extrêmement difficile à cause de toutes les blessures de la face et du corps. Heureusement, les vêtements et quelques bijoux, notamment une bague-cachet, n'avaient pas tenté l'assassin, et ce fut surtout grâce à eux que le comte de Brockelsby put identifier le corps.

Les divers employés de l'hôtel déposèrent quant à la découverte du corps, et le médecin légiste donna son opinion sur la cause évidente du décès : la victime avait été frappée à la nuque avec un gros bâton ou avec un tisonnier, et l'assassin avait ensuite assouvi son aveugle fureur sur le corps en le martyrisant d'une façon qui, vraisemblablement, était celle d'un fou.

Le comte de Brockelsby comparut alors, et le coroner lui demanda quand il avait vu, pour la dernière fois, son frère vivant.

— La veille de sa mort, il vint à Birmingham par un train du matin, et moi je m'y rendis à cheval, de Brockelsby, spécialement pour le voir. J'arrivai à l'hôtel à onze heures, et restai avec lui environ une heure.

— C'est la dernière fois que vous avez vu votre frère ?

— Oui ! répondit Lord de Brockelsby.

Il hésita quelques secondes, puis il se décida soudain à ajouter :

— Je restai tout le jour en ville et ne retournai à Brockelsby que tard dans la soirée. En effet, j'avais des affaires urgentes. Comme d'ordinaire, je descendis au *Grand Hôtel*, et y dînai avec des amis.

— À quelle heure êtes-vous retourné au château de Brockelsby ?

— À environ onze heures du soir.

— Je crois, dit le coroner, après une pause légère, durant laquelle l'attention de toute la salle ne quitta pas le jeune gentleman, je crois ne pas me tromper en disant qu'il y avait un malencontreux désaccord entre votre frère et vous ?

— En effet, cette divergence existait.

Le coroner prit encore un temps, puis demanda :

— Si la réclamation du décédé relative au titre et aux revenus de Genneville avait été acceptée par les tribunaux, une

grande importance aurait été attachée, n'est-ce pas, à son mariage qui devait avoir lieu le 15 ?

— Certainement.

— Dois-je comprendre que votre frère et vous, vous vous êtes séparés en termes amicaux après votre entrevue ?

— Il n'y avait aucune inimitié entre nous.

— Quel fut le sujet de votre entretien ?

— Mon frère, abusé par les erreurs ou par l'optimisme exagéré de son avoué, était parti en procès contre moi en se basant sur un vieux document de famille qu'il n'avait jamais vu. Il me sembla plus convenable et plus amical de le laisser juger lui-même de la valeur de ce document. Je ne doutais pas qu'après en avoir pris connaissance, il serait convaincu de la futilité de sa réclamation. Voici pourquoi je résolus d'avoir une entrevue avec lui à ce sujet plutôt que de m'en remettre, comme c'eût été plus correct, à l'intermédiaire de nos avoués respectifs. Cette entrevue fut très simple : je me bornai à lui soumettre le document en question.

Le jeune comte de Brockelsby avait donné ces détails d'une voix tranquille, et avec une digne simplicité de manières. Pourtant, le coroner lui demanda presque sévèrement :

— Vous vous êtes séparés bons amis ?

— En ce qui me concerne, je n'hésite pas à déclarer que oui.

— Mais lui ? insista le coroner.

— Je crois qu'il était ennuyé d'avoir été si mal conseillé…

— Et plus tard, dans la journée, vous n'avez pas tenté de le revoir pour dissiper complètement ce qui pouvait rester du malentendu ?

— Vous me demandez, en somme, si j'ai revu mon frère ce même jour ; ma réponse est simplement : *non !*

— Et vous ne pouvez fournir aucun renseignement susceptible de dissiper le mystère qui entoure la mort de Robert de Genneville ?

— Hélas ! non.

Le magistrat semblait étonné et pensif : visiblement il fut sur le point de pousser davantage le témoin sur ce sujet. On sentait qu'un motif secret avait dirigé cette partie de son interrogatoire.

On se demandait donc avec la plus vive curiosité ce que les prochains témoignages allaient amener.

Le comte de Brockelsby vint s'asseoir à côté de son conseil, Sir Marmaduke Ingersoll. Tout d'abord il écouta distraitement les dépositions du caissier et du portier de l'hôtel *Bruce*, mais bientôt certaines assertions de ces témoins parurent le stupéfier… Son jeune visage pâlit, se contracta…

M. Tremlett, le caissier de l'hôtel, déclara que M. Robert de Genneville était arrivé à l'hôtel le 13 au matin. On lui avait donné la chambre qu'il avait coutume d'occuper, le n° 21. Il s'y rendit aussitôt et on lui monta son déjeuner. À onze heures, le comte de Brockelsby rendit visite à son frère et resta avec lui jusqu'à environ midi. L'après-midi, le défunt

sortit et revint dîner en compagnie d'un gentleman que le caissier connaissait de vue, M. Timothée Beddingfield, l'avoué. Ces messieurs dînèrent dans la grande salle à manger et s'en furent ensuite dans la chambre de M. de Genneville, pour le café et les cigares.

« Je ne pourrais pas dire exactement à quelle heure M. Beddingfield s'en alla, mais il me semble bien l'avoir vu dans le hall à environ neuf heures quinze. Il portait un pardessus jaune ouvert sur son habit de soirée et un chapeau haut de forme à bord remarquablement large.

« À ce moment, le hall se trouvait encombré. Il y avait là plusieurs familles américaines qui absorbaient toute l'attention de notre personnel et je ne peux être très précis sur l'heure à laquelle je crois avoir vu partir M. Beddingfield, quoique je sois absolument sûr que ce fut lui qui dîna et passa la soirée avec M. Ingram de Genneville. Je le connais parfaitement de vue. À partir de dix heures, ma journée est finie et c'est le portier de nuit qui prend ma place dans le hall. »

La déposition de M. Tremlett fut renforcée par un valet de chambre et par le portier de jour. Ils avaient tous vu la victime arriver à sept heures en compagnie d'un monsieur et leur description de celui-ci désignait nettement M. Timothée Beddingfield, que, d'ailleurs, ils ne connaissaient pas.

À ce moment, le président du jury demanda pourquoi M. Timothée Beddingfield n'était pas parmi les témoins. On lui répondit que ce gentleman avait quitté Birmingham et qu'il serait de retour incessamment. Le coroner allait proposer un ajournement de l'affaire jusqu'au retour de M. Beddingfield, mais sur la demande instante de la police, il

consentit à entendre la déposition de Peter Tyrell, le portier de nuit de l'hôtel *Bruce*.

— C'était la première fois que je travaillais à l'hôtel *Bruce*. Précédemment j'étais portier de nuit à l'hôtel *Bright*, à Wolverhampton. Cette première nuit, comme je venais d'entrer en fonctions, à dix heures du soir, un gentleman entra et me demanda M. Robert de Genneville ; je répondis que je croyais qu'il était à l'hôtel et que j'allais envoyer voir ; le gentleman dit : « Ne vous dérangez pas, je connais sa chambre : le n° 21, n'est-ce pas ? » Et il y monta sans attendre ma réponse.

— Vous a-t-il donné son nom ? demanda le coroner.

— Non, monsieur.

— Quelle était son apparence ?

— Autant que je peux m'en souvenir, il portait un gros pardessus jaune et un chapeau haut de forme à bord extrêmement large. Je n'ai pu très bien voir son visage, car il avait le dos à la lumière et son grand chapeau sur les yeux ; en plus, il ne me parla que quelques instants.

— Regardez autour de vous, dit tranquillement le coroner, y a-t-il quelqu'un dans cette salle qui ressemble au gentleman dont vous parlez ?

Un frisson passa dans le public, tandis que Peter Tyrell jetait un long regard circulaire autour de lui.

Un instant il sembla hésiter ; un instant seulement, car, conscient de la terrible importance que pouvait avoir sa déclaration, il secoua la tête et déclara :

— Je ne peux pas dire.

Le coroner insista, essaya de le décider, mais, avec une prudence de paysan, l'autre répétait :

— Je ne peux pas dire… non, je ne peux pas dire…

— Alors qu'est-ce qui arriva ? demanda le coroner, obligé d'abandonner le point intéressant.

— Le gentleman monta et un quart d'heure plus tard il redescendit. Je le reconduisis jusqu'à la porte : il semblait très pressé. Il me donna une demi-couronne en me disant bonne nuit.

— Et quoique vous l'ayez ainsi revu, vous ne pouvez pas, maintenant, le reconnaître ?

Une fois de plus, les yeux du portier allèrent comme instinctivement à certain visage, une fois de plus il hésita pendant plusieurs secondes qui semblèrent aussi longues que des minutes car l'honneur et la vie d'un homme se jouaient, puis il répéta encore :

— Je ne peux pas dire…

Mais le coroner, le jury et le public avaient vu que pendant ces instants d'hésitation les yeux du témoin fixaient nettement le comte de Brockelsby…

III

Le bonhomme s'interrompit pour parachever un nœud difficile sur sa cordelette, puis il reprit :

— Tout le monde était stupéfait. Il n'y avait que moi pour y voir clair. Je savais déjà comment cet horrible crime avait été commis. Je connaissais les détails et surtout les motifs, vous vous en rendrez compte tout à l'heure… Mais avant de mettre quelque lumière dans cette étrange affaire, je dois vous enterrer dans les ténèbres mêmes où le coroner et le jury piquèrent une tête le jour suivant.

L'affaire avait été ajournée, puisque la comparution de M. Timothée Beddingfield s'imposait. Le public commençait à trouver plutôt étonnante son absence de Birmingham en un moment si critique. On s'attendait pourtant à le voir paraître à chaque audience avec son pardessus jaune et son chapeau haut de forme à large bord, tel que plusieurs témoins l'avaient vu la nuit du meurtre.

Quand le coroner et le jury eurent pris leurs sièges, la première information que la police leur donna fut qu'on ne savait pas du tout ce qu'était devenu M. Timothée Beddingfield : on espérait qu'il n'était pas parti bien loin et qu'on le retrouverait. Il y avait d'ailleurs là un témoin qui pourrait peut-être jeter quelque lumière sur la destination probable de l'avoué. Ce témoin était Mme Higgins, la femme de charge de M. Beddingfield.

Son maître, déclara-t-elle, allait souvent à Londres, surtout depuis quelque temps. D'ordinaire, il partait très tard, par un des derniers trains du soir, et n'était guère absent que trente-six heures. Il emportait une valise qui se trouvait toujours prête car il avait fréquemment à prendre le train à l'improviste.

Mme Higgins ajouta que son maître descendait à l'hôtel *Cecil*, à Londres. En effet, c'était toujours là qu'elle avait ordre de télégraphier si quelque chose d'urgent se trouvait requérir la présence de l'avoué à Birmingham.

« Le soir du 14, continua-t-elle, à neuf heures environ, un commissionnaire vint me trouver avec la carte de mon maître et me dit qu'il avait ordre de rapporter à M. Beddingfield sa valise. Il devait le retrouver à la gare, au train de neuf heures trente-cinq. Je lui remis la valise, naturellement, puisqu'il avait apporté la carte et que plusieurs fois déjà M. Beddingfield avait envoyé chercher sa valise de cette façon. Depuis ce moment je n'ai eu aucune nouvelle de mon maître. »

Questionnée par le coroner, elle ajouta que M. Beddingfield n'était jamais resté absent aussi longtemps sans réclamer son courrier : or une grosse pile de lettres l'attendait chez lui. Elle lui avait écrit à l'hôtel *Cecil*, demandant ce qu'il fallait faire de ces lettres, mais elle n'avait reçu aucune réponse. Elle ne connaissait pas le commissionnaire qui était venu chercher la valise. M. Beddingfield portait un gros manteau jaune sur son habit de soirée quand il était sorti à six heures de l'après-midi. Il avait aussi un chapeau haut de forme à bord très large.

Les recherches les plus actives n'avaient pu faire retrouver ni le commissionnaire, ni aucune trace de M. Timothée Beddingfield.

La police avait questionné les porteurs et les employés qui se trouvaient sur le quai au train de neuf heures trente cinq, le 14, mais la foule était si grande, ce soir-là, que l'on avait dû dédoubler le train et leurs souvenirs n'offraient naturellement aucune précision.

Résumons : M. Timothée Beddingfield est vu pour la dernière fois en compagnie du défunt. Il porte un gros pardessus jaune et un chapeau haut de forme à large bord. Deux ou trois témoins l'ont vu quitter l'hôtel à environ neuf heures quinze.

Alors, le commissionnaire va chercher la valise de l'avoué. Et celui-ci semble disparaître dans l'air !…

Mais – et c'est un grand *mais* ! – le portier de nuit de l'hôtel *Bruce* a vu, une demi-heure plus tard, quelqu'un portant le fameux pardessus jaune et le chapeau haut de forme à large bord monter chez le défunt et y rester environ quinze minutes.

Par conséquent, les soupçons se dirigeaient nettement vers M. Timothée Beddingfield, d'autant plus qu'il s'obstinait à ne pas reparaître.

Mais il y avait une autre thèse…

Vous vous souvenez que lorsqu'on avait demandé au portier de nuit si, parmi les personnes présentes, il pourrait reconnaître le visiteur tardif de Robert de Genneville, ses yeux s'étaient arrêtés avec insistance sur le jeune comte de Brockelsby…

Si ce visiteur tardif avait été M. Timothée Beddingfield, grand, mince, sec, avec un nez pareil à un bec d'oiseau et une figure toute rasée, personne n'aurait pu le prendre pour le jeune Lord de Brockelsby, rougeaud, barbu et de taille courte. Bien que tous deux fussent à peu près roux, leur type physique était si opposé qu'il était absolument impossible de les confondre. Cette dernière remarque, que chacun faisait,

ajouta le bonhomme en contemplant orgueilleusement son bout de ficelle raccourci par les nœuds, était tout en faveur de M. Timothée Beddingfield. D'autant plus que M. Robert de Genneville était pour celui-ci la poule aux œufs d'or. L'« affaire de la baronnie » avait mis en lumière le nom de Beddingfield et la mort de son client ne pouvait que lui nuire très vivement.

— Tel n'était pas le cas du comte de Brockelsby, et je me rappelle à l'époque avoir soutenu…

— Soutenu quoi ?

— Que le comte de Brockelsby avait changé de vêtements avec M. Beddingfield pour assassiner plus facilement son frère.

— Où et quand ce changement aurait-il pu être effectué, puisque le gros pardessus jaune et le chapeau haut de forme à large bord étaient dans le hall de l'hôtel *Bruce* à neuf heures quinze, et qu'à ce moment et jusqu'à dix heures, le comte de Brockelsby se trouvait au *Grand Hôtel*, finissant de dîner avec ses amis ? Ceci fut, par la suite, absolument prouvé !… Souvenez-vous aussi qu'il était de retour à onze heures précises au château de Brockelsby, situé à sept milles de distance. La visite de l'individu mystérieux eut lieu, elle, un peu après dix heures.

En somme, la police avait contre le comte de Brockelsby : 1°) les hésitations du portier de nuit ; 2°) le fait que la mort de son frère le débarrassait d'un procès où peut-être il n'était pas aussi sûr d'avoir raison qu'il le proclamait.

Contre M. Beddingfield, aucun motif, mais des coïncidences très suspectes et son extraordinaire disparition.

. . . .

Ici le lecteur est prié de se recueillir et de désigner lui-même, si possible, quel est l'assassin.

. . . .

— Ah ! si la police avait considéré le cas comme je l'ai fait, ajouta le bonhomme, et s'était rappelé les dettes de M. Robert de Genneville et sa dernière chance qui, soudain, s'écroulait ! Ce jour même, le comte de Brockelsby, en montrant l'original du vieux document à son frère, lui avait montré la vanité de ses espérances ! Qui sait à combien se montaient les dettes faites, l'argent sollicité et obtenu, sur la foi de cette revendication ?

Rien d'étonnant à ce que Robert se soit senti de mauvaise humeur, moins contre le comte de Brockelsby que contre l'homme dont les fausses promesses l'avaient amené dans une telle fondrière ! Sans doute Robert devait-il à M. Beddingfield beaucoup d'argent que celui-ci comptait recouvrer à taux d'usure et grâce à des menaces de scandale. Il était complètement ruiné et n'avait plus qu'à se suicider. Mais voyez donc : si Beddingfield disparaît, il n'a plus de terrible grosse somme à payer. Il peut réunir ses derniers billets de banque et aller recommencer sa vie en Australie ou ailleurs, sous un faux nom ! Pensez à cela et dites-moi si vous ne voyez pas là un sérieux motif de meurtre ?

— Mais ce que vous suggérez est impossible !

— Permettez, reprit le bonhomme qui défaisait difficilement les nœuds multiples de son agaçante ficelle, c'est très aisé, c'est très simple. Les deux hommes se trouvaient seuls ensemble dans la chambre de M. Robert de Genneville, après dîner. Vous, comme représentant du public et de la police,

vous dites que M. Beddingfield s'en alla et revint une demi-heure plus tard pour tuer son client ? Je dis, moi, que ce fut l'avoué qui périt à neuf heures du soir et que Robert de Genneville, l'homme ruiné, le banqueroutier désespéré, était l'assassin !

— Alors… Oui, le visage…

— Ah ! vous vous souvenez, maintenant que je vous ai mise sur la trace !… La figure et le corps étaient si abîmés qu'on n'identifia le défunt qu'à ses vêtements et à ses bijoux. Les deux hommes étaient de même taille, leurs cheveux avaient la même nuance. Le meurtrier habille la victime avec ses propres vêtements. Soigneusement il passe sa bague au doigt du mort et lui met en poche sa propre montre : besogne effrayante, mais indispensable et qu'il accomplit. Combien de fois la police s'est laissé tromper par une semblable substitution de personnages !

Ensuite, il revêt les vêtements de sa victime, le gros pardessus jaune et le chapeau haut de forme à large bord et, alors que les visiteurs encombrent le hall, il se glisse au-dehors, à peu près inaperçu. Il envoie un commissionnaire – qui, si on l'avait retrouvé, aurait donné le signalement de l'avoué – chercher la valise de M. Beddingfield et il prend le train de nuit.

— Mais alors, sa visite de dix heures du soir à l'hôtel *Bruce*, combien dangereuse !

— Dangereuse, oui, mais combien adroite ! Il était, vous vous en souvenez, le frère jumeau du comte de Brockelsby, et les frères jumeaux se ressemblent toujours beaucoup, d'où l'impression qu'eut le portier de nuit en voyant le comte au tribunal. Il prévoyait avec raison que la ressemblance, qui

serait vraisemblablement constatée, établirait une confusion dans l'esprit du coroner et du jury et embrouillerait toute l'affaire. Peut-être aussi, qui sait, avait-il oublié quelque chose sur le lieu du crime, ou revint-il pour perfectionner la mise en scène ?… Mais je crois plutôt qu'il voulut simplement diriger les soupçons sur son frère.

— Cela exigeait un esprit bien calme !

— L'échange de vêtements ne prouve-t-il pas que Robert de Genneville détenait un sang-froid, horrible peut-être, mais prodigieux ? Et puis, vous n'ignorez point que les meurtriers retournent presque toujours au moins une fois, et quitte à se faire prendre, sur la scène du crime.

Deux années se sont écoulées depuis ce crime et l'avoué Beddingfield n'a pas été retrouvé. Il ne le sera jamais, car son corps plébéien gît dans le caveau aristocratique des comtes de Brockelsby.

… Le bonhomme était parti. Sa ficelle, abîmée, plissée, gisait sur la table, et les visages de l'avoué Beddingfield, du comte de Brockelsby et de Robert de Genneville dansaient devant mes yeux comme pour se moquer de la perplexité où ils m'avaient plongée. Puis tous ces visages peu à peu se transformèrent en un seul : mince, pareil à une tête d'oiseau qui aurait sous son bec un constant ricanement et dans sa patte sinistre une ficelle effilochée…

UNE MORT MYSTÉRIEUSE DANS LA RUE PERCY

I

Ce jour-là, je me rendis au restaurant avec l'arrière-pensée de connaître les idées du bonhomme sur la mort mystérieuse de Mme Owen de la rue Percy.

Elle m'avait intriguée au plus haut point, cette mort, et, en m'asseyant à la table ordinaire, je me rappelais toutes les discussions que j'avais eues avec des amis à son sujet – discussions d'ailleurs demeurées aussi vaines que les recherches de la police. Je ne savais pas laquelle choisir des trois solutions possibles : accident, suicide, assassinat.

— Ce n'est pourtant pas malin ! dit une voix aimable et nette près de moi.

Avais-je inconsciemment parlé haut ou bien le vieux à la ficelle avait-il, une fois de plus, deviné ma pensée ?

— Vous avez des lumières spéciales sur le sort de la pauvre Mme Owen ? lui demandai-je.

Il se mit à rire, et sortit de son gousset une cordelette toute neuve.

— Vous voudriez savoir le fin mot de cette affaire ?

— Oui. Et je dois dire que je n'ai aucune opinion préconçue. Le cas m'a stupéfiée.

Bien qu'il eût sa ficelle en main, il ne semblait pas pressé de parler.

Je tentai d'émouvoir sa vanité :

— Votre affirmation sensationnelle qu'en fait de crime il n'existe pas de mystère ne serait-elle pas absolument générale ?… Partageriez-vous, pour une fois, l'avis de la police ?

Il fronça les sourcils.

— Non, mais je proclame que l'organisation de ce meurtre fut d'une finesse très remarquable et très digne, tenez ! de la diplomatie russe, qui est la première du monde. Si j'avais à juger le criminel, eh bien ! au lieu de le condamner à mort, je le prierais respectueusement d'entrer à notre ministère des Affaires étrangères qui a grand besoin d'un tel homme !… Toute la mise en scène de ce crime fut réglée avec un art vraiment remarquable et digne de l'endroit : les ateliers Rubens de la rue Percy. Puisque l'affaire vous intéressa, vous avez dû aller voir cette grande maison qui ne contient que des ateliers. Ateliers ? Ce sont des chambres plutôt, dont les fenêtres et le loyer affectent des dimensions un peu plus grandes que la normale.

Au premier étage se trouve la loge de la concierge qui, moyennant vingt shillings par semaine, le gaz et le charbon, est censée tenir l'escalier propre et renseigner les visiteurs. En juin 1898, la concierge était une femme respectable et tranquille, nommée Mme Owen. Elle augmentait ses gages en mettant en ordre et nettoyant un certain nombre des ateliers. Elle se faisait ainsi chaque mois des revenus appréciables et réguliers. Elle et son perroquet vivaient avec fort peu de

choses. Elle occupait cet emploi depuis des années et ses économies portées trois ou quatre fois l'an à la Banque Bambridge avaient fini par former un capital assez gentil. Les jeunes artistes des ateliers Rubens considéraient leur concierge comme une personne très à son aise.

Personne – rappelez-vous ce détail ! – ne couchait à la maison, sauf Mme Owen et son perroquet. Ceux des locataires qui la prenaient comme femme de ménage lui remettaient leur clé en s'en allant, le soir, afin de retrouver le lendemain leur atelier en ordre et chauffé. Au rez-de-chaussée donnant sur la cour se trouvait un petit magasin de vitrier dont le patron était d'ordinaire le premier arrivé chaque matin. Il entrait avec un passe-partout et, selon la coutume de la maison, laissait la porte de la rue ouverte. Généralement à cette heure-là, c'est-à-dire à environ neuf heures, il trouvait Mme Owen depuis longtemps déjà à la besogne et il bavardait quelques instants avec elle.

Mais le 2 février il ne l'aperçut ni ne l'entendit. Cependant, comme sa boutique se trouvait faite et son feu allumé, il supposa que Mme Owen avait fini sa besogne plus tôt que d'ordinaire et il n'accorda que peu d'attention à son absence.

Les locataires arrivèrent un à un, prirent leur clé à un tableau vitré accroché près de la porte de la concierge, à l'extérieur, dans un coin sombre, et se livrèrent à leurs affaires quotidiennes sans se soucier, et peut-être sans s'apercevoir, de l'absence de Mme Owen. En effet, les ateliers étaient faits comme à l'ordinaire et les feux allumés.

La nuit avait été terriblement froide et le jour fut pire encore : un vent coupant soufflait du nord-est et durcissait les amas de neige tombés pendant la nuit. À cinq heures de l'après-midi, quand les dernières lueurs du triste jour d'hiver

eurent disparu, les peintres quittèrent volontiers leur chevalet et leur palette car même de gros feux de charbon n'arrivaient pas à réchauffer complètement les ateliers. L'un d'entre eux, M. Charles Pitt, voulut laisser à la concierge un paquet qu'un de ses amis devait venir prendre dans la soirée. Il frappa à la porte de la loge et ne reçut pas de réponse. Comptant déposer néanmoins le paquet sur la table avec une note explicative, il poussa la porte. Une rafale glacée le frappa au visage : par les deux fenêtres grandes ouvertes, la neige pénétrait, épaisse, dans la chambre et formait déjà un tapis blanc sur le parquet. La pièce se trouvait complètement obscure. M. Pitt alluma une allumette : sur le plancher, à moitié recouvert par la neige, il aperçut le corps de Mme Owen, en chemise de nuit, les pieds nus et le visage contre terre. Dans un coin gisait le perroquet, mort lui aussi.

II

Toute assistance médicale fut inutile, la malheureuse femme était morte de froid dans sa chambre. Mais on s'aperçut vite qu'elle portait la trace d'un coup violent à la nuque, coup qui devait l'avoir étourdie et fait tomber sans connaissance près des fenêtres ouvertes. La température, de cinq degrés au-dessous de zéro, avait fait le reste.

Le détective chargé de l'affaire, M. Howell, découvrit près de la fenêtre une applique de cuivre destinée à supporter une lampe et qui semblait, à première vue, correspondre exactement à la blessure de Mme Owen.

Un examen plus attentif montra qu'on ne pouvait affirmer avec une absolue certitude que l'applique en question eût produit cette blessure. Cela resta douteux.

… Deux jours après, les vendeurs de journaux du soir criaient par les rues : « Le décès mystérieux de la rue Percy. – Est-ce un suicide ou un meurtre ? – Choquants détails. – Complications étranges. – Arrestation sensationnelle. »

L'enquête policière venait en effet de mettre à jour certains côtés plutôt curieux de la vie de Mme Owen et de diriger de graves soupçons sur un jeune homme d'excellente famille.

D'abord, il semblait que les jours de la concierge, jusqu'alors calmes et monotones, avaient été récemment pleins d'émotion. Tout le monde était d'accord pour reconnaître qu'un certain changement s'était produit en cette pauvre femme depuis le mois d'octobre.

Tenez, j'ai justement une photographie de Mme Owen, prise avant que ce changement se fût produit dans sa petite vie tranquille et ne l'eût menée à une fin si déplorable. La voici, ajouta le bonhomme en plaçant devant moi un carton, la voici cette digne « pipelette », aussi inintéressante, aussi commune qu'il est possible de l'être à un représentant du sexe charmant. Pas une figure, certes, à tenter un jeune homme et encore moins à le conduire au crime !

Pourtant, un jour – quelque temps avant l'assassinat –, les locataires des ateliers Rubens furent plutôt surpris de voir la tranquille et respectable Mme Owen partir en promenade à quatre heures de l'après-midi avec un extravagant chapeau et un manteau revêtu d'une imitation d'astrakan et qui, légèrement ouvert, montrait un médaillon et une chaîne d'or. Vous pensez quels commentaires et quelles plaisanteries

cette toilette valut à la pauvre femme, en ce milieu de rapins !

D'ailleurs, elle n'abandonna pas cette bizarre attitude. De jour en jour, au contraire, elle devint plus excentrique. Sans égards pour les rires des locataires et les regards scandalisés des commerçants du voisinage, elle s'habillait de vêtements très voyants. En outre, elle négligeait totalement son service et quand on avait besoin d'elle, elle était toujours sortie.

Les locataires finirent par se rendre compte, après un certain temps, que la démoralisation de la bonne concierge datait de l'installation, dans l'atelier n° 8, du jeune Arthur Greenhill.

En effet, le soir, il restait plus longtemps que tout le monde, et certainement pas pour peindre. Il avait, dans le jour, de longues causeries avec la concierge. Les soupçons devinrent plus précis encore quand des ouvriers de la vitrerie – sise, je vous l'ai dit, au rez-de-chaussée, dans la cour – eurent vu Mme Owen et Arthur Greenhill dînant ensemble dans un petit restaurant voisin.

Ces ouvriers, entrés pour prendre une tasse de thé au comptoir, remarquèrent particulièrement que la note fut réglée par Mme Owen et que le dîner avait été, pour l'endroit, somptueux ! Enfin, quand le couple quitta le restaurant, très gaiement, le jeune Greenhill fumait un cigare de choix.

Tout cela ne pouvait pas ne pas venir tôt ou tard aux oreilles de M. Hallman, le propriétaire des ateliers Rubens, et, un mois après le nouvel an, sans avertissement préalable, il flanqua à Mme Owen ses huit jours.

« Cela ne sembla pas du tout la troubler, déclara M. Hallman. Elle me dit au contraire qu'elle avait largement de quoi vivre et que, même, depuis quelque temps, elle ne conservait sa place que pour s'occuper. Elle ajouta que les amis ne lui manqueraient pas, car elle avait un joli sac à laisser à celui qui saurait s'y prendre avec elle. »

Néanmoins, en dépit de ses joyeuses déclarations, Miss Lynon, locataire de l'atelier n° 6, trouva Mme Owen en larmes quand, le même soir, elle vint accrocher sa clé au tableau. Elle refusa d'être consolée et de dire la cause de son chagrin.

Vingt-quatre heures plus tard, on la trouvait morte.

Le détective Howell fit une enquête minutieuse sur ce Greenhill, dont l'intimité avec la victime avait soulevé tant de commentaires.

Il apprit encore qu'après avoir reçu ses huit jours de M. Hallman, Mme Owen était allée à la Banque Bambridge retirer tous les fonds qu'elle y avait, environ mille livres : le résultat de vingt-cinq années de travail et d'épargne.

Bientôt le détective en sut assez pour faire arrêter et comparaître devant le coroner M. Arthur Greenhill, lithographe.

Je n'étais pas dans la salle pendant les interrogatoires. C'est même une des rares séances intéressantes que j'aie manquées depuis des années, continua le bonhomme à la ficelle. Mais vous vous souvenez combien l'attitude du jeune accusé impressionna défavorablement tout le monde. À mesure que les témoins défilaient à la barre, sa position s'aggravait…

C'était un assez beau garçon, mais bâti en paysan, et qui avait un épouvantable accent *cockney* : il semblait terriblement ému et ne pouvait dire deux mots sans bégayer, quoique d'ordinaire, ainsi qu'on le fit remarquer, il parlât clairement.

Il avait comme défenseur son père, un avoué de Londres qui ressemblait plutôt à un gros fermier de province.

Les rapports médicaux, que l'on entendit d'abord, ne révélèrent rien de bien nouveau. Mme Owen était morte de froid, le coup à la nuque n'étant pas suffisamment violent pour occasionner la mort. Lors de l'examen du médecin légiste, la mort datait déjà de quelque temps, mais de combien au juste ? Il était impossible de le dire.

S'était-elle heurtée à l'applique en tombant ? Ou avait-on employé cette applique, qui était mobile, pour la frapper ? On ne pouvait pas non plus le savoir exactement !

L'état de la chambre, telle qu'elle était lorsque l'infortunée victime y fut trouvée par M. Charles Pitt, avait été minutieusement noté : les vêtements portés par Mme Owen pendant la journée étaient pliés sur une chaise, la clé de l'armoire se trouvait dans la poche du tablier, la porte était légèrement entrebâillée et chacune des deux fenêtres grande ouverte.

En essayant d'ouvrir l'une de ces fenêtres, quelqu'un – mais qui donc ? la concierge elle-même peut-être ? – avait brisé le châssis et, pour pouvoir l'ouvrir tout à fait, avait dû le raccommoder avec une corde très adroitement nouée. La veille, ainsi que divers témoignages précis l'établirent, le châssis était en parfait état et ne portait pas trace de cette réparation.

Au moment de sa chute accidentelle ou provoquée par le meurtrier, Mme Owen était en train de se coucher. La police avait naturellement fait remarquer combien la théorie d'un accident était insoutenable ! Il ne viendrait à l'idée de personne de se déshabiller devant deux fenêtres grandes ouvertes alors qu'il neige et que le thermomètre indique cinq degrés au-dessous de zéro !

Le caissier de la Banque Bambridge narra ainsi la visite de la concierge :

« Il était environ une heure de l'après-midi. Mme Owen me présenta un chèque tiré sur elle-même et qui se montait à neuf cent quatre-vingts livres : elle retirait ainsi tout son avoir. Elle me dit qu'elle allait partir pour rejoindre à l'étranger son neveu et lui tenir sa maison. Je lui recommandai d'être très prudente au sujet de cette somme si forte pour elle, et de ne pas s'en séparer au hasard ainsi que beaucoup de femmes de sa classe le font parfois. Elle me déclara qu'elle y ferait la plus grande attention, non seulement pour le présent, mais aussi pour le futur, car elle allait le jour même passer chez un notaire et faire un testament. »

La déposition du caissier produisit un grand émoi. En effet, on n'avait trouvé aucun argent dans la chambre de la concierge et, en plus, deux des billets remis par la banque à Mme Owen *avaient été changés par le jeune Greenhill*, l'un chez un tailleur, l'autre à un bureau de poste le surlendemain de la mort mystérieuse !

La Banque Bambridge en avait heureusement gardé les numéros.

L'intimité du jeune Greenhill avec Mme Owen fut dès lors le fond de la discussion.

Il écoutait tout avec un air douloureux, les joues presque vertes. Ses lèvres devaient lui sembler parcheminées, car il y passait continuellement la langue.

Il se trouva presque mal lorsque le policeman E 18 déclara qu'à deux heures du matin, le 2 février, il l'avait vu au coin de la rue Percy et lui avait même parlé.

Ses explications ne furent pas très satisfaisantes. Mme Owen était une parente de sa défunte mère. C'est sur ses indications qu'il avait loué un atelier dans la maison dont elle avait la charge. Certes, il ne se cachait pas d'avoir employé quelques-uns des instants que lui laissaient ses études de lithographe à accompagner la vieille femme dans divers endroits d'amusement et il lui avait plus d'une fois conseillé de quitter sa place et de venir vivre avec lui à la campagne et tenir sa maison, car il allait se marier. Elle l'aurait certainement fait sans son neveu, un homme du nom de Owen, qui exploitait de toute façon le bon cœur de la vieille dame, et qui, plus d'une fois, lui avait fait écorner sérieusement ses économies à la Banque Bambridge. D'ailleurs il ne connaissait pas personnellement ce neveu : il savait que son nom était Owen et voilà tout. Ses principales ressources devaient consister dans les carottes qu'il tirait à sa bonne tante. Il ne venait jamais lui rendre visite que le soir ou de grand matin, après le départ des locataires ou avant leur arrivée, quand elle se trouvait seule et en train de faire son ouvrage.

Vous remarquez qu'il y avait contradiction directe entre l'affirmation de l'accusé et celle du caissier de la Banque

Bambridge. La malheureuse femme avait dit à celui-ci : « Je vais partir à l'étranger tenir la maison *de mon neveu*. »

Greenhill déclara que, la nuit tragique, il avait reconduit Mme Owen à son domicile après le théâtre et soupé légèrement avec elle dans sa chambre, tout en lui parlant de sa fiancée, la fille d'un ingénieur de Southampton.

Lorsqu'il partit, à deux heures du matin, elle voulut absolument lui faire cadeau de dix livres en disant : « Je suis un peu une mère pour vous, Arthur ! Si vous n'acceptez pas cette somme, Bill la prendra certainement ! »

Après avoir semblé triste une partie de la soirée, elle s'était enfin égayée.

— A-t-elle parlé de ce neveu ou de ses affaires d'argent ? demanda le magistrat.

Le jeune homme sembla hésiter et répondit :

— Non, elle ne mentionna ni Owen ni ses affaires d'argent.

Cet Owen, personne ne l'avait vu et personne, sauf le caissier de la Banque Bambridge, n'en avait entendu parler. La police niait son existence et déclarait que par ces mots « mon neveu » la concierge avait voulu simplement désigner Greenhill.

L'audience fut renvoyée au lendemain.

Greenhill était très affaissé et pourtant tout le monde remarquait que son père semblait, au contraire, fort tranquille, pas le moins du monde inquiet. Pendant le défilé des

témoins, il avait essayé, adroitement, de les mettre en désaccord sur l'heure à laquelle on avait vu Mme Owen vivante pour la dernière fois.

Il insista beaucoup sur le fait que les locataires avaient trouvé, en arrivant, la besogne usuelle de la concierge faite.

Mme Owen avait donc fait cette besogne le soir ? Voilà qui n'était ni dans ses habitudes, ni vraisemblable ! Ce soir-là, précisément, elle allait au théâtre et ne devait penser qu'à s'habiller de son mieux. Le temps même pour accomplir la besogne en question lui manquait !

L'accusation répondait à cela qu'après avoir fait sa besogne, elle s'était déshabillée, à neuf heures du matin, devant deux fenêtres ouvertes, presque sous la neige… Bien plus inadmissible !

… L'audience ne fut reprise que plusieurs jours après et cela sur la demande de M. Greenhill père. En effet, celui-ci assurait pouvoir établir en faveur de son fils un net alibi, si après une certaine heure la victime avait été vue vivante par quelqu'un. Il faisait des recherches et s'efforçait de trouver ce quelqu'un.

Les journaux parlaient abondamment de ce cas. La curiosité du public était très émue, on se demandait s'il y avait là :

Un accident, un suicide, un assassinat ?

Aussi la salle fut-elle comble quand on reprit l'affaire.

Le prisonnier semblait, cette fois, beaucoup plus tranquille et son père souriait.

Mme Hall, confiseuse dans la rue Percy, juste en face des ateliers Rubens, déposa que le matin du meurtre, à *huit heures trois quarts*, alors qu'elle arrangeait sa devanture, elle aperçut Mme Owen à genoux, la tête et les épaules enveloppées dans son vieux châle, nettoyant, comme à l'ordinaire, les marches de la porte d'entrée. M. Hall aussi la vit, tout à loisir, et sa femme lui fit remarquer combien elle était contente que leur boutique fût de plain-pied et n'eût pas de satanées marches à nettoyer par un matin aussi glacial.

Un troisième témoin, Mme Martin, dans la même rue, déclara avoir vu de sa fenêtre, vers huit heures et demie du matin, la pauvre concierge secouer des tapis devant la porte. La description qu'elle donna d'elle : son vieux châle habituel enroulé autour de la tête et des épaules, coïncidait point par point avec celle donnée par M. et Mme Hall…

La besogne de Greenhill père devenait très facile. À cette heure où plusieurs personnes voyaient la concierge vivante, son fils était non à son atelier, mais au domicile familial en train de prendre son chocolat… À son témoignage à lui, Greenhill père, s'ajoutaient ceux de deux domestiques et de plusieurs autres personnes.

Le temps était si mauvais qu'Arthur n'avait pas un instant quitté le coin du feu, de tout le jour. Outre les domestiques et les clercs, divers clients de son père pouvaient l'affirmer.

Si Mme Owen avait été assassinée, elle l'avait été après huit heures trois quarts, le jour en question, puisque à ce moment trois personnes l'avaient vue vivante. À huit heures et demie, Arthur déjeunait chez ses parents en compagnie de ceux-ci et de trois clercs, et servi par deux domestiques : tous ces gens l'attestaient.

Ensuite il se mettait à lire et ne sortait pas de la journée. Donc, Arthur Greenhill ne pouvait être le meurtrier, la police devait trouver le criminel ailleurs ou accepter l'opinion émise par une partie du public, à savoir que la défunte avait été prise d'un accès de folie !

Et, pour l'honneur de son fils, M. Greenhill présenta en outre des papiers établissant qu'en effet Mme Owen était bien une cousine de sa femme. Il n'y avait donc rien d'absolument étonnant à ce qu'elle lui eût fait des cadeaux.

L'accusation s'effondrait…

Avant la mise hors de cause du jeune Greenhill, quelques témoins furent encore entendus, notamment le patron vitrier. Il était arrivé à neuf heures précises du matin aux ateliers Rubens et n'avait pas bougé de son magasin pendant toute la journée. Il déclarait n'avoir vu aucun individu suspect *et même aucune personne inconnue de lui* entrer dans la maison. Cependant, occupé à un travail délicat et qui demandait beaucoup de lumière, il avait constamment travaillé près de sa porte, qui était vitrée. En outre, il attendait un client très important et qui ne vint pas. Personne, certainement, pendant toute la journée, ne pénétra dans la maison sans qu'il levât les yeux. L'entrée de l'escalier, au premier étage duquel se trouvait la loge de la concierge, était dans la cour, tout près de sa devanture, et il certifiait absolument que nulle personne inconnue n'avait monté ni descendu cet escalier depuis son arrivée à lui, à neuf heures du matin, jusqu'à l'instant où l'on découvrit le cadavre de la vieille femme.

Cette déposition, faite avec une grande netteté par un homme évidemment intelligent, obscurcissait encore l'affaire.

En effet : Mme Owen est aperçue vivante à huit heures trois quarts. À partir de neuf heures, nulle personne suspecte n'est entrée chez elle ou n'en est sortie. L'assassin présumé n'aurait donc eu qu'un quart d'heure pour : 1°) attirer la concierge dans sa loge, sise au premier étage ; 2°) la tuer ; 3°) la dévêtir avec le plus grand soin ; 4°) la voler (pour cela, fouiller à fond l'armoire et tous les meubles) ; 5°) s'enfuir – sans parler de menues actions : le si adroit raccommodage, avec une ficelle, du châssis de la fenêtre, par exemple, qui avait certainement demandé plusieurs minutes.

Non, il ne pouvait y avoir eu assassinat !

L'hypothèse du suicide n'en restait pas moins invraisemblable, nous l'avons vu.

Un accident ? Aussi invraisemblable ! Que faisait Mme Owen, en chemise, devant ses fenêtres ouvertes, à neuf heures du matin ?

Le mystère restait aussi épais et la police n'est jamais arrivée à l'éclaircir.

J'aurais pu, moi, la renseigner sur ce qui causait l'anxiété du jeune lithographe pendant la première audience, me confia le vieux bonhomme, mais je n'aime pas faire la besogne d'autrui – surtout celle de la police.

D'ailleurs, Arthur Greenhill ne souffrira jamais des soupçons injustes qui se sont abattus un instant sur lui. Son père et lui sont seuls à savoir dans quelle terrible situation il se trouvait.

Le jeune homme n'était rentré à la maison qu'à environ cinq heures du matin. Ayant manqué le dernier train, il voulut revenir à pied, se trompa de chemin et erra dans

Hampstead pendant des heures. Pensez à ce que sa position eût été si les braves confiseurs de la rue Percy et l'autre témoin n'avaient pas vu Mme Owen en train de frotter son perron et de secouer des tapis !

Mais il y avait mieux, et on ne le sut que le procès terminé.

L'étude, petite et pauvre, de M. Greenhill père se trouvait dans Belsize Grove. Or, l'après-midi qui précéda l'assassinat, Mme Owen s'était rendue à cette étude et y avait fait son testament. L'avoué eut la bonne idée de ne faire ouvrir l'enveloppe que lorsque l'acquittement de son fils eut été bien dûment prononcé. Supposez que ce testament, *qui était tout en faveur du jeune Greenhill*, se soit trouvé en d'autres mains et qu'il eût été ouvert et lu à l'audience !… Quel effet !

Vous comprenez maintenant que le jeune homme ait pu, pendant la première séance, bredouiller, répondre à rebours et manquer à chaque minute de s'évanouir !…

III

— Vous avez ouvert de grands yeux quand j'employai le mot « assassinat », continua le bonhomme qui devenait de plus en plus nerveux à mesure qu'approchait le dénouement de son histoire.

. . . .

… Ici le lecteur est prié de réfléchir et de tâcher d'expliquer lui-même ce mystère.

. . . .

— Oui, je sais que le public, après l'acquittement d'Arthur Greenhill, fut ravi de penser que le meurtre de la rue Percy se réduisait à un accident ou à un suicide. S'il s'agissait d'un meurtre, on aurait retrouvé trace des billets de banque, disait-on. Or, à l'exception des deux changés par Arthur Greenhill, on n'a jamais pu les retrouver… Ils furent certainement changés à Paris pendant l'Exposition ! Rien de plus simple, à Paris, et d'ailleurs dans n'importe quelle ville française on ne prend pas les précautions usuelles à Londres. Quant à l'amitié de Mme Owen pour le jeune Greenhill, elle était du plus honnête caractère. Et que pensez-vous du neveu ?

— C'était un bandit adroit !

— Vous croyez à l'existence de ce neveu ?

— Oui, car l'assassin devait être un familier de la maison pour pouvoir s'y glisser au milieu du jour sans attirer l'attention de quiconque.

— Au milieu du jour ? dit le bonhomme avec un ricanement ironique.

— En tout cas, après neuf heures moins le quart, le matin.

— Ainsi, vous aussi vous coupez dans la concierge enveloppée dans son châle et nettoyant le perron ?… Alors c'est donc pour rien que, depuis déjà si longtemps, nous causons crime ensemble ?… Cela ne vous a pas donné plus de subtilité !… Vous n'êtes pas encore capable de voir que la personne qui fit soigneusement tout le travail dans les ateliers Rubens, qui monta le charbon et alluma le feu, n'accomplit

toute cette besogne que pour gagner du temps, que pour qu'on ne s'aperçût pas de l'absence de la concierge ? Et puis il fallait que le froid fît son effet avant qu'on eût besoin de Mme Owen : peut-être, la mort étant due au seul froid, ne parlerait-on pas d'assassinat… C'est grâce à cette sage précaution que le cadavre ne fut trouvé que le soir : à ce moment le meurtrier était déjà loin.

— Mais…

— Un des plus grands secrets de l'art du crime est de laisser ignorer à la police l'heure à laquelle un meurtre est commis. Cela fut, vous vous en souvenez, un point important dans l'affaire du parc du Régent.

— Enfin, expliquez-moi…

— Comment le meurtre fut commis ? Vous devez bien le savoir maintenant, puisque vous admettez l'existence du chenapan de neveu qui abuse de la générosité de la bonne femme !… Il finit par la terroriser et même la menacer, si bien qu'elle s'imagine que son argent n'est plus en sûreté à la Banque Bambridge. Les femmes de cette classe en arrivent quelquefois à ne plus se fier à la Banque d'Angleterre ! En tout cas elle retire son argent : que comptait-elle réellement en faire, nous n'en saurons jamais rien. Sans doute le placer dans une autre banque que son neveu, avec qui vraisemblablement elle comptait aller vivre, ne connaîtrait pas. Quoi qu'il en soit, elle désire qu'après sa mort cet argent aille à un jeune parent pour lequel elle a de l'affection et de l'estime. Elle fait donc son testament.

Le même après-midi, le neveu vient la voir et essaye de lui extorquer encore quelque argent. La pauvre femme est en pleurs mais se distrait pourtant au théâtre. À deux heures du

matin, le jeune Greenhill la quitte. Cinq minutes plus tard, le neveu frappe à la porte. Sans doute avait-il suivi sa tante et compris, en la voyant avec ce jeune parent, qu'il fallait agir. Sous le prétexte plausible d'avoir manqué son train, il demande l'hospitalité pour la nuit. M[me] Owen, toujours bonne, lui propose un sofa dans l'un des ateliers. Il accepte, dit bonsoir à sa tante, mais quelques minutes après, il frappe à sa porte, qu'elle entrebâille. Il se précipite sur elle et lui assène une poussée si violente que sa tête heurte l'applique en cuivre et qu'elle reste sans connaissance. Le neveu cherche les clés et s'empare des huit cents livres.

Quant à la mise en scène, elle est vraiment géniale ! Pas de couteau, pas de revolver, pas d'épouvantables mares de sang, aucun des accessoires et des détails hideux qui déshonorent quelquefois les plus beaux crimes, rien que les fenêtres ouvertes, le terrible vent du nord-est et la neige inépuisable, deux silencieux complices, silencieux comme la mort…

Ce doit être un homme âgé que ce neveu. Entre lui et sa tante il ne devait pas y avoir beaucoup d'années de différence. Un gamin n'aurait pas eu ce sang-froid, cette ingéniosité.

Ah ! il n'en est pas à son premier coup ! Il en fera d'autres ! Et on ne l'arrêtera pas ! Ha, ha, ha !…

Mais je disais ?… Ah oui, il vient de régler son compte à la bonne femme… Après cela, très maître de lui, il fait dans la maison tout le travail qu'a coutume d'y faire M[me] Owen. Vous pensez qu'il est au courant ! Il s'assure ainsi que l'absence de la vieille concierge ne sera pas immédiatement remarquée et qu'on ne découvrira le crime que plus tard. Il balaye, il époussette, il monte le charbon, il allume les feux.

Il avait certainement noté, pendant la préparation de ce crime, les manies mêmes des locataires. Grâce aux bavardages de sa tante et en épiant un peu tout le monde, c'était facile.

Il fait mieux, comme il est certainement maigre, et de visage rasé, il passe la jupe et le corsage de la vieille, s'enveloppe la tête et le corps dans un châle, puis il guette l'instant où des voisins peuvent le voir et alors, très ostensiblement, il vient secouer un tapis et nettoyer le perron. Ensuite il retourne dans la chambre du meurtre, reprend son aspect ordinaire et quitte la maison – sans doute quelques minutes seulement avant l'arrivée du patron vitrier. Je crois que son intention était de rhabiller le cadavre, afin qu'on croie qu'une congestion produite par le froid avait foudroyé la vieille, mais que le temps lui manqua – malheureusement, car le cas eût été bien plus beau : personne n'aurait parlé de crime !… En tout cas, l'étonnant meurtrier s'était assuré ainsi douze heures d'avance au moins ! Douze heures pour s'esbigner !…

— Il risquait qu'on le voie sortir de la maison.

— Il courait cette chance ; on en court toujours une. En tout cas, à cause du froid et de la neige qui tombait épaisse, il était certainement emmitouflé dans un cache-nez et avait rabattu son chapeau sur ses yeux. Ceux qui l'auraient vu alors ne l'auraient pas reconnu ensuite.

— Et a-t-on jamais entendu parler de lui ?

— Il ne s'était guère montré auparavant, et depuis il a disparu. Heureusement ! car la potence l'attendait, et l'Humanité eût perdu l'individu le plus ingénieux de cette époque !…

IV

Méditativement, l'étrange conteur multipliait puis défaisait les nœuds sur sa ficelle…

Quel souvenir vague me hantait donc, me donnait une impression de malaise ?… Je ne regardais plus ce vieil homme paisiblement. Pourquoi ?…

Les doigts osseux de ses mains travaillant cette ficelle me paraissaient comme les pattes nombreuses de deux horribles araignées…

Soudain ce souvenir se précisa – à la façon du dessin sur un cliché photographique qu'on développe : Mme Owen étendue morte, la neige poussée sur elle par le cruel vent d'hiver, la fenêtre maintenue ouverte grâce à un raccommodage opéré impromptu sur le cordon de tirage, un raccommodage, oh ! merveilleusement ingénieux ! Oui, plusieurs nœuds, si bien faits qu'on en avait beaucoup parlé dans la presse et que certains journalistes disaient que si le meurtrier en était par hasard l'auteur, il ne pouvait être qu'un marin… Le poids de la fenêtre serrait davantage ces nœuds remarquables *et accumulés en nombre exagéré* – une quinzaine, alors que deux ou trois eussent suffi…

Plusieurs gazettes illustrées avaient reproduit la photographie de ce raccommodage… Les deux bouts du cordon se trouvaient non liés ensemble, mais réunis par une courte ficelle prodigieusement nouée…

Le marin supposé portait sans doute sur lui ce bout de ficelle et l'habitude lui avait fait exécuter ces nœuds compliqués.

L'habitude !…

Je regardais les nœuds se multiplier sous les griffes d'araignées du fantoche. Et je revoyais – illumination de la mémoire ! – ceux que montraient les photographies, ceux qui réunissaient les deux bouts du cordon de tirage… Quelle abominable analogie !

Sans oser regarder dans le coin, je risquai ces paroles :

— À votre place, je me déshabituerais de faire sans cesse des nœuds sur un bout de ficelle.

Il ne répondit pas.

Quand je m'aventurai à lever les yeux, le coin était vide.

À travers la devanture, j'aperçus les basques fripées de l'habit d'autrefois, l'extraordinaire chapeau, toute la maigriotte silhouette, disparaître en hâte, dans la foule et le brouillard…

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2017

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, ChristineN, Coolmicro